





BB 103.322

UNIVERSITY OF  
TORONTO LIBRARY

The  
Jason A. Hannah  
Collection  
in the History  
of Medical  
and Related  
Sciences

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

1/2 1/2 3

SOCIETY OF LONDON  
D. 11/11  
L E T T R E

A MONSIEUR

DE HAEN,

CONSEILLER AULIQUE DE L. M. IMP.  
PREMIER PROFESSEUR EN MEDECINE  
PRATIQUE A VIENNE, &c. &c.

EN REPONSE

A SES QUESTIONS SUR L'INOCULATION.

P A R

M. TISSOT D. M.

---

*Sero est in periculo consilium querere.*

---



---

VIENNE,

CHEZ JEAN-THOMAS TRATTNER,  
IMPRIMEUR ET LIBRAIRE DE LA COUR.

M. D C C. LIX.





LETTRE  
A MONSIEUR DE HAEN  
PAR  
MONSIEUR TISSOT,  
SUR  
L'INOCULATION.



VANT que d'écrire en faveur de l'Inoculation, je crus, Monsieur, m'être assuré que la petite verole étoit une maladie très-souvent mortelle; que quand on l'avoit eue une fois, on ne l'avoit pas une seconde: que jusqu'à présent l'on n'avoit aucun spécifique ni aucune méthode, qui pût sûrement la prévenir ou en assurer la guérison dans tous les cas; que l'Inoculation seule pouvoit arrêter les ravages de cette maladie; & enfin que l'Inoculation étoit légitime.

J'aime les hommes : je me fis un plaisir de contribuer à repandre cette pratique ; je crus même remplir un devoir en publiant mon ouvrage. Plusieurs Savans , célèbres dans leurs genres , pensoient à Londres , à Paris , à la Haye , comme je pensois à Lausanne ; & ces quatre villes fournirent chacune dans le même tems une apologie de l'Inoculation. Des suffrages d'un si grand poids augmentèrent ma conviction ; des succès soutenus m'attachèrent tous les jours plus fortement à cette pratique. Je vis avec joye qu'elle se repandoit , que les plus habiles Medecins de l'Europe la conseilloient & la dirigeoient. Je n'étois que bien foiblement affecté par tous les petits ouvrages qui s'élevoient contre elle ; outre que quelques-uns n'étoient que des libelles anonimes , presque tous les autres n'étoient que des déclamations vagues , des infirmations de faits vrais , des collections de faits faux , compilées par des auteurs assez peu connus , & qui paroissoient assez peu instruits ; elles ne paroissoient faire aucune impression sur les bons esprits ; j'étois dans une securité parfaite. L'on m'en tira en m'apprenant , ce que je n'aurois jamais soupçonné , que l'on pouvoit vous compter parmi les Anti-Inoculistes. J'en fus véritablement affligé , parce que je sentis combien votre suffrage entraineroit de gens , & qu'il arrêteroit la propagation de la nouvelle méthode. Je lus avidement & en tremblant votre ouvrage ; je craignois d'y trouver des objections insolubles , & d'être convaincu d'erreur. Si cela eut été , je l'aurois avoué ; mais celle-ci m'avoit été



été trop chere, pour qu'il ne m'en coutât pas beaucoup d'être forcé à l'abjurer. Je vous l'avoue, après avoir fini cette lecture, j'eus une joye vive en sentant que vous ne m'aviez pas persuadé; j'espérai qu'en exposant les raisons qui m'empêchoient de me rendre, je diminuerois le nombre de vos prosélytes. Dès ce moment je me déterminai à vous répondre. Vous m'avez fait dès lors la grace de m'y inviter; je le fais avec plus d'assurance. Ne craignez point, Monsieur, les désagremens qui, à la honte de l'humanité, n'ont que trop souvent flétri, même de nos jours, les disputes litteraires. Je fais aimer & respecter ceux qui ne pensent pas comme moi. Je vous suis attaché par l'estime la plus distinguée & par la reconnoissance la plus vive; vous m'avez obligé par l'endroit le plus sensible, en m'instruisant. Tous vos ouvrages, sur-tout les derniers, fruits du plus bel établissement que l'on ait fait en faveur de l'humanité, & dont j'ai l'obligation à votre politesse & à votre bienveillance, sont une école, où tous les Médecins trouvent à s'instruire, & où j'ai plus à apprendre qu'un autre. Avec les sentimens que j'ai pour vous, on peut avoir le malheur de critiquer, mais jamais celui d'offenser, & je me flatte que vous trouverez vérifié dans cette lettre ce que vous m'avez obligeamment écrit: *Nous serons en même-tems les plus grands adversaires & les plus intimes amis.* Je ne vous répondrai pas en latin, parce que je sens fort bien, que votre autorité subjuguera un grand nombre de ceux même qui ne liront pas votre ouvrage. Je n'ai pour moi que mes raisons, il faut

les mettre à la portée de tout le monde. En présentant vos objections je tâcherai de ne pas les affaiblir. J'ai dit vos objections Monsieur, parce que quoique vous ayez employé le titre modeste de questions, vous n'avez sûrement pas cru, que l'on put se faire illusion sur votre façon de penser, & croire que vous restez dans le doute. C'est prendre parti, que de proposer toutes les objections, & d'omettre toutes les réponses.

Vous demandez 1.

*L'Inoculation est-elle permise devant Dieu?*

M. de la CONDAMINE a examiné cette question, je l'ai examinée; M. CHAIS l'a traitée avec toute l'étendue & la force possible. Vous cherchez à invalider nos raisons, j'aurois bien des choses qui me paroissent convaincantes à vous répondre; je suis même persuadé qu'il est bien important de le faire, parce que, si je ne me trompe, cette objection morale a donné plus de force aux objections physiques, dans votre esprit, qu'elles n'en auroient eu, si vous les aviez envisagées indépendamment de cette première, & comme simple Physicien. Mais vous m'avez appris que vous êtes en dispute amiable avec le digne Pasteur que je viens de nommer. Je me repose sur lui avec la plus entière confiance du soin de lever vos doutes, & ceux que les vôtres ont pu faire naître; il y auroit de la témérité à vouloir partager cette tâche avec lui. Je me borne à ce qui est de mon ressort, au physique, & je ne me permettrai qu'une seule réflexion morale; c'est que si l'Inoculation est illégitime, toute

action tendante à la conservation de notre vie, le fera aussi, lorsque le danger, qui accompagne sa *commission*, ne sera pas autant inférieur à celui qui résulte de son *omission*, que le danger de la petite verole inoculée l'est au danger de la petite verole naturelle. Vous êtes trop éclairé & trop équitable pour me contester la vérité de ce principe; c'est une nouvelle loi. Je frémis en pensant au nombre de suicides dont elle remplit tout à coup l'univers. Qui pourra se flatter de ne pas l'être? Que seroit-ce si je parlois des démarches qui n'ont pour but que les aises, les commodités, les agréments? Tirons le rideau sur cette perspective. Je reviens à vos questions de Médecine, vous en proposez trois.

2. *La petite verole inoculée épargnera-t-elle la vie à plus de gens que la naturelle?*

3. *Est-il bien vrai que presque tous les hommes doivent avoir la petite verole?*

4. *N'est-il pas douteux que l'inoculation, soit qu'elle ait donné ou qu'elle n'ait pas donné la maladie, mette à l'abri de la reprendre?*

Je les examinerai l'une après l'autre; mais auparavant je dois m'arrêter un moment sur deux faits qui se trouvent dans l'examen que vous faites, des réponses données d'avance à votre première question.

1. Vous rapportez l'objection qu'on fait aux détracteurs de l'Inoculation; vous n'êtes pas d'accord avec vous memes, leur dit-on, en défendant l'Inoculation, pendant que si, dans une famille nombreuse, il y a un enfant qui ait une belle petite verole, vous

conseillez de faire habiter les autres avec lui , afin qu'ils la prennent ; & cette cohabitation n'est réellement qu'une Inoculation imperceptible : la légitimité de la vôtre prouve donc celle de la nôtre. L'objection est bien réelle , vous n'en disconvenez pas , mais vous blamez ceux qui y donnent lieu , parce qu'il ont tort selon vous en morale & en Médecine. Je ne touche pas au premier article , je m'en suis déclaré. Ils ont tort en Médecine. J'en conviens avec vous , s'ils les font cohabiter sans s'être assurés , qu'ils sont dans une disposition favorable à la petite verole ; mais je ne les trouve pas dans le tort par la même raison que vous , qui est que les petites veroles discrètes en produisent de confluentes , & les confluentes de discrète , comme l'expérience journalière le prouve , & comme les Médecins Inoculateurs l'ont observé. Permettez-moi une remarque , c'est que vous accordez ici le grand principe de l'Inoculation. En effet , si les petites veroles discrètes donnent , (il faut dire quelques fois , car sans doute vous ne pensez pas à en faire une règle générale , il seroit bien à souhaiter que c'en fût une) si , dis-je , les petites veroles discrètes donnent quelques fois des petites veroles confluentes , & si celles-ci en produisent de discrètes , la discrétion ou la confluence ne dépendent donc pas de la nature du venin. Si elles ne dépendent pas de la nature du venin , elles dépendent nécessairement , ou de l'état du malade , quand il en est infecté , ou des causes étrangères qui agissent sur lui depuis l'infection. J'aurai occasion de vous prouver plus bas , que l'état  
du

du malade peut se changer suivant les vues du Médecin. Je vous demande actuellement, si les causes étrangères ne sont pas en notre puissance, autant que les causes physiques non naturelles peuvent être en la puissance de la Médecine ? Ces faits convenus, & j'ose me persuader qu'après avoir lu toute cette lettre vous n'en disconviendrez pas, quel argument en faveur de l'Inoculation !

Vous trouvez l'occasion de dire, qu'on a mal à propos compté M. BOERHAAVE parmi les partisans de l'Inoculation. Si cette critique est exacte, c'est sur moi sur-tout qu'elle porte : c'est à moi plus particulièrement à examiner les raisons sur lesquelles vous vous fondez. Ce sont 1. un passage de ses leçons que vous avez recueilli vous-même, & dans lequel il recommande la cohabitation préféablement à l'inoculation, *parce-dit-il, qu'un enfant sain, qui causera & dormira avec un enfant malade, prendra la maladie encore plus sûrement*, (le mot *tutius* est un peu équivoque quand on fait attention à ce qui suit,) *par la déglutition que par l'insertion, & aura la petite verole également heureuse. L'on me demande, ajoute-t-il, s'il faut inoculer ? Je réponds qu'on peut seulement faire cohabiter, qu'ils seront presque toujours infectés, & que si cette méthode manque quelques fois, l'Inoculation manque aussi.* Bien loin de conclure avec vous, de ce passage, que M. BOERHAAVE étoit défavorable à l'Inoculation, l'on peut en conclure premièrement, qu'à coup sûr il ne la croyoit point criminelle : cela est évident ; car dès qu'il cherche à faire prendre

la petite verole, la façon n'y fait plus rien, chacun employe celle qu'il croit la plus sûre; aussi vous le blamez à cet égard. Il prouve encore, que cet habile Médecin s'attendoit à des petites veroles également heureuses après la cohabitation, & après l'insertion: il croyoit que ces deux façons infecteroient aussi certainement! & s'il paroît pancher pour la cohabitation, l'on n'en voit pas trop la raison, ce n'étoit peut-être que pour éviter l'opération. Mais, Monsieur, s'il eut lu votre ouvrage, permettez-moi de vous le dire, il eût été décidé pour l'Inoculation; ce qui le tenoit en suspens, c'est qu'il croyoit que la cohabitation étoit aussi efficace. Vous prouvez victorieusement le contraire pag. 61. les choses n'étant plus égales, il eut embrassé le parti le plus sûr. La seconde raison sur laquelle vous vous fondez pour persuader, que votre illustre maître n'étoit pas partisan de l'Inoculation: c'est un passage de sa belle préface sur les maux veneriens: en voici le sens; *qu'on insere une goutte de pus varioleux dans le sang du plus robuste laboureur, elle y produira une fièvre d'un caractère singulier: il sortira des boutons, qui se changeront dans un tems marqué en abcès purulens, souvent si nombreux, que tout le sang est converti en pus & tout le corps bouleversé.* J'ai plusieurs choses à remarquer sur ce passage. D'abord il ne pourroit rien conclure contre l'Inoculation, parce-qu'on n'inoçule jamais le plus robuste laboureur; cet homme là a trop de disposition à une forte inflammation; on ne l'inoçule qu'après l'avoir affoibli; l'on fait à l'avance avec assu-

rance de succès, ce que vous feriez avec raison mais avec moins d'espoir, quand le mal seroit déclaré, on diminue chez lui la force de la vie. *Tout ce que peut l'art*, dit votre illustre ami, *c'est d'affoiblir la vie, parce que c'est la vie qui fait la force des poisons*. L'on sent aisément à présent, & auriez-vous pu ne le pas sentir, que M. BOERHAAVE n'a pas donné cet exemple comme une histoire de l'inoculation ? il savoit bien qu'on n'inoculoit pas un homme vigoureux ; l'on eut été trop sûr d'une fâcheuse issue. Mais & c'est ma seconde remarque, indépendamment de cette raison, tirée des circonstances du passage même, il n'y a qu'à faire attention à ce qui le précède, pour se convaincre, qu'il n'a été inséré, que comme un exemple possible de la force de contagion des venins. L'auteur établit en commençant son article, que quelques venins ont la faculté de changer, par une puissance singulière, la qualité de nos humeurs ; il le prouve par les effets de plusieurs ; il étoit bien naturel d'y joindre l'un des plus étonnans, celui de la petite verole. S'il prend le cas de l'Inoculation, c'est uniquement, parce que le moyen d'infection se trouve plus analogue à ceux par lesquels les autres venins, qu'il a cités, nous infectent. Les différentes espèces de serpens piquent ; le chien mord : les faiseurs d'expériences font une petite playe & y introduisent le jus d'hellebore, de tabac, &c., l'Inoculateur fait la même chose. Mais il semble que M. BOERHAAVE ait craint qu'on n'abusât de ce passage, il joint le correctif immédiatement après. *Il n'est pas nécessaire*, dit-il, *qu'*

*que le venin passe dans les veines au moyen d'une playe , c'est la même chose s'il y pénètre à travers les pores invisibles , par la respiration ou le contact.* Tout l'article est très intéressant & m'est bien favorable ; mais j'aurai occasion d'y revenir plus bas.

Une troisième raison dont vous vous servez pour persuader que M. BOERHAAVE n'étoit pas favorable à l'Inoculation , c'est, dites-vous Monsieur, que souvent ses sentimens étoient très-oppoés à ce qu'on lit dans ses ouvrages. Vous en citez quelques exemples ; c'est un tort de ce grand homme que vous nous dévoilez. Tout homme qui écrit, s'il a commis des erreurs qui puissent influencer sur la vie des hommes , doit les retracter dès que l'occasion s'en présente , il doit même faire naître cette occasion. il est bien étonnant s'il en est échappé de cette espèce à M. BOERHAAVE , & qu'il s'en soit aperçu : il est bien étonnant, dis-je, qu'il les ait laissé subsister dans les nouvelles éditions ; dans une édition sur-tout comme celle des aphorismes de 1738, à laquelle il a en quelque façon apposé son sceau, qu'il a voulu qu'on reconnût pour légitime. Je me plais à croire, que celles dont vous parlez sont peut être de la même nature , que celles de la duplicité du péritoine ; des erreurs de théories peu importantes pour la pratique. Non , Monsieur , si ce grand Médecin avoit vu dans ses ouvrages quelque conseil qui put nuire , sa probité , qui égaloit ses talens & ses connoissances , ne lui auroit pas permis de les laisser sans correction ; s'il avoit cru l'Inoculation dangereuse , il auroit fait retrancher cette ligne in-

se-



ferée en faveur de cette méthode dans les dernières éditions de son ouvrage. Vous ajoutez qu'il y avoit des années où il ne commentoit point cette ligne, & vous en alleguez pour preuve, les commentaires imprimés à Londres en 1731. Je ne suis point surpris que vous n'ayez pas lu fort attentivement cet ouvrage : on n'en a pas besoin, quand on a eu l'avantage d'assister pendant plusieurs années aux leçons du maître; pour moi qui ne l'ai pas eu, j'ai lu & relu attentivement tout ce qui est sorti de son école; & je ne suis point étonné de ne rien trouver, dans ce livre, sur l'insertion. Ce sont les leçons qu'il faisoit l'an douze, & l'on n'a pensé à l'Inoculation dans l'Europe occidentale que bien des années après; la date n'est point équivoque. *L'année dernière, dit-il, cette maladie tua à Vienne l'Empereur & plusieurs autres Princes, à Paris le Dauphin, à Amsterdam plusieurs citoyens; & tout le monde fait que la mort de ces Princes arriva l'an onze. De ce qu'un homme ne parle pas en 1712. d'une opération qu'il n'a connu qu'en 1720. peut-on légitimement en conclure qu'il l'improve? Je suis bien éloigné de vous faire penser de cette façon, & je suis intimement persuadé, que l'anecdote de cette date vous avoit échappé. Mais si M. BOERHAAVE ne parloit pas de l'Inoculation à cette époque, je fais sûrement qu'il en parloit en 1726. & 27., & qu'il la recommandoit sur la parole & les observations de M. SHERARD, dont vous savez qu'il faisoit grand cas. J'ai pour garant de ce que je vous avance les cayers de M. de HALLER, tels qu'ils*

qu'ils les à écrit lui-même ces années là dans les leçons de M. BOERHAAVE; c'est un témoignage que vous ne recuserez pas. J'ai été un peu long sur cet article: mais comme vous paroissez vous être complu à prouver, que l'autorité de M. BOERHAAVE vous étoit favorable, il étoit important d'apprécier vos preuves. Je passe à votre seconde question, la première des physiques. *La petite verole inoculée épargnera-t-elle plus de vies que la naturelle.*

Il n'étoit pas dans votre caractère de révoquer des faits attestés par des gens dignes de foi; aussi vous ne touchez pas à ceux qui paroissent favorables à l'Inoculation, mais vous commencez par établir, que l'on s'exagère les dangers de la petite verole naturelle: vous la croyez beaucoup moins fâcheuse, qu'on ne le croit ordinairement, & que les Inoculateurs ne le disent. Personne ne souhaiteroit plus que moi que vous eussiez raison. Voyons ce qui en est.

Le premier exemple que vous citez favorable à la petite verole naturelle, c'est votre pratique. Je vous répondrai d'abord, Monsieur, que quand on traite la petite verole comme vous la traitez, on doit s'attendre à des succès, qui ne peuvent pas servir, tant s'en faut, à tirer des conclusions générales. Ce n'est point un compliment que je vous fais, je vous dis ce que tout le monde fait: j'en atteste les regrets des Dames de la Haye à votre départ, & sur-tout les deux dernières parties de votre *ratio medendi*. Examinons même ces succès.

De

*De deux cent vingt malades , dont j'ai écrit exactement l'histoire , il n'en est mort qu'un ; je dis qu'un , quoiqu'il en soit mort cinq , parce que je trouve dans mes cayers que de ces cinq , le premier refusa toute boisson ; le second étoit désespéré , quand on m'appella ; je ne pus pas obtenir du troisième , qu'il se laissât saigner ; le quatrième étoit brûlé par l'usage du vin & des liqueurs ; il n'y eut que le cinquième , qui recut tous les secours qu'on peut attendre de l'art. En lisant cet article de votre dissertation , tout le monde conclut sur le champ , que quatre de ces malades sont en effet moins morts de la petite verole , que des circonstances qui ont concouru avec cette maladie. Une conséquence nécessaire , c'est que , si le premier avoit été inoculé après une préparation convenable , il auroit eu une maladie très-douce , qui auroit en quelque façon pu se passer de boisson ; d'ailleurs s'il ne vouloit pas boire , c'étoit sans doute par quelque raison dépendante du mauvais caractère de la maladie : il peut en être plusieurs , vous ne l'ignorez pas , & elles n'auroient point eu lieu dans une maladie plus heureuse. Le second , inoculé jeune , ne seroit pas tombé dans un état désespéré , avant que d'avoir du secours , ou plutôt votre secours : vous nous laissez ignorer s'il en avoit eu d'autres. Une préparation aisée auroit pu dispenser le troisième de la saignée , & il ne seroit pas mort victime de sa repugnance pour ce remède. Le quatrième seroit encore en vie , s'il eut été inoculé dans un âge où l'on ne s'est pas brûlé par les boissons chaudes. Enfin , il n'est pas*  
im-

impossible, que les secours de la préparation, combinés à ceux de la curation, eussent sauvé le cinquième, qui perit, parce que les derniers ne furent pas suffisans. Voilà donc cinq malades bien réellement morts; c'est un sur quarante quatre, dont au moins quatre auroient rechapé, je le dis d'après vous, qui n'avez pas jugé leur maladie mortelle par elle-même, si l'on eut pu les soustraire aux circonstances étrangères qui les ont tué. Je crois bien prouvé que l'Inoculation l'auroit fait. Sur 220 il n'en seroit mort qu'un, au-lieu de cinq, qui sont mort naturellement. Cette épargne vous paroît-elle à négliger? Vous voyez que le détail de ces morts accidentelles fournit de nouvelles raisons en faveur de l'Inoculation

J'en tire une autre de la mort de la jeune fille dont vous parlez dans le second volume du *ratio medendi*. Comme elle avoit fait usage du mercure, vous annonçates, que si elle prenoit la petite vérole elle en mouroit: l'événement ne justifia que trop votre prédiction, quoique dès le commencement elle fut soignée par M. ERNDL sous votre direction. Voilà une sixième mort varioleuse. Je suis persuadé comme vous, que le mercure lui a nuï: bien des Médecins vous le contesteront; mais en vous l'accordant, vous ne pouvez pas disconvenir, que c'est une circonstance qui peut se présenter souvent: il n'y a rien de plus commun dans certains pays que l'usage du mercure pour les enfans; dans tous vous trouverez des Médecins, & même des Médecins distingués, qui emploient le  
mer-

mercure doux dans presque toutes les affections de cet âge. Il sera donc très-ordinaire, que des enfans soient attaqués de la petite verole, immédiatement après une cure mercurielle. Vous êtes convaincu du danger de cette époque; vous en êtes plus convaincu qu'on ne l'a été jusqu'à vous; vous avez cette raison de plus pour vous décider en faveur d'une méthode qui en met à l'abri. Mais ce n'est pas seulement les enfans qui font usage de ce mineral; on l'emploie pour bien des maux dans toutes les périodes de la vie; & toutes les années il peut rendre la petite verole mortelle à quelques centaines de personnes, qui l'eussent eue heureuse sans cette circonstance.

Je suis persuadé, Monsieur, que vous avez vu, qu'entre les mains des Médecins habiles en Hollande & à Vienne, il mouroit très-peu de varioleux. Vous m'apprenez les succès de M. LOEBER, dont je cherche inutilement l'ouvrage dès long-tems. S'il m'étoit permis de joindre mon témoignage au votre, & à ceux de ces Messieurs, je pourrois aussi vous dire, que j'ai traité un bien grand nombre de varioleux, que j'ai été heureux dans leur cure, quand j'ai été appelé à tems, quand j'ai été le maître absolu de leur conduite. Mais cela ne m'a pas persuadé que la petite verole fût une maladie peu dangereuse; j'en ai vu qui étoient absolument mortelles, & mortelles avant le troisième jour. Je ne me rappelle qu'avec horreur ces cas affreux; j'ai vu des infortunés, dont la maladie n'annonçoit rien d'effrayant pendant les premières vingt-quatre heures, perdre

tout leur sang par tous leurs pores; ce sang chaud & tenu inonder leurs lits, leurs appartemens, & infecter l'air d'une telle puanteur, que ni l'amour paternel, ni l'appas des récompenses ne pouvoient procurer à ces misérables les soins qu'exigeoient leur état. La pitié, le devoir, l'amour de la Médecine n'étoient que suffisans, pour me déterminer à les approcher & à les examiner. Je vous l'avouerai, & peut-être à ma honte, un motif plus puissant que ceux-là, celui de l'amitié, cet heureux don du ciel, dont je crois cependant sentir bien tout le prix, me prescrivoit des devoirs, que la foiblesse de la machine humaine ne me permettoit de remplir qu'imparfaitement. J'ai vu, & mon ame ne se rouvre qu'en gémissant à ce triste souvenir, la femme la plus aimable, succomber sous cette horrible espèce de maladie. Je l'ai vue sans secours; réduit à ne l'approcher moi-même, qu'avec une éponge trempée dans le vinaigre & dans la liqueur minérale d'Hofman, dont je me couvrois le nez, & la bouche; quel spectacle, Monsieur, & quelle impression! Il n'est heureusement jamais long: ces infortunés périssent au bout de quelques heures sans douleur, & ce qui est affreux, presque sans reveries. Je n'entre dans cette espèce de détail, déplacé ici, & que je donnerai ailleurs avec toutes ses circonstances, que pour vous demander si vous croyez, que l'art puisse quelque chose dans ces cas, que peut-être l'on a le bonheur de ne pas voir dans les pays où vous avez vécu. Instruit par ces tristes observations, je crois aujourd'hui pouvoir donner des caractères propres

à les faire deviner : on pourroit alors les prévenir : par des préparations convenables. Quel champ pour l'Inoculation ! Vous me direz que ces cas sont rares ; j'en conviens ; mais ne meurt-on que de cette petite verole ? Les Médecins Anglois ont trouvé, qu'en sommant le résultat de plusieurs épidémies, de sept malades il en mourait un. Vous êtes bien éloigné d'admettre ce calcul ; vous croyez au contraire, *qu'en supposant avec quelques Médecins inoculateurs, qu'il meurt un inoculé sur deux ou trois cens, ce rapport n'est que bien peu différent de celui qu'il y a entre les morts & les sauvés dans la petite verole naturelle.* Pour décider entre nous, laissons, je vous fais beau jeu, les observations de ces Messieurs, dont l'intérêt ne doit cependant pas faire soupçonner la bonne foi ; consultons, sur les dangers de cette maladie, les collecteurs désintéressés d'observations, les Médecins des dix derniers siècles, & ceux de celui-ci, qui ne se sont pas rendus suspects de passion pour l'Inoculation. Vous vous élevez avec force contre ceux qui cherchent à avilir l'autorité des premiers : un tel reproche tombe loin de moi, & c'est à cette autorité que j'en appelle. Vous avez prononcé très-brièvement, que la petite verole est une maladie bénigne. Je serai obligé de vous prouver longuement le contraire. Votre idée flatte les hommes, qui, toujours effrayés sur leur compte, aiment toujours à être rassurés, & sont portés à croire ce qu'ils désirent. Je cherche à les tirer de cet état de sécurité, dans lequel vous les entretenez ; j'ai l'amour propre contre moi : on craindra

que je n'aie raison, & je n'en ferois pas cru, si je ne paroiffois hériſſe pour ainſi dire de preuves. Malheureusement pour les hommes, heureuſement pour ma cauſe, je n'en trouverai que trop.

Les Médecins Arabes ſont les premiers qui aient parl é de la petite verole, & vraisemblablement qui l'aient connue. C'eſt eux que je conſulterai les premiers; ils nous apprendront comment ils ont enviſagé cette maladie dans ſon enfance. **AHRON**, le plus ancien de ceux qui l'ont décrite, nous apprend déjà, que celles qui paroifſent le premier jour, celles dont la sortie ne diminue pas la fièvre, & celles qui ſont d'une couleur ſafranée, verte ou noire, étoient mortelles. **ISAAC**, qui, pour le dire en paſſant, avoit déjà placé, dans les ſolides, la cauſe de la petite vérole; ſiſtème que vous avez vu renouveler de nos jours ſans le nommer; **ISAAC**, dis-je, diſtinguoit quatre eſpèces de petites veroles: la première n'étoit point dangereuſe; l'iſſuë de la ſeconde étoit douteuſe; les deux dernières étoient mortelles; il ne dit point que celles-ci fuſſent plus rares que la première. **BACHTISHUA**, auteur du huitième ſiècle, confirme par ſes obſervations celles de ſes dévanciers: il ajoute une nouvelle eſpèce de petites veroles mortelles; ce ſont celles dans leſquelles les puſtules ſont renfermées les unes dans les autres, de façon qu'en en ouvrant une, on en trouve une ſeconde deſſous. **ABUBEKER**, plus connu ſous le nom de **RHASES**, celui de tous les Médecins, qui, juſqu'à **SIDENHAM**, peut-être juſqu'à **BOERHAAVE** a le mieux connu la nature de cette maladie,



die, & l'a le mieux traitée, ne la représente pas comme moins dangereuse, que ceux que j'ai déjà nommé: il détaille les causes, & décrit les symptômes de la mort. HALY ABBAS, regardé généralement comme le plus utile des Arabes, adopte en entier la doctrine d'ISAAC, qui n'est pas rassurante. AVICENNE, né à Bucharra en Tartarie, & non point dans une ville d'Espagne, donne un long catalogue des symptômes qu'il a vu survenir dans les petites veroles & les rendre mortelles, comme flux de ventre de différentes espèces, crachemens de sang, urines sanglantes; noirceur & lividité des pustules; inflammations du cerveau, de la gorge, de la poitrine; abcès du diaphragme &c.

Ce sont déjà ces Médecins, qui, frappés de quelques caractères communs à cette maladie & à la peste, & entr'autres de la mortalité, ont introduit l'usage, qui s'est soutenu presque universellement dès lors, & qui se soutient encore, d'envisager cette maladie comme pestilentielle, & d'en traiter dans le même chapitre que de la peste, ou immédiatement après; parce que, comme les Arabes, une foule de Médecins lui ont trouvé des symptômes de pestilence.

Depuis le 12. siècle jusqu'au seizième, il n'y a presque eu que des compilateurs & des copistes, ainsi je passe tout d'un coup à ce dernier siècle. FERNEL, qui étoit tout à la fois, comme cela devoit toujours être, & comme cela est aujourd'hui le premier Médecin du Roi & le plus habile Médecin du Royaume, parle des épidémies varioleuses

de deux années différentes, qui firent, l'une & l'autre, de très-grands ravages. FORESTUS, l'un des hommes du monde qui a vu le plus de maladies, ne range pas, il est vrai, la petite verole entre les pestilentielles: il en fait une classe moyenne entre celles-ci & les bénignes; parce, dit-il, que, de ceux qui les ont, il en périt beaucoup & il s'en sauve beaucoup. PLATERUS, ce respectable Bassois, le plus grand praticien qu'ait eu la Suisse, envisage cette maladie, comme étant souvent de la nature de la peste, & parle de milliers d'enfans enlevés par cette épidémie. REMBERT DODONE'E est dans les mêmes idées. SENNERT vit, en 1629, une épidémie à Virtemberg qui emporta un très-grand nombre d'enfans; quelquefois, dit-il, cette maladie est bénigne; d'autres fois elle est si fâcheuse, qu'elle approche de la nature de la peste, & fait autant de ravages que cette maladie; son venin ronge non seulement les chairs, mais les articulations, les os, les parties intérieures; & laisse, quand il ne tue pas, les dispositions aux maladies les plus fâcheuses. *Le Caire* est ravagé toutes les années, à ce que dit *Prosper ALPIN*, par des petites veroles pestilentielles. PRIMEROSE, l'un des grands Médecins de son tems, s'exprime clairement sur leurs caractères: elles ont tant d'affinité, dit-il, avec la fièvre pestilentielle, qu'on a raison d'en traiter immédiatement après. RIVIERE, le plus grand praticien qui ait vécu dans l'école de Montpellier, pense, comme PRIMEROSE, qu'on doit les regarder comme pestilentielles, parce qu'elles sont épidémiques, con-

tagieuses, & qu'elles enlèvent une quantité d'enfans. DIEMERBROEK, ce fameux Médecin de Nimeguë, a joint à son traité de la peste, le meilleur que nous ayons sur cette matière, un traité de la petite verole, comme d'une maladie analogue, & des ravages de laquelle il avoit été témoin, sur-tout en 1640. SEBIZIUS, Médecin de Strasbourg, où il vivoit il y a un siècle, & qui s'est rendu recommandable par sa candeur, son savoir & sa longue expérience, a donné un traité de cette maladie qu'il connoissoit bien; permettez-moi de placer ici quelques fragmens de son ouvrage. *Les petites veroles, dit-il sont une maladie admirable, qui précède souvent la peste, qui est souvent très-maligne, & enlève quelquefois plusieurs milliers d'enfans; elle rend les uns aveugles, les autres sourds; elle ôte l'odorat à des troisièmes; elle rend d'autres boiteux; de plus malheureux restent incapables d'aucun mouvement: elle laisse des fistules, des ulcères, des tumeurs malignes, des enrouïres, des étifies, des astmes, des hydropisies aussi* FERNEL, ajoute-t-il, *dit que ce venin détruit quelquefois le corps, au point qu'on croiroit qu'il a été pendu quatre mois à un gibet.* Il examine, dans d'autres endroits, les caractères d'affinité entre la petite verole & la peste: il s'en trouve huit ou neuf bien marqués. Cette maladie, dit TULP, dont on ne revoque en doute ni la véracité ni l'habileté, est quelquefois si cruelle & si féroce, qu'elle n'épargne personne; & ceux qu'elle ne tue pas, elle les laisse sans voix, sans vue, sans ouïe, & elle les prive de l'usage de tous leurs membres. Je l'ai vu

ravager Amsterdam avec tant de fureur, que tout les accidens produits par toutes les autres maladies n'étoient qu'un jeu ou une bagatelle, mis en parallele avec ceux de celle-ci, qui détruiſoit les vaiſſeaux, les fucs, les chairs, les os, même des membres entiers, ou les privoit de tout mouvement. SORBAIT Hollandois, Médecin de la maifon Impériale, & qui occupoit il y a 80 ans la chaire que vous rempliſſiez aujourd'hui, s'explique poſitivement: c'eſt une maladie aiguë, dit-il, par-là même dangereuſe; ſi quelquefois elle eſt extrêmement heureuſe, d'autres fois il ſ'y joint une malignité, qui ravage les hommes comme la peſte. Quelquefois, dit VILLIS, les petites veroles ſont mortelles & peſtiferées. En 1654, il y en eut beaucoup, mais pluſieurs malades guériſſoient: en 1649; il y eut moins de malades, & un beaucoup plus grand nombre de morts. SIDENHAM eſt trop connu, pour qu'il ſoit beſoin de rapeller l'effrayant tableau qu'il fait de cette maladie. En 1686, il y eut à Genève une épidémie extrêmement meurtrière. HOFMAN parle d'une, qui, de vingt malades, en tuoit dix-huit. BAGLIVI en vit une à Rome en 1702, qui faucha une quantité innombrable d'enfans. RAMAZINI en vit une ſi *féroce* en 1691, qu'elle moiſſonnoit tous ceux qui en étoient attaqués. RIEDLIN, dans ſa nombreuſe pratique, en obſerva d'*horriblement* malignes, & il avertit ſagement de ne pas négliger les bénignes, parce qu'elles peuvent très-aifément le devenir. Elles firent de grands ravages à York en 1717. Feu M. HELVETIUS, pere de l'homme illuſtre, qui vient de  
sim-

s'immortaliser par l'*esprit*, ouvrage unique, & qui a eu le sort, auquel doivent s'attendre tous ceux, dans lesquels les hommes ..... & accrédités trouveront le double tableau de ce qu'ils sont, & de ce qu'ils doivent être; M. HELVETIUS, dis-je, avoue, qu'en 1719, il regna une espèce de petites veroles si fâcheuses, qu'il ne put sauver aucun de ceux qui en étoient atteints. Le Docteur ROGER en a vu à Cork de si meurtrières, qu'à peine il échappoit un seul malade. Je ne vous rappelle point l'épidémie si célèbre de 1711 & de 1723. Je ne vous parle point de celle que j'ai vu moi-même en 1746, parce que vous me regarderiez comme partie; mais en 1725, 1729, 1734, 1735, & 1741, il y en eut de très-meurtrières à Plimouth. Cette maladie fut si cruelle à Ipswich & aux environs en 1729, qu'au rapport du Docteur HILLARY, de 19 malades il en mouroit treize. Le célèbre M. HAEN, qui connoissoit bien cette maladie, dit *qu'elle a accoutumé de courir pour détruire le genre humain, & que celle de la mauvaise espèce est aussi fâcheuse que la peste* M. HALLER a décrit l'épidémie, qui fit tant de mal à Berne en 1733: un très-grand nombre de gens avoient la maladie au plus mauvais degré; & de tous ceux-ci, il n'en échappoit que très-peu. Elle se manifesta à Minorque en 1742. M. GLEGHORN fut témoin de la consternation qui s'empara des esprits, encore effrayés des dégats qu'elle avoit causé en 1725. En 1746, elle régnoit au fort St. Philippe avec tant de furie; qu'on ne se rapelloit point d'avoir vu, dans cette Isle, aucune maladie

aussi approchante de la peste. Nous ne jouissons pas encore des Commentaires de M. VAN SWIETEN sur la petite verole; & puissions-nous n'avoir pas long-tems à les attendre! mais il a déjà eu quelques occasions de parler de cette maladie. Prenez la peine, Monsieur, de rapprocher ces fragmens épars, vous verrez qu'il est bien éloigné de la faire envisager comme étant toujours légère. Il regne quelquefois, ce sont les expressions de M. WINTER, des petites veroles extrêmement malignes & meurtrières. Si quelquefois cette maladie est heureuse, dit M. JUKEM, le dernier que je sache qui en ait traité, & il en a très-bien traité, par contre l'on en voit qui frappant les malades comme d'un coup de foudre, détruisent dans le moment leurs forces, & les tuent le second ou le troisième jour. Je n'aurois qu'à m'entourer d'auteurs qui ont écrit sur cette matière, ouvrir, lire & copier; j'augmenterois de quelques centaines le nombre de citations toutes conformes à celles-ci; mais celles que j'ai choisi me paroissent suffisantes: quand un édifice est solide il est inutile de l'étayer. Ainsi je n'amenerai plus de Médecin sur la scène: mais permettez que je vous rappelle ce que les nouvelles publiques nous ont appris à l'un & à l'autre il n'y a pas si long-tems. M. HORREBOW, qui a voyagé en Irlande en 1750 & 51, nous rapporte, que la petite verole emporta vingt mille âmes dans ce pays-là en 1707; & il a constaté, que le climat est très-peu différent de celui du Dannemark; que quelquefois même les hivers y sont moins froids & les étés plus chauds. La petite verole, dit MURATORI,

dans

dans la relation des missions du Paraguay, fait autant de ravages dans les peuplades indiennes, que la peste en fait quelquefois parmi nous. On lit dans la gazette de Berne, du 12 Octobre 1754, cet article de Rome du 28 Septembre. On compte que, dans le terme de trois à quatre mois, la petite verole a moissonné ici jusqu'à six mille tant enfans qu'adolescens, & que des personnes d'un certain âge qui en ont été attaquées, il n'en est échappé aucune; c'est de cette maladie qu'est mort M. DE LA BRUERE chargé des affaires de France. En 1755, la petite verole emporta au Cap mille Européens & autant d'esclaves. Les gazettes de Londres du mois de Septembre dernier, *Evening Post*, nous ont appris, que le Colonel MILVESEY, Capitaine d'une compagnie de charpentiers de 108 hommes, ses deux fils & quatre vingt soldats de cette compagnie, étoient morts de la petite verole devant Louisbourg. Dès 108, il n'y en avoit eu que 16 qui n'eussent pas été attaqués, apparemment parce qu'ils l'avoient été auparavant; il en reste 92 qui furent malades, & en comptant les trois M.M. MILVESEY 95 : sur ce nombre il en perit 83 : c'est plus de huit sur neuf; quel argument en faveur de l'Inoculation, en l'envisageant seulement du côté de l'épargne des hommes! Mais les Princes ne peuvent-ils pas l'envisager d'un autre côté? Quelle influence des catastrophes comme celles-là ne pourroient-elles pas avoir sur les événemens les plus importans? Quel eut été, Monsieur, le succès des sièges de Prague & d'Olmütz, si une épidémie eut mis, je ne dirai pas les 8 neu-

vie-

vièmes, mais le tiers des garnisons hors d'état de défense? Quelle eut été l'issue de la campagne de 57, si la moitié de l'armée, qui vainquit à Planian. avoit été retenue dans ses tentes; & pour ne pas parler d'un si grand nombre de gens, quel eut été le succès de cette mémorable bataille, si le grand homme, qui la gagna & qui en dirigea les suites, avoit été saisi par cette maladie quatre jours auparavant. Je fais qu'ordinairement on n'est Général en chef qu'à un âge qui n'est pas celui de la petite verole; mais cependant on peut l'avoir à tout âge; il peut se trouver, & l'histoire nous apprend, qu'il s'est trouvé de grands Généraux, qui ne l'avoient pas eue, & qui en sont morts. Je m'attriste moi-même en vous prouvant les misères de l'humanité; cependant je ne veux pas finir cet article sans vous communiquer deux ou trois remarques, qui ne sont que trop propres à les confirmer. Jetez les yeux, sur cette foule immense d'auteurs, qui ont traité de la petite verole. M. BOERHAAVE croyoit en avoir lu mille: il étoit bien éloigné de les avoir lu tous: il en a d'ailleurs paru peut-être deux cent depuis qu'il écrivoit cela. Il n'y a sûrement aucune maladie, si vous en exceptez les fièvres, sur laquelle on ait autant écrit: qu'est-ce qui peut avoir déterminé ce nombre prodigieux d'ouvrages sur ce seul sujet? Ce n'est sûrement pas son universalité seule, (d'ailleurs cela feroit contre votre seconde objection). puisqu'il y a des maladies, encore plus fréquentes, sur lesquelles on a peu écrit, parce qu'elles sont très-bénignes;



nes; c'est donc nécessairement l'idée de danger qu'on y a toujours attaché. Vous me direz, la peste est plus dangereuse, & l'on n'a pas autant écrit; j'en conviens, mais la peste est une maladie heureusement si rare en Europe, que de mille Médecins il n'y en a pas un qui la connoisse; il en passe des générations entières qui l'ignorent absolument. Mais la petite verole est commune, tous les hommes l'ont, tous les Médecins la connoissent, tous la regardent comme dangereuse; voilà les deux raisons de ce nombre d'ouvrages sur cette maladie; & il faut bien que la dernière soit vraie & la plus puissante, puisque, comme je l'ai déjà dit, la première seule opère peu.

Un seconde preuve du danger de la petite verole, c'est la crainte même qu'en ont les hommes: elle est le phantôme de tous ceux qui ont passé, sans l'avoir, cet âge heureux, où l'idée d'un danger futur est une chimère. D'où vient cette crainte si généralement repandue, & dont les effets sont quelque fois si funestes? Ce n'est sans doute, que des tristes événemens dont on a été le spectateur ou qu'on a oui rapporter; que de tristes spectacles que la société nous met tous les jours sous les yeux; que des discours des Médecins, qui la font généralement envisager comme redoutable. Cette crainte est attestée dans votre ouvrage même; tels sont les droits du vrai, l'on trouve par-tout des circonstances qui les revendiquent; les regrets des meres de famille de la Haye en font une preuve convaincante. Sans doute vous aviez déjà alors la même idée  
sur /

sur la bénignité de cette maladie , que vous avez aujourd'hui ; vous les aviez rassurées plus d'une fois ou au moins vous les rassuriez alors sur le danger que couroient leurs enfans ; vous les laissiez dans un endroit fourni d'habiles Médecins ; cependant l'idée qu'ils couroient ce danger loin de vous , leur arrache des larmes ; pourquoi Monsieur ? C'est qu'elles fondoient la bénignité de cette maladie , beaucoup plus sur votre présence que sur vos discours.

A toutes ces preuves tirées de l'autorité & des faits , j'en ajouterai une qui n'est pas moins convaincante ; c'est la considération même de la maladie. Elle est aigu e , par là même l'issuë en est douteuse, HYPOCRATE l'a décidé : c'est une maladie inflammatoire ; toutes celles de cette espèce sont à craindre. Le second , le troisième ou le quatrième jour de la maladie , je ne fais presque que copier M. BOERHAAVE , tout le sang est enflammé comme celui d'un pleuretique :   cette époque la maladie a donc tous les dangers des maladies de cette classe ; il n'y a point de visc re qui ne puisse être attaqué mortellement , & qui ne l'ait été plus d'une fois. Dans le second période , l'inflammation de la peau g ne la circulation dans les parties extérieures , empêche la transpiration ; les humeurs se portent avec plus d'abondance sur les intérieures : de là naissent la fièvre , l'angoisse ce simptome si redoutable dans toutes les maladies aigu es , la difficulté de respirer , l'esquinancie ; la diarr e , la dissenterie , le p ssem nt & le crachement de sang. Cet  tat est suivi de celui de suppuration : toute la membrane graisseuse & la peau sont

rem-

remplies de pus; la transpiration ne se fait plus, la circulation est très-génée; l'irritation générale du genre nerveux, le retour du pus dans les vaisseaux, produisent une fièvre *de la plus mauvaise espèce, accompagnée des symptômes les plus fâcheux*. Ce pus restant mêlé au sang le pourrit, & suivant les parties sur lesquelles il vient à se déposer, il produit les accidens les plus cruels & les plus insurmontables; délires, phrénésies, esquinancies, inflammations de poitrine, pleuresies, vomissemens, dissenteries, inflammations du foye, abcès internes, charbons, tumeurs, abcès, immobilité des articulations; consumptions, étifies & une infinité de maux semblables. Si la maladie est plus violente, la matière plus âcre ronge la peau, la graisse, la chair, les os même, & produit les ulcères les plus terribles. Quand elle est au plus haut degré, toute la peau est attaquée au lieu de pus, on ne trouve qu'une ichorosité gangreneuse: l'on conçoit aisément comment cet état entraîne une mort inévitable. Voilà Monsieur un tableau trop parlant, comme le sont tous ceux des grands maîtres, pour qu'il soit besoin de l'expliquer.

Je crois d'avoir démontré que la petite verole est une maladie dangereuse. Vous me répondrez peut-être qu'elle peut l'avoir été; mais que le danger en est bien diminué, parce que la méthode de la traiter est très-perfectionnée: j'en conviens avec vous. Le chapitre que vous nous avez donné sur cette maladie est, je le répète sans flatterie, supérieur à tout ce qu'on a écrit jusqu'à présent sur ce sujet; cependant, permettez-moi de vous le dire, c'est

à tout prendre, la méthode de RHASES, qui avoit déjà connu la nature inflammatoire de la la maladie, & qui la traitoit par la saignée, les antiputrides & les rafraichissans les plus puissans. Je crois même être en état de prouver, que, depuis lui, il y a eu dans chaque siècle un ou deux Médecins, qui en ont saisi la nature, & décrit l'essence du vrai traitement; cependant jusqu'à SIDENHAM on l'a généralement très-mal traitée. Depuis lui, combien n'y a-t-il pas eu, & même combien n'y a-t-il pas de Médecins encore aujourd'hui, qui jouissent d'une réputation très-méritée à tout autre égard, & qui sont bien éloignés de traiter cette maladie comme on doit la traiter? Jetez les yeux sur les ouvrages anglois les plus modernes: si vous en exceptez un petit nombre, vous verrez qu'il y a bien loin encore de votre méthode à la leur. Lisez des auteurs instruits & estimés, qui ont écrit il n'y a pas un an, qui ne l'ignorent pas, & qui se conduisent à peu près comme s'ils l'ignoroient. Nous n'avons que trop d'exemples du discredit, dans lequel les conseils les plus utiles peuvent tomber; & de l'ascendant, que les opinions hypothétiques prennent trop souvent sur les vérités d'expérience. Qui a mieux traité les esquinnancies, les péripneumonies, les pleuresies qu'HIPPOCRATE? Quoi de plus horrible, que la façon dont des Médecins, qui faisoient cependant la loi dans leur siècle, les ont traitées depuis lui? Nous touchons peut-être au moment où quelque PARACELSE, ou quelque BANELMONT, brûlera publiquement les ouvrages de SIDENHAM, de BOERHAAVE, de tous  
ses

ses disciples, & élèvera, sur la place du bucher, quelque hypothèse monstrueuse, qui prendra faveur, si l'auteur a du génie & de l'éloquence. Vous retorquez l'argument contre l'Inoculation : je vous répondrai ailleurs.

Vous rapportez une des raisons des inoculateurs. *La méthode de l'insertion est très-aisée ; la cure des petites veroles naturelles est difficile : par-là-même il doit mourir plus de gens des naturelles que des inoculés.*

Vous répondez d'abord ; que, si l'Inoculation est illicite, on en prouve inutilement la facilité ; & sans doute vous avez raison. Aucun inoculateur n'a cru, que l'utilité d'un crime en détruisit l'illégitimité. Vous ajoutez ensuite, qu'on exagère trop cette comparaison ; que les unes & les autres sont souvent faciles : mais que, les unes & les autres, ont souvent leurs difficultés. J'ai vu souvent dites-vous & tous les Médecins ont vu, des petites veroles naturelles si heureuses, qu'à peine le sujet attaqué étoit malade ; à peine gardoit-il le lit : il y en a qui ne le gardent point du tout. J'ai aussi souvent eu le chagrin d'en voir, qui étoient dangereusement malades : mais d'excellens hommes avouent publiquement la même chose des petites veroles inoculées.

Je conviens avec vous de tous ces faits : il y a des petites veroles naturelles de la plus grande bénignité, que tout l'art, comme a dit un Médecin, ne pourroit pas rendre mauvaises : il y en a d'inoculées, qui demandent toute l'attention du plus habile Médecin. M. GAUBIUS nous a donné le dé-

tal d'une de cette espèce: l'on en compte trois ou quatre autres. Mais en bonne foi, Monsieur, quelle disproportion; à moins qu'on ne veuille révoquer en doute, & tout ce que les plus grands Médecins, de tous les tems, nous ont dit sur la difficulté du traitement de la petite verole naturelle, & tout ce que les Médecins inoculateurs témoignent de la facilité de celui de l'Inoculée? L'on ne compte plus le nombre des inoculés. Qui le compteroit? Mais l'on compte, & l'on réduit à trois ou quatre, le nombre de ceux dont la cure a été difficile. Je ne parle pas des morts: j'aurai occasion d'y revenir. J'ai dirigé plus de 50 Inoculations; je puis vous attester, avec toute la vérité possible, que quand après la préparation & l'insertion, j'aurois abandonné les malades au soin de leur garde, avec l'ordre de ne rien changer à la diette & à la boisson que je leur conseillois, il ne seroit arrivé aucun accident ni aux uns ni aux autres. Si vous en exceptez quelques lavemens, je n'ai ordonné aucun remède dans tout le cours de ces Inoculations. Trouverez-vous dans vos cahiers, l'histoire de 50. petites veroles naturelles, dont vous puissiez en dire autant? J'ai conduit peut être 300 petites veroles naturelles ou plus. De ce nombre là, il n'y en a pas eu la dixième partie, qui eût pû se passer de secours: il y en a eu un très-grand nombre, à qui la plus petite erreur eut été funeste; & j'ai tout lieu de croire, que, si les autres eussent été traités, comme on les traitoit assez généralement, avant que la méthode de M. BOERHAAVE fut répandue, ou comme on

les traite encore dans bien des endroits, il en feroit mort au moins un sur six. Enfin, il en a péri quelques uns, ou parce que la maladie étoit au-dessus de l'art, (j'en ai parlé plus haut) ou par des circonstances étrangères. Voyez, Monsieur, quelle différence, entre les succès: consultez tous les Médecins, qui ont traité la maladie naturelle, & la maladie artificielle; leur témoignage vous confirmera le mien. Nous reculeriez vous tous?

Vous rapportez une autre raison, que vous avez vu citée en faveur de l'inoculation; *c'est qu'un pus plus doux, qu'on choisit pour inoculer, rendra la maladie plus bénigne.* Vous prouvez très-bien la futilité de cette raison: mais permettez-moi de vous rappeler, qu'au moins la moitié des inoculateurs ne l'ont point employée, & que je l'ai rejetée il y a plusieurs années, ainsi, ce que vous dites, n'infirmes point cette pratique.

Me voici parvenu à un article bien intéressant. Les inoculateurs disent; *L'on prépare les corps avant l'insertion, & ils reçoivent l'infection naturelle sans préparation: ceux qui sont préparés auront la maladie plus douce, par là-même il en périra moins.* Je vais traduire tout ce que vous objectez à cette raison. *Je ne disconviens point, qu'il n'y ait de la différence entre l'infection d'un SOCRATE ou d'un porc d'Epicure; cependant je regarde cette différence comme beaucoup moindre, qu'on ne l'établit ordinairement; & cela paroît par les ouvrages publics des partisans, ou, au moins, des prétendus partisans de l'Inoculation. Les savans d'Edimbourg o.*

*reconnu le peu d'influence des meilleures préparations sur la petite verole.* „ Quoique la saignée, disent-ils, faite au commencement de la maladie, soulageat sensiblement les malades en plusieurs cas, on n'a pu cependant s'assurer, si ce remède, mis en usage avant que la fièvre commencât, ou après l'apparition des symptômes, a eu quelque effet pour déterminer la nature ou le nombre des pustulus. On a vû, en effet, plusieurs personnes, qui avoient été préparées par la saignée & la purgation, auxquels on avoit ouvert un cauterre, qu'on avoit tenu à une diette rafraichissante, qui n'ont pas laissé que d'avoir une petite verole confluente maligne; tandis que d'autres, qui avoient été traités de la même manière, & un grand nombre de ceux qui n'avoient pris aucune préparation, n'eurent qu'une petite verole bénigne. Il y en eut quelques uns qui avoient été dans l'usage du mercure, & auxquels on avoit ensuite fait prendre, pendant long-tems, de l'æthiops minéral; lesquels furent néanmoins attaqués d'une petite verole confluente, dont ils moururent „. *Donc, ajoutez-vous les meilleures préparations trompent quelquefois, & plusieurs ont la maladie heureuse sans être préparés. Donc cette raison n'est point convaincante.*

Cette reponse me fournit bien des réflexions. D'abord je ne voudrois point qu'on fut induit en erreur, parce que vous rapportez des témoignages des inoculateurs; & qu'on en fit un fait nouveau: c'est le même que vous avez déjà cité plus haut; l'aveu de la difficulté qu'on trouve quelquefois dans



le traitement de l'Inoculation, & le petit nombre de morts qui en ont été la suite. En second lieu, Monsieur, le témoignage des Médecins d'Edimbourg, que je considère infiniment, pèche ici par une surabondance, qui, si elle étoit réelle, seroit bien facheuse: il prouve, en effet, que la saignée soulage, il est vrai, dans quelles cas: *soulager* signifie, dans toutes les langues, procurer une diminution de douleurs pour le tems; mais qu'on n'a point pu remarquer, qu'elle eût aucune influence sur le nombre & la nature des pustules, c'est-à-dire, sur la maladie. Voilà une observation, qui nous ôte donc toute assurance sur l'effet du plus grand remède connu dans cette maladie; qui nous replonge dans le scepticisme; qui nous réduit à la triste nécessité de renoncer aux grandes espérances, que nous fondions sur son usage; de nous persuader, que nous n'avons rien vu de certain à cet égard; qui nous met dans le cas de chercher quelque nouveau remède, dont l'efficacité soit moins douteuse. Mais permettez-moi de vous demander, pourquoi donc, dans votre traité sur cette maladie, n'avez-vous point hésité à décider l'utilité de ce remède, à le retablir dans le droit d'être le premier, le plus important de tous? Parce, me direz-vous, qu'une observation particuliere ne conclut point contre une foule d'autres observations; parce que, ce qui est arrivé une fois à Edimbourg, n'anéantit pas les faits contraires, dont j'ai été le témoin; parce que, quand des faits repugnent aux principes démontrés, on doit croire, que le fait est incomplet, que nous en ignorons quelque circon-

stance : or il est démontré , direz-vous , que la saignée change le nombre & la nature des boutons varioleux dans les petites veroles véritablement inflammatoires , dans lesquelles elle convient , & qu'elle n'opere pas le même effet dans les autres : elle n'a pas produit cet effet dans les petites veroles d'Edimbourg ; donc ces petites veroles n'étoient pas véritablement inflammatoires. Quand vous aurez fait tous ces raisonnemens , dont je m'assure que vous sentez la force ; quand vous aurez tiré cette conclusion ; j'aurai beau champ , Monsieur , pour vous prouver , que cette observation ne conclût rien contre l'Inoculation. En effet , pourquoi prouveroit-elle mieux l'inutilité de la préparation , que celle du traitement de la maladie naturelle ? Mais examinons la , encore un moment , pratiquement. Il est démontré , que la saignée n'étoit pas le remède nécessaire de cette épidémie : il est donc démontré , qu'elle ne pouvoit pas être utile à ceux à qui on la faisoit par précaution. En général , quand la saignée ne convient pas , on ne doit pas attendre un grand effet , de ce , que les auteurs exacts comprennent , sous le nom de rafraichissans ; c'est à d'autres remèdes , souvent aux acides , témoin SILDENHAM , qu'il faut avoir recours. Voilà donc une seconde classe de remèdes , les rafraichissans , qui ne doivent pas être regardés comme préparatoires , quoiqu'employés sous ce nom , & dont le peu de succès ne prouve point par-là-même l'inutilité de la préparation. Je suis persuadé , que , de cent personnes , il n'y en a pas quatre , à qui les setons conviennent ; qu'il y en aura quatre vingt à qui ils nuir-

nuiroient. Les mercuriels doivent aussi nécessairement nuire à bien des gens, être utiles à peu : & le mauvais effet, qu'ils produisoient généralement, est une nouvelle preuve, ce me semble, de la nécessité des acides dans cette épidémie : il ne paroît pas qu'on les ait employés. Il reste les purgatifs. Si l'on s'est servi des mercuriels, à ce titre, ils auront nuï : & les mieux indiqués n'auront pas été suffisans dans tous les cas, pour remplir toutes les indications qui se présentoient.

Vous ne m'objecterez pas, que cette préparation faisoit du bien aux uns, & rien aux autres ; puisque les uns avoient la maladie douce & les autres fâcheuse. Cela ne prouve autre chose, si ce n'est, que la purgation, peu utile aux uns, pouvoit convenir à quelques autres ; ou plutôt, peut-être, qu'il y en avoit, qui n'avoient aucun besoin de préparations, & dont la préparation n'empiroit pas le sort : ce que je suis bien éloigné de dire, comme injurieux à MM. les Médecins d'Edimbourg, que je ne regarde point comme les directeurs de cette préparation. S'ils l'étoient, il est certain, & vous l'avez prouvé, qu'ils ont eu tort dans l'usage du mercure ; mais il n'y a point de lecteur, qui, comme moi ; n'ait pu s'appercevoir, que l'on paroît indiquer une espèce de préparation, assez vague, peu méthodique, dépendante, peut-être, de la fantaisie des parens, ou tout au plus de celle des apothicaires : il me semble, que des Médecins auroient énoncé différemment une préparation méthodique de leur choix, & qu'ils auroient fondé sur les indications que four

niffoient les caractères de la maladie. Il sera arrivé à Edimbourg ce qui arrive par-tout ailleurs. Quand il regne une épidémie, bien des gens croient devoir préparer leurs enfans; ce qui, pour le dire en passant, forme une espèce de consentement favorable à la préparation: l'un purge les siens; l'autre les saigne; un troisième les baigne; un quatrième leur donne de l'œthiops; un cinquième quelque remède tout opposé: l'un fait ce qu'auroit dû faire l'autre; tout va plus mal, que s'ils n'avoient rien fait. Dira-t-on que ces enfans ont été préparés, & que la préparation a produit un mauvais effet? De toutes ces réflexions, je crois pouvoir conclure, que la préparation d'Edimbourg n'a point été ce qu'elle devoit être; que, par conséquent, vous ne pouvez point vous servir de cet exemple, pour invalider l'efficacité des préparations & leur nécessité; que, quand elle auroit eu tous les caractères de légitimité requis, ce seul exemple n'eut rien prouvé contre l'autorité de tous les siècles, & contre la raison. Je vais développer ces deux preuves: il est bien important de détruire toutes les préventions défavorables à la préparation; elle est la base de nos succès.

Sans doute, vous conviendrez avec moi, que la préparation à l'Inoculation n'est, que la Médecine prophylactique ou préservatoire, appliquée à cette maladie. *Il y a une double Médecine prophylactique des venins*, dit MERCURIAL, *ou d'empêcher qu'ils ne nous attaquent, ou, si on ne le peut pas, de diminuer leur effet; d'empêcher qu'ils ne ravagent le corps.* Ce principe posé, & il me paroît incontestable,

stable, vous ne pouvez plus chercher à invalider la préparation, sans invalider, en même tems, toute la Médecine prophylactique ; cette partie importante de l'art d'Esculape, trop négligée aujourd'hui, comme je m'en suis déjà plaint ailleurs, & bien plus cultivée par les anciens. Ouvrez indistinctement leurs ouvrages, que vous connoissez si bien ; vous trouverez par-tout des règles de prophylactique. *Prosper ALPIN*, nourri dans cette lecture, avoit travaillé un ouvrage, qui eût été infiniment utile, & qui, malheureusement, s'est perdu, *de l'art de prévoir les maladies* ; & cela, afin que, les prévoyant, on pût les prévenir ; ou, quand elles feroient inévitables, les adoucir. Je pourrois vous nommer un grand nombre d'auteurs estimables, qui, sur-tout dans les cas de maladies épidémiques quelconques, ont indiqué les précautions à prendre pour s'en préserver, ou pour en diminuer le danger, si l'on en étoit attaqué. *Aussi-tôt que quelques signes font connoître, qu'on est attaqué de maladies ; pour les prévenir, il faut sur le champ*, dit M. BOERHAAVE, *obvier à leur cause*. Ce qui a fait négliger la Médecine préservatoire, c'est, Monsieur, la négligence des malades, qui ne font point attention à ces symptômes précurseurs de la maladie ; qui ne se croient malades, que quand ils sont alités ; & qui ne demandent quelquefois un Médecin, que quand ils sont menacés d'un danger pressant. Mais elle s'est soutenue constamment dans deux maladies ; parce que, dès qu'elles regnent, chacun craint d'en être attaqué, & parce qu'on les a généralement ré-

gardées comme les deux plus dangereuses; la peste & la petite verole. Je ne vous citerai point les auteurs, qui ont conseillé la cure préservatoire dans la première; ce sont tous ceux qui en ont traité: mais je vous en rappellerai quelques-uns de ceux qui l'ont prescrite pour les petites veroles. Voiez avec quelle étendue, avec quel détail, RHASES donne déjà cette méthode. Il indique la composition d'un sirop, que les meilleurs Médecins adopteroient aujourd'hui, & dont on avoit, apparemment, si souvent, éprouvé l'efficace, qu'il étoit passé en proverbe, que, si l'on en prenoit ayant déjà neuf grains, il n'en viendrait pas, un dixième. AVENZOAR établissoit également, qu'il falloit une cure prophylactique pour la petite verole, tout comme pour la peste. En effet, la ressemblance est entière, & fait, que toutes les autorités pour la cure prophylactique dans l'une, ont force pour l'autre. Dans l'un & l'autre cas, c'est un venin étranger, qui infecte nos corps: il faut les mettre dans la disposition la plus propre à en être maltraités le moins possible. HOLLIER, ce grand praticien, veut qu'on diminue la plethore, qu'on purge le corps de ses excréments, qu'on détruise les obstructions & les resserremens, qu'on rende la transpiration bien libre. Sans doute il n'est aucune cause de maladie, qui puisse autant nuire à un corps ainsi disposé, qu'à un corps mal sain: j'appelle mal sain, celui à qui quelque-une de ces dispositions manque. Pourquoi la petite verole seroit-elle exceptée? DIEMERBROEK est positif sur cet article: *il est aussi nécessaire*, dit-il, *dans cette*  
ma-

*maladie, que dans la peste, d'employer deux cures; la préservatoire & la curatoire.* Il entre ensuite dans un grand détail sur cette première; & l'on ne lit point ce chapitre, sans être convaincu, que l'observation des préceptes qu'il y donne, doit nécessairement contribuer à rendre la maladie plus douce. RANCHIN, qui étoit Chancelier de l'Université de Montpellier, il y a près d'un siècle & demi, prouve solidement la nécessité de la préparation. SENNERT veut, que l'on fasse éviter l'air infecté aux enfans, quand l'épidémie est fâcheuse, & *que la plupart meurent*, je rends ses termes: mais puisqu'ils sont destinés nécessairement à l'avoir, si l'épidémie est bénigne, il veut qu'on les mette à portée de l'infection; ce qui est contraire à votre façon de penser sur cet article; moyennant, qu' auparavant, on les ait purgé, & détruit les vices de leur sang. SEBIZIUS se moque, il est vrai, de ceux qui croyoient, qu'il y avoit quelque préparation capable d'empêcher la maladie d'éclore; mais en même-tems, il insiste sur la nécessité de celle qui est destinée à la rendre heureuse. Il suit les indications de RANCHIN, & presse les avantages de la diette. SIDENHAM, le Médecin de la petite verole, assure que les purgatifs, pris d'avance, contribuent infiniment à la rendre heureuse. HOFMAN recommande & indique la préparation. M. THOMSON, qui assurément connoissoit bien cette maladie, exprime très-clairement, ce qu'il pense à cet égard. *Tout l'art, dit-il, pour la rendre plus bénigne, c'est de disposer le corps de façon, qu'il ne soit pas susceptible d'in-*  
*flam-*

*flammation* &c. Je finirai cet article par deux autorités, que nous respectons également l'un & l'autre; ce sont celles de MM. BOERHAAVE & VANSWIENTEN. Cette maladie, dit le premier, *est plus heureuse chez les enfans, chez ceux dont les fibres sont laches & flexibles; elle est plus dangereuse pour ceux qui sont accoutumés à beaucoup d'exercice, & pour les vieillards.* Cela ne prouve-t-il pas évidemment, qu'il seroit à souhaiter, que l'on pût mettre tous ceux qui doivent l'avoir dans l'état le plus approchant de celui d'une enfance saine? *La fluidité des humeurs*, dit le second, *& une peau bien ouverte, disposent à avoir la petite verole sans bouton; c'est le degré le plus doux.* En mettant un corps, à l'avance, dans cette disposition, on travaille donc à lui procurer une maladie favorable. Ces deux observations me paroissent convaincantes en faveur de la préparation, & elles en renferment toutes les règles.

Voilà bien des témoignages. J'aurois peut-être pû les supprimer; puisqu'ils sont inutiles, quand la raison décide: & elle décide bien hautement dans ce cas. Je ne crains pas de l'affurer, & vous me direz sûrement, *cela est vrai*; quand il n'auroit jamais été question de préparation, ni pour la peste, ni pour la petite verole, ni pour aucune autre maladie: vivant dans le siècle où nous vivons: instruit comme vous l'êtes de tout ce qu'on fait de l'économie animale; ayant observé l'effet des virus sur notre corps; ayant vu un grand nombre de gens attaqués de la petite verole; ayant réfléchi sur les causes des différences qui se trouvent entre la maladie des uns & celle



celle des autres; si quelqu'un vous avoit dit, Monsieur, voilà mon fils, qui prendra sûrement la petite verole dans quinze ou vingt jours; il a tels & tels accidens; vous lui auriez répondu, il faut faire telle & telle chose. Vous l'auriez fait saigner, si vous aviez jugé qu'il étoit pléthorique; parce que vous vous seriez dit à vous-même, il va être attaqué par un poison inflammatoire, & l'inflammation sera bien moins forte, j'en suis convaincu par l'expérience de vingt siècles, si la pléthore est diminuée. Vous lui auriez ordonné quelques purgatifs, si vous aviez jugé, qu'il avoit les premières voies tapissées d'ordures; parceque tous les Médecins vous avoient dit, & que vous aviez vû vous-même, combien cette situation pouvoit empirer les maladies aiguës. Si une peau rude, écaillée, chagrineuse, vous eut fait prévoir combien la nature trouveroit de difficulté à faire son dépôt critique, sur une partie, qui opposeroit tant de résistance, vous auriez diminué cette résistance, par des bains tièdes, ou par une vapeur émolliente, bien plus efficace encore dans ce cas. Les symptômes, qui caractérisent ce que les anciens appelloient *intemperie chaude du foie*, & ce que nous ne nommons plus, parce que notre langue aime à renoncer aux mots expressifs, vous auroient déterminé à employer les savoneux acescens. Vous lui auriez prescrit les acides, si vous eussiez trouvé une disposition à la putridité. Des fibres excessivement lâches, un sang aqueux, vous auroient fait recourir à l'usage des chalibés & du kina, que vous auriez employé, jusqu'à ce que votre malade fût parvenu à cet état

moyen, entre la foiblesse, qui donne lieu aux aberrations de la nature, & la force, qui produit une inflammation insurmontable. Il est d'autres vices plus cachés; aucun ne vous eut échapé; vous les auriez guéri, s'ils étoient guérissables; & votre sujet, prennent la petite verole dans cette époque favorable, vous eussiez été sûr du succès. Envisageons la préparation sous son véritable point de vue. Que faisons, Monsieur, en préparant? On donne au corps, à loisir & à coup sûr, cette disposition dans laquelle on cherche précipitamment à la mettre, quand une fois la maladie est développée. Quand il se trouve naturellement dans cette disposition, il n'y a pas besoin de préparation: aussi l'on inocule quelquefois sans préparer. Quand il n'en est que peu éloigné; l'on a beaucoup d'espoir de le sauver, quoiqu'on ne le traite qu'après que la maladie est déclarée: cependant le succès est douteux & la maladie plus violente. Mais trop souvent, la distance est si considérable entre l'état actuel, & l'état de choix, que les secours ne peuvent plus rien, outre qu'il se trouve fréquemment, comme je l'ai prouvé plus haut, d'après vos observations, des obstacles insurmontables à l'application des remèdes. Ne pourroit-on point appliquer ici la parabole des vierges? Dix s'étoient fournies, à loisir, de ce qui étoit nécessaire pour la circonstance: les dix autres s'y prirent trop tard: leur négligence les exclut de la maison désirée.

Si l'on vous présentait un homme, chez lequel vous trouveriez les caractères les plus marqués d'un tempéramment inflammatoire, en un mot, toutes  
les

les causes prédisposantes à une forte pleurésie, ou à une inflammation de poitrine; & que l'on vous dit, dans huit jours, cet homme sera exposé à toutes les causes occasionnelles, qui font éclore ces deux maladies; ne lui donneriez-vous point de conseil? Ne croyez-vous pas, qu'il y eût des précautions à prendre, & des précautions capables de prévenir tout à fait la maladie, ou au moins de la rendre plus douce? Je vous fais des suppositions: je pourrois vous alléguer des faits. Je suis sur, Monsieur, que, très-fréquemment, vous avez éloigné les maladies chez bien des gens, qui y sont malheureusement si sujets, qu'on peut, à coup sur, en prévoir les rechûtes. Ici la parité est entière. Vous n'êtes pas, il est vrai, le maître d'enlever les causes occasionnelles; mais vous l'êtes, de disposer le corps de façon, que leur impression, ne soit pas trop forte. Négligeriez-vous volontairement ce moyen de diminuer la violence des maux? Attendre pour employer les remèdes, qu'une maladie, qu'on a prévu, soit déclarée, n'est-ce pas, dans une cruë des eaux, attendre, pour ouvrir les écluses de canaux de décharge, que l'Innovation soit faite?

Enfin, quand il seroit aussi vrai, qu'il l'est peu, que cette partie de la préparation, qui consiste à donner une disposition favorable au corps, est inutile; cette autre partie, qui regit le choix favorable des circonstances étrangères, seroit encore une puissante raison en faveur de l'inoculation. Je ne rapporterai point ici tout ce qu'on a dit, & tout ce que j'ai dit moi-même de ces circonstances dans

*l'Ino-*

*l'Inoculation* justifiée: je ne vous citerai qu'un seul exemple, bien propre à prouver les avantages d'une pratique, qui vous assure, que vous ne prendrez jamais cette maladie, que dans un endroit ou vous ferez à la portée des secours. Un officier Bernois. d'un nom bien considéré, & bien aimé à Vienne, quitte sa patrie, où il avoit été en sémestre, pour retourner joindre l'armée françoise en Vestphalie: il est attaqué violemment par la petite verole, dans une misérable chaumière, éloignée de tout endroit considérable; une écurie lui sert de chambre; il meurt presque sans aucun secours. Il vivroit, selon toutes les apparences, si cette maladie ne l'eût pas attaqué après un voyage long, pénible & précipité; si elle ne l'eût pas saisi dans un endroit où il n'y avoit personne qui pût le diriger; si la crainte, que toutes ces circonstances inspirent, si les regrets de manquer aux postes où son devoir l'appelloit, n'eussent pas produit des révolutions très-fâcheuses; en un mot, s'il eut été inoculé jeune.

Je vous disois, plus haut, que la vraie méthode de traiter la petite verole, n'étoit & ne seroit jamais générale; que, peut-être-même, elle viendrait à se perdre; que c'étoit une forte raison en faveur de *l'Inoculation*. J'ajoutois, vous me retorquerez l'objection contre cette méthode; j'ai promis de vous répondre ailleurs; ce doit être ici.

Deux raisons font, qu'en effet, l'objection ne porte point sur *l'Inoculation*: la première, c'est que le choix de l'âge & de l'air les plus favorables, ont une puissante influence sur la bénignité de cette maladie;

ladie; qu'en la donnant, sous des auspices heureux à ces deux égards, on est sûr qu'elle ne fera point aussi fâcheuse; & que, plus elle est légère, moins un traitement mauvais ou imparfait, pourra faire de mal. La seconde; c'est que, quelques variations systématiques, que le traitement de la petite verole puisse essuyer, (& le passé nous effraie pour l'avenir), la préparation en sera toujours à l'abri. Tel Médecin, très-habile d'ailleurs, qui se fera fait un système sur cette maladie, la traitera mal, en conséquence de ce système; mais ce même Médecin, très-bon juge de l'état d'une santé, ne se trompera point sur tel ou tel défaut de constitution; il y remédiera très-bien: il mettra le corps dans l'état le plus favorable, pour avoir la petite verole heureuse. Quelle que soit sa méthode pendant le cours de la maladie, peu importe; il n'aura point occasion d'en faire usage: la maladie est, d'ailleurs, dans un état, qui lui permet de supporter impunement quelques erreurs de traitement. Aussi, Monsieur, il y a actuellement, en Europe, un grand nombre de Médecins, auxquels je confierois, avec une entière assurance, tel sujet pour l'inoculer, que je serois très fâché de savoir entre leurs mains, s'il avoit la petite verole naturelle. L'on ne cite pas les vivans dans ces occasions: vous m'en dispenserez; & peut-être en connoissez vous aussi bien que moi: mais prenons quelques exemples parmi les Médecins, qui ne sont plus. Je vous en ai cité plusieurs, qui ont donné une excellente méthode préparatoire, & qui en avoient une curatoire, que vous & moi sommes bien éloignés

d'adopter. Un sujet préparé par leurs soins, eut été bien préparé, & auroit eu une petite verole assez heureuse, pour n'avoir pas besoin de leurs rémedes: mais ce même sujet, non préparé, & attaqué d'une petite verole fâcheuse, auroit peut-être succombé, victime des erreurs de leur méthode.

Je dois, avant que de passer outre, me laver du soupçon, qu'on pourroit jetter sur moi; que je crois la méthode inoculatoire très-aisée. Rien n'est moins vrai. Si je la crois plus facile, que la méthode naturelle, c'est toujours en supposant qu'elle est dirigée par de bons Médecins: alors la chose me paroît démontrée: mais hors de là, elle a ses dangers, comme toutes les maladies traitées par des ignorans. J'appelle ignorans, des gens, d'ailleurs infiniment utiles, célèbres, savans dans leur genre, dont j'estime les talens & les connoissances; dont je considère & j'aime les personnes; mais qui, n'ayant pas fait & n'ayant pas pu, ni dû faire leur objet de la Médecine, manquent des études & des observations nécessaires, pour s'assurer des succès dans ces cas. Ils peuvent réussir; & ils ont souvent réussi, quand le sujet étoit naturellement heureusement disposé: mais ce succès est dû au hazard; puisqu'ils sont censés ignorer, & les symptômes, qui décelent les vices internes, & les moyens d'y remédier; & quand ils échouent, cela ne conclut non plus contre la sûreté de la pratique, que l'on ne devroit conclure contre la certitude des regles de l'horlogerie, si un faiseur de cadrans, entreprenoit une montre à repetition, & la faisoit mauvaise. C'est ici le cas de se rappeler les craintes qu'a-

qu'avoit M. MATY, il y a plusieurs années: *il est à craindre que les succès ne fassent négliger les précautions*; & les plaintes qu'il me faisoit il y a quelques mois: *l'Inoculation s'étend de jour en jour; mais elle passe en mauvâises mains. Les chirurgiens ajoutent cette conquête sur nous, à celle qu'ils ont faite auparavant des maladies vénériennes. On a tâché de s'opposer à leurs entreprises en dernier lieu, par une nouvelle brochure, qui déclare les chirurgiens les plus incapables de tous à traiter les inoculés. M. HALLER n'en parle pas plus favorablement; & cela d'après les faits. L'imperitie, dit-il, & la témérité des chirurgiens, qui inoculent des corps cacochimes, & dans le tems même des règles, ont récemment discrédité, de nouveau, cette très-salutaire méthode en France.* Ce passage se trouve dans la table du cinquième volume des thèses pratiques.

L'on peut objecter quelques morts entre les mains de Médecins. Le petit nombre de ces morts peut se ranger sous trois classes. Dans les commencemens de l'Inoculation en Europe, on inocula quelques sujets atteints de maladies fâcheuses, dans l'espérance, que la petite verole deviendrait, pour eux, une crise favorable, qui détruiroit la maladie antécédente. Il faut rendre justice aux Médecins; c'étoit la volonté des malades, & non pas la leur, qui tenta ces expériences; le succès fut malheureux. L'on pourroit mettre, dans cette classe, les femmes, qui ont absolument voulu être inoculées pendant leur grossesse, & qui ont succombé. La seconde est de ceux, qui ont été inoculés, quoique peu bien por-

tans; non point dans la seule vue de les guerir, comme les premiers; mais parce que les vices de leur constitution, les mettant dans le danger d'avoir une petite verole vraisemblablement mortelle, l'on jugeoit, qu'il y avoit moins de risque pour eux à la prendre, après qu'on auroit un peu diminué, pour un tems, par une préparation convenable, les vices incurables de cette constitution: tels sont les cas de Me. Chatelain à Paris. Enfin, la troisième classe est de ceux qui ont été inoculés sans préparation. Une imprudence, dont on n'aura plus d'exemple, a tué les premiers: l'Inoculation est très-innocente dans ce cas. Par rapport aux seconds, l'expérience, qui a réussi plusieurs fois, a manqué pour quelques-uns, pour lesquels on avoit prévu qu'elle pouvoit manquer: ainsi cela n'infirme point la méthode, & ne l'a pas, le moins du monde, ralentie dans les endroits où ces malheurs sont arrivés. Il s'agit seulement de savoir, si le danger de la petite verole naturelle, étant beaucoup plus considérable pour eux, que pour les autres; on doit essayer de les soustraire à ce danger, en les inoculant, quoiqu'avec une probabilité de succès, beaucoup moindre, que celle qu'on a pour les autres. Dans mon *Inoculation justifiée*, j'avois décidé la question affirmativement. Je ne faisois attention qu'au malade seul; je ne comptois pour rien les desagréments du Médecin; mais je me suis apperçu, que j'avois omis en examinant cette question, l'intérêt du public, qui doit y entrer pour beaucoup. L'on a pu l'instruire des circonstances dans quelques cas: il a eu l'é-



l'équité de rendre justice à la méthode, & ne l'en à pas moins estimée: mais il pourroit s'en trouver d'autres, dans lesquels il seroit difficile de l'instruire: il pourroit arriver, que quelques personnes cherchassent à lui en imposer: les malheurs dont l'Inoculation seroit innocente, retomberoient sur elle; & cette prévention défavorable, arrêtant ses progrès, laisseroit peut-être périr des milliers d'hommes, qui se trouveroient sacrifiés à l'envie inutile d'en sauver un seul. Il est donc imprudent de faire ces essais.

Ceux qui ont été inoculés sans examen, sans préparation, & qui sont morts, ne prouvent point contre l'Inoculation: ils prouvent en sa faveur, puisqu'ils font voir le danger de la maladie naturelle. Ce qui caractérise l'Inoculation, ce n'est pas d'insérer la petite verole; c'est de l'insérer dans un corps, que la nature ou l'art ont disposé à l'avoir heureuse. Dès qu'on néglige cette précaution, l'on n'inocule plus; l'on commet une étourderie. Ce n'est pas, que, suivant moi, à parité de sujet, l'Inoculation n'ait des avantages; les observations le prouvent; mais ils ne sont pas assez grands, pour oser s'assurer, qu'ils compenseront le danger des circonstances défavorables. Il ne faut point vouloir se faire illusion sur cette pratique, & se servir ensuite de cette illusion pour la décrier. Si elle donne une petite verole heureuse, ce n'est point, je le repete, parce qu'elle la donne; mais parce qu'elle la donne à propos. Elle a ses regles, qui décident cet à propos: si on ne les suit pas, ou si on les viole, cela n'en

prouve pas plus l'incertitude, qu'un édifice ridicule, fait contre les regles prescrites par les grands Architectes, ne prouveroit l'incertitude de leur art; ou qu'un homme tué, par l'usage des spiritueux dans une maladie inflammatoire, ne prouveroit l'incertitude de la Médecine. Les accidens, qui suivent la violation des loix, en démontrent la nécessité. Je passe à un autre article.

Vous rapportez quelques-unes des raisons, qu'allèguent les inoculateurs. „ Les Médecins, qui pos-  
„ sedent bien leur science, sont rares; par là même la bonté de leur méthode ne sauvera qu'un  
„ petit nombre de malades. Dans les lieux retirés,  
„ dans les villages éloignés, où il n'y a point de  
„ Médecins, ou dans les endroits dans lesquels on  
„ n'est pas en usage de les consulter sur les petites  
„ veroles, le danger des naturelles sera toujours  
„ considerable. Il y a même bien des gens, qui  
„ emploient les Médecins sans leur obéir: aussi  
„ SIDENHAM regrette souvent, que ses malades  
„ soient morts, ou ayent été en danger par cette  
„ raison. Toutes ces circonstances augmentent toujours le danger de la petite verole naturelle. La  
„ méthode de l'insertion remédie à tous ces inconveniens; parce que, comme on l'a fait à Londres,  
„ on pourroit par-tout consacrer un hôpital à y faire  
„ des inoculations gratis. Dans chaque pays, on  
„ pourroit aisément en inoculer quelques centaines  
„ tous les mois. Un seul Médecin éclairé, qui auroit  
„ sous sa direction d'autres Médecins & des chirurgiens, suffiroit pour diriger tout ce nombre. Et

{com-

„ comme cela , ce besoin d'inoculer diminueroit si  
„ fort , au bout de quelques années , qu'il ne res-  
„ teroit plus , que les nouveaux sujets à mesure  
„ qu'ils viendroient.

*Voilà , dites-vous , un argument digne d'attention. Je répons d'abord ; qu'il y aura toujours un grand nombre de gens , qui refuseront cette inoculation gratis ; qu'elle ne sera utile qu'au plus bas peuple ; que les gens plus sortables , les bons citoyens , les nobles , qui se font inoculer dans leurs maisons , resteront toujours exposés au danger de tomber entre les mains de mauvais Médecins , ou seront indociles , s'ils en ont de bons , & seront exposés au danger d'une inoculation malheureuse.*

Quand je vous accorderois toute votre objection , il n'en resulteroit autre chose , que ceci ; c'est que cet hôpital pour l'Inoculation , ne seroit pas utile à tout le monde , qu'il ne seroit du bien , qu'à la partie la plus nombreuse , & peut-être la plus utile du genre humain , le peuple. Si vous jugez , que ce soit une raison pour ne pas l'entreprendre , je n'ai rien à répondre : mais vous ne le jugerez pas ainsi. Ne pouvoir pas faire tout le bien qu'on voudroit , ne fût jamais aux yeux du sage , une raison pour n'en point faire. Voudriez-vous anéantir tous les hôpitaux , ces établissemens les plus honorables à l'humanité , parce que ce n'est pas dans ces maisons , que les gens riches se font ordinairement soigner ?

Je crois d'ailleurs , que l'usage de cet établissement , ne seroit pas , à beaucoup près , aussi borné que vous le pensez. Joignez au titre d'hôpital , celui

d'auberge pour les inoculations, & vous verrez combien de gens il y affluera, de ceux même, que vous paroîsiez en exclure, & qui, bien réellement, s'en excluroient tant qu'il ne seroit qu'hôpital. Ayez des appartemens pour les pauvres; ayez-en d'autres pour ceux qui voudront y être à leurs frais: il s'en trouvera une infinité; dès qu'une fois l'usage, qui regle despotiquement bien autre chose que les mots, aura prévalu. Ce n'est point une nouveauté, que je vous propose; c'est un établissement tout fait dans plusieurs villes de France. Je ne vous citerai que l'hôpital de Lion. Les sages & respectables directeurs de cette maison, persuadés que la charité n'étoit pas bornée à supléer aux besoins qui naissent du manque de fortune, que son objet étoit bien plus étendu, ont cru en exercer un acte essentiel, en ouvrant une porte aux malades aisés: ils leur ont destiné des appartemens, où, moyennant un tant, ils sont soignés mieux qu'on ne l'est ordinairement chez soi: mêmes secours de la part du Médecin; remèdes mieux choisis; nourriture ordinairement plus convenable, parce qu'elle ne dépend pas de la fantaisie de toute une famille, &, quelquefois, de tous ses alliés; & sur-tout, soins également assidus, empressés, & plus éclairés de la part de ces respectables filles, de ces dignes religieuses, les plus louables de toutes, & peut-être les plus estimables de toutes les femmes, qui sacrifient courageusement leurs plus belles années au plaisir, peu connu, de soigner les malades, qui leur donnent leurs soins avec un zèle, une tendresse, un empressement, que  
les

les objets les plus degoutans n'ont jamais ralenti; qui ont toujours été l'objet de mon admiration, & qui m'ont toujours paru la preuve la plus convaincante, de la difference qu'il y a, entre la puissance des motifs sacrés, que fournissent l'amour divin & la religion, & celle des motifs purement humains. Croyez-vous, Monsieur, qu'un homme raisonnable, qui va dans un hôpital, pour se faire guerir s'il tombe malade, se fit de la peine d'y aller pour se faire inoculer, s'il n'avoit pas eu la petite verole; Croyez-vous, que des peres & des meres, se fissent de la peine d'y envoyer leurs enfans, quand les circonstances (il peut en être plusieurs indépendantes de la fortune) ne leur permettroient pas de les faire inoculer chez eux; sûrs, comme ils le seroient, que la maladie, n'est accompagnée d'aucun danger, & qu'ils seront soignés, avec autant de tendresse, & plus de jugement?

*Les nobles resteront exposés dans leurs maisons au danger de tomber entre les mains de mauvais Médecins &c.* Je conviens qu'un hôpital ne mettroit pas à l'abri de ce danger; mais vous conviendrez aussi, Monsieur, qu'il ne l'augmenteroit pas: ils auroient, comme je vous l'ai prouvé, la facilité de s'en servir. Enfin, & le Médecin en chef de cet hôpital, & ceux qui se formeroient sous lui, seroient à-même de diriger les inoculés, dans les maisons particulieres: ainsi, l'hôpital augmenteroit réellement le nombre des bons Médecins inoculateurs, & diminueroit le hazard de tomber entre les mains des mauvais. *Mais, s'ils en ont de bons,*

*ils seront indociles.* Je ne ferai pas long dans ma réponse: il y a toujours, & cela par plusieurs raisons, que vous sentirez très-bien, beaucoup à gager contre un, qu'un malade inoculé, fera plus docile qu'un malade naturel. Quand il ne le seroit pas plus, l'indocilité augmenteroit, au moins en parité, le danger de part & d'autre; & il n'y a en ce cas point de prérogative pour la naturelle; mais je dis plus, & cela est évident; l'indocilité est d'autant plus dangereuse, que la maladie est plus grave; elle est donc moins à craindre dans la petite verole inoculée, que dans l'autre. Celui qui est emporté par un torrent rapide & profond, risque bien plus en refusant la corde qu'on lui jette, par la crainte de s'y salir les mains, que celui qui est emmené par le cours insensible d'un canal peu profond, dans lequel il n'a à craindre ni les tournans, ni les rochers, ni les cascades, qui, d'un moment à l'autre, peuvent submerger le premier sans retour.

Après avoir cherché à faire sentir les inconveniens d'un hôpital pour l'Inoculation, vous proposez d'en fonder un pour les petites veroles naturelles. *Que l'on destine, d'autorité publique, ces mêmes hôpitaux dans chaque pays, à recevoir, dans tous les tems epidemiques, pour y être traités gratis, toutes les petites veroles naturelles; en permettant de s'y rendre sur le plus léger soupçon, qu'on a été infecté. Comme cela, ceux même qui vivent dans des endroits où il n'y a point de bons Médecins, seront traités très-bien; & l'on pourvoira aux inconveniens des petites veroles naturelles, sans avoir*

*recours à l'Inoculation.* Se peut-il que les inconveniens, qui s'opposent à la fondation de cet hôpital, vous aient échappé. Qu'il y en ait un dans une grande ville; cela est très-bien, & cela est: mais ce n'est pas pour les grandes villes, que vous les désirez, & qu'ils sont le plus à désirer; c'est pour les endroits éloignés, qui n'ont point de bons Médecins. L'on ne peut pas multiplier beaucoup ces hôpitaux, sur-tout dans les pays pauvres, qui sont ceux qui en ont le plus besoin; parce que les dépenses augmentent infiniment, à mesure qu'on multiplie les maisons; & que quatre hôpitaux de 150 malades, couteroient peut-être plus d'entretien qu'un seul de 2000: d'ailleurs, on ne trouveroit pas tant de bons Médecins, qui voulussent bien aller se séquestrer dans un petit hôpital isolé; aussi votre intention est qu'on fasse de grands hôpitaux, où un seul Médecin en dirige plusieurs autres. Ce grand hôpital aura un grand ressort; il faudra y venir de loin. Quand y viendra-t-on? Ce ne sera pas quand on commencera à être malade; cela n'est plus praticable: qui est-ce, d'ailleurs, qui décideroit, dans les commencemens du mal, si c'est la petite verole? Cette décision n'est pas toujours aisée, même pour de bons Médecins; & ici, il faudroit qu'elle se fit dans un endroit, où il n'y en a point: aussi vous ne voulez pas attendre cette époque: vous avez bien pressenti l'objection; vous avez cru la lever, en disant, qu'on y admettroit sur le plus léger soupçon de contagion. Mais quelle foule d'inconveniens résultent de cette règle! Ces plus légers soupçons seront-ils, d'être  
dans

dans un lieu où la petite verole commence à se manifester? Qu'elle paroisse dans cinq ou six villages un peu considérables du district de l'hôpital, le voilà sur le champ surchargé, au-delà peut-être de ce qu'il peut contenir, d'une foule de gens, qui n'ont point eu cette maladie. Vous les tiendrez long-tems dans cet hôpital, pendant qu'ils manqueront dans leurs villages à la culture des terres; l'enfant du paysan est utile, de bonne heure, & tous ne sont pas enfans: il n'y en aura qu'un très-petit nombre, qui prennent la petite verole; vous établissez quelque part que quelquefois il n'y en aura que vingt, d'autres fois cinquante, sur six cent; vous renverrez les autres, & ils reviendront une autre fois. La même proportion, de 1 à 21, sera attaquée; & il faudra, de cette façon, que la moitié d'un village perde vingt & une fois; ou tout un village, dix fois & demi, deux ou trois mois d'un tems cher & important, & surcharge, mal à propos, un hôpital, qui n'a de fonds, que ce qu'il en faut pour les vrais malades. Mais ce n'est pas le mal le plus grand. L'on n'a point encore pu déterminer les circonstances, dont dépend l'infection naturelle; ce qui fait, que tel, dans le même endroit, est infecté aujourd'hui, tel autre dans huit jours. Il n'y a aucun symptôme, qui marque qu'on vient de l'être: il arrivera donc tous les jours, qu'un sujet qui aura été inutilement pendant deux mois dans l'hôpital, humera la contagion, seulement la veille ou le jour de son départ; retournera dans son village avec le venin dans le corps; y fera sept à huit jours sain, & occupé à détruire les  
bons



bons effets de l'espèce de préparation qu'il auroit reçu ; car enfin , quoi que vous ne paroissiez pas l'aimer cette préparation , je m'assure cependant , qu'au moins vous mettriez à un certain regime : au bout de ces huit jours il prend la maladie ; il n'a point de secours , il en meurt ; quel avantage a-t-il retiré de l'hôpital ? Si pendant qu'il y étoit , on l'eût inoculé , il eût perdu moins de tems , & il seroit en vie.

Je vois un autre danger tout aussi pressant. Ceux qui seront voisins de l'hôpital , n'y iront peut-être pas tout à fait aussi légèrement : quoique sans doute , plus d'une fois , la faineantise & la misère contribuassent à le peupler : ils attendront qu'ils éprouvent quelques malaises ; c'est l'époque où ils s'y rendront. Mais ces malaises peuvent être les avantcoureurs de vingt autres maladies , très-différentes de la petite verole : ils porteront donc chez vous une maladie violente. Quelques uns , sur le nombre , humeront le germe de celle de l'hôpital , qui , se développant , lorsque la première sera à son plus haut période , fanchera ces infortunés , sans qu'aucun art puisse les sauver.

Dans certains tems , vous n'aurez presque rien à faire : trois , deux , un , point de malades. Dans d'autres époques , vous en aurez des milliers. Entretiendrez vous toujours le même monde pour le service ? Sera-ce celui qui est nécessaire , quand l'hôpital est aussi plein qu'il peut l'être ? Alors , les cinq sixièmes du tems , tout ce monde vous sera inutile. Prendrez-vous un terme moyen ? Alors ,  
quand

quand votre hôpital sera plein, ou vous manquerez de monde, ou vous serez obligé d'employer des gens, qui n'auront point l'habitude de soigner les malades; & vous savez quelle influence cela peut avoir sur l'issue de la maladie. Pour prévenir cet inconvenient, ferez-vous, de votre hôpital, un hôpital pour tous les malades, quand vous n'aurez pas de petites veroles? Mais vous ne savez, ni le moment, ni l'heure où elles arriveront; elles trouveront l'hôpital plein; où, si malheureusement on peut les recevoir, elles infecteront les malades, qui n'en ont pas été atteints précédemment; &, comme je l'ai dit tout à l'heure, le malade succombera à ce double mal.

Vous n'auriez point tous ces inconveniens dans un hôpital pour l'Inoculation, Vous n'y admettriez qu'un certain nombre de sujets. Vous seriez sûr d'avoir toujours le même nombre. Tous ceux qui y entreroient, seroient sûrs de ne pas faire un voyage inutile; & n'auroient pas à craindre, de n'y venir que pour respirer le venin, & aller le couvrir ailleurs. Il y auroit, je l'avoue, près de trois mois dans l'année, où l'on n'auroit rien à faire dans l'hôpital pour l'Inoculation: mais comme on seroit sûr de ce tems-là, on pourroit peut-être sans courir les risques dont je parlois tout à l'heure, les consacrer au soulagement des autres malades. Ne suis-je pas en droit de conclure, que, puisque vous croyez un hôpital, pour la petite verole, très-utile, vous êtes obligé de convenir, qu'il faut le fonder pour l'inoculée, & non pour la naturelle?

Tout

Tout le reste de l'examen de votre première question, est destiné à prouver, que si l'Inoculation se propage, il mourra plus de gens de la petite verole, que si elle n'avoit pas lieu; & cela, parce qu'elle repandra la naturelle. J'examinerai toutes vos preuves. *Les petites veroles inoculées sont, du plus au moins, contagieuses, comme les naturelles; car, quoique certains auteurs diminuent la force de cette contagion par une certaine raison, cependant par une autre, les mêmes, comme généralement tous les autres, l'admettent.* Ce paragraphe n'est pas flatteur pour ces inoculateurs, que vous avez en vue; & qui font la force de contagion de l'Inoculation, forte ou foible, au gré de leurs desirs. J'espère que vous ne les confondez pas tous; & que vous ne prétendez point invalider une méthode, parce que quelques personnes l'ont mal défendue. Vous demandiez, dans votre préface, *Julien l'Apostat, n'avoit-il pas tort de se moquer de la religion chrétienne, parce que quelques hétérodoxes la défendoient, par des raisonnemens faux & erronés?* Vous sentez combien je serois fondé à vous adresser cette question, si vous vouliez réellement faire une objection de cette variation de quelques inoculateurs. Pour terminer toute controverse, j'établis, comme une vérité démontrée, que le venin de la petite verole inoculée, est précisément le même, que celui de la naturelle; que, par là même, à quantité égale, il est également contagieux; & je désavoue tous ceux qui pensent, ou paroissent penser autrement.

Vous

Vous partez de ce principe, & vous dites; *si donc l'on inocule dans une ville, dans laquelle il n'y a point de petites veroles, on infectera cette ville là.* Je croyois d'avoir répondu à cette objection, quelques années avant que vous la fîssiez. Ma réponse ne vous a pas satisfait: je vais la développer d'avantage; & je puis citer, en preuve, un plus grand nombre de faits.

Je ne me suis point servi de la raison, qu'ont employé quelques inoculateurs, en disant; *que, pour prévenir cet inconvenient, il falloit inoculer quand la petite verole regnoit.* Ils sont dans l'erreur à cet égard; & ce parti seroit très-dangereux, quand l'épidémie est fâcheuse. On doit alors, comme je l'ai déjà dit dans mon premier ouvrage, se contenter de les préparer. Si l'épidémie est douce, elle n'est point un obstacle à l'Inoculation de ceux à qui toutes les autres circonstances sont favorables; & je n'admets point, qu'un venin, pris avant l'insertion, puisse rendre la maladie plus fâcheuse. Un peu plus, ou un peu moins de virus; un fil de deux lignes, ou de deux pouces; quatre incisions, ou deux, ne donnent ni plus ni moins de petite vérole. L'on s'est servi, mal à propos, de ce prétexte, pour colorer des imprudences. Vous voyez que je ne suis point partial.

Je n'ai point donné, non plus, le conseil, *de sequestrer les inocules, dans des maisons, dont il n'approcheroit que des gens, qui ont déjà eu la petite verole.* Il n'est sûrement pas nuisible; & je ne le crois pas aussi impraticable que vous: je suis même

me persuadé, que quelques-unes des raisons, dont vous vous servez pour l'invalider, ne sont pas convaincantes ; cependant, comme il me paroît peu important, je veux bien vous accorder, *qu'il est inutile ; & qu'il reste tou jours vrai, que la contagion des inoculés est capable d'infecter bien des gens.* Sans doute, Monsieur, elle le peut. J'ai donné la petite verole avec du pus de l'inoculée : mais, 1<sup>o</sup>., le fera-t-elle ? 2<sup>o</sup>., le fera-t-elle au point où vous le dites ? je répons d'abord, à la seconde question, non. Je vous accorde, pour le moment, qu'un inoculé peut, comme vous l'établissez, répandre ce qu'il faut d'infection, pour infecter neuf hommes ; je vous accorde, que ces neuf hommes se trouveront à sa portée ; mais je conclus, contre votre conclusion, & d'après vos principes, qu'il n'y en aura pas toujours un, & jamais plus d'un d'infecté. Celui de vos principes, sur lequel je me fonde, & que j'ai déjà rappelé plus haut, c'est que, dans une maison de petites veroles, il n'y a qu'une dixième, une douzième, quelquefois même une trentième partie du total, qui soient attaqués. Vous ne vous rappeliez pas, en écrivant la page 47, cette vérité d'observation, qui fait pour nous dans ce cas, & que vous employez contre nous à la page 61. Elle fournit, pour le calcul, des élémens bien différens de ceux sur lesquels vous avez fondé le votre. Quelquefois, il faudra trois inoculés pour en infecter un seul ; d'autres fois, un, & un peu d'un autre ; jamais un seul ne suffira ; puis-que nous le supposons répandant son venin seulement sur neuf, & que, dans une troupe de non infectés,

pris au hazard & mis en lieu contagieux, il n'y en a pas, suivant vous, un sur neuf, qui soit affecté par la contagion. Prenons un terme moyen entre douze & trente; c'est 21: nous trouvons alors, qu'en admettant, pour vrais, tous vos principes, il faut retrancher les vingt-unièmes, du nombre des morts, dont vous chargiez l'Inoculation. Vous permettez à ceux qui trouveront, que vous supposez trop, en supposant qu'un peut répandre la contagion sur neuf, de diminuer ce nombre: je vais profiter de cette permission, en examinant la première question: si, quoi que contagieuse, la petite verole inoculée repandra la maladie?

La contagion est immédiate ou médiate: je crois l'une & l'autre possibles. La première, qui se fait, du malade à celui qui peut le devenir, est toujours très-aisée à prévenir; elle ne peut avoir lieu que pour ceux qui le voudront bien. La contagion médiate n'est pas fort étendue; elle ne se fait que de la seconde main: il faut que celui qui a vu le malade, voye celui qui craint la maladie pour l'infester: s'il se trouve un quatrième entre deux toute crainte cesse. Je ne veux, pour vous en convaincre, que votre propre autorité. Dès que vous soupçonnates, que la fille, dont j'ai déjà parlé, auroit la petite verole, vous ne la revites plus, parce que vous étiez obligé d'assister alors à des consultes dans la maison Impériale, ou vous craigniez de porter le germe de cette maladie. Vous la confiatés à M. ERNDL: mais, tous les jours, ce Médecin alloit vous voir, pour vous consulter sur son état. Vous étiez

étiez donc pleinement persuadé, qu'un second tiers ne communique pas la maladie. Il s'agissoit, dans ce cas, d'une petite verole mortelle. Cette circonstance diminué infiniment le danger de l'infection. Les personnes, qui ont vû les inoculés, pourront très-souvent éviter de voir, ou au moins ne verront qu'un certain tems après, ceux qui craignent la maladie. D'ailleurs le nombre de ces personnes n'est pas si considerable. Le Médecin, ou quelqu'un à ce titre, se trouvera toujours; par rapport aux chirurgiens, ils ne sont pas aussi nécessaires: quand on inocule à l'aide d'une mouche de vesicatoires, bien des meres, pour éviter l'appareil & le mot d'opération, qui, quelquefois, effraye de jeunes ames timorées, ont pris le parti de l'appliquer elles-mêmes: la chirurgie devient inutile dans ce cas. L'apothicaire n'est nécessaire, que quand il faut des lavemens; & comme on inocule des enfans, c'est ordinairement la garde, qui les donne. Le confesseur n'aura point de vocation auprès des trois quarts des malades, parce qu'on inocule avant l'âge de confession. Ceux qui sont nécessaires, sont donc, outre le Médecin, une garde; souvent une tendre mere, une sœur, une amie en tiennent lieu; & un domestique. Vous savez, que les malades les mieux soignés, sont ceux qui n'ont auprès d'eux que les personnes absolument essentielles, & toujours les mêmes personnes. En se conduisant en conséquence de ce principe, il ne se trouve que peu de personnes à portée de l'infection; & ces personnes

là, assiduës auprès de leurs malades, ne vont pas porter l'infection ailleurs. Je pourrois vous citer des inoculés, dont on a eu un grand soin, qui n'ont vû, dans tout le courant de la maladie, que leur pere, leur mere, un seul domestique & moi.

Vous voyez, que les moyens de communications, ne pouvant être trop peu nombreux pour le bien des malades, ils est peu à craindre, que cette pratique nuise beaucoup, supposé même qu'elle pût répandre beaucoup de venin : mais elle ne le peut pas. La petite verole est contagieuse par le pus : elle l'est donc dans le tems de la supuration. La force de contagion de chaque sujet, sera proportionnelle à la quantité de son pus, & au degré de chaleur qu'il aura; parce que c'est ce degré, qui donne, à une partie du pus, sa volatilité, & en favorise l'exhalation. Mais, dans les petites veroles inoculées, il y a ordinairement très-peu de boutons; par là-même il y a peu de chaleur dans le tems de la supuration; rarement elle excède la naturelle; ainsi il n'y a que très-peu d'exhalaisons, parce que la matière qui les fournit, est peu abondante, & la cause, qui les meut, foible. Elles ne se répandront pas au loin; elles n'infesteront que ceux qui toucheront immédiatement le malade; peut-être même faut-il qu'ils touchent quelque pustule ouverte. L'infection est si peu considérable, qu'on n'apperçoit presque jamais aucune odeur dans la chambre du malade: ce n'est qu'en abordant le lit, qu'on peut deviner la maladie. Si vous en doutez, je vous dirai comme RUYSCH à son ami, *veni & vide*: au lieu que

j'ai



j'ai vu, sur-tout pendant l'été de 1755, des petites veroles naturelles, dont l'issue fût cependant heureuse, qui donnoient de l'odeur dans toute une maison, à la distance de cinquante pas du malade, non-obstant toutes les précautions possibles.

Il est aisé de comprendre actuellement, qu'un malade, qui n'a que très-peu de petite verole, qui ne peut répandre l'infection, que sur ceux qui le touchent immédiatement, qui n'est approché que par un très-petit nombre de gens, & par des gens, qui, se devouant à son service, s'isolent pendant le courant de sa maladie, ne peut pas propager la contagion; & que ses concitoyens n'ont pas à craindre d'être les victimes des précautions qu'il prend pour sa sûreté.

A ces preuves, tirées de la nature des choses, j'ajouterai celles, que fournissent les faits, sans être plus solides elles sont plus frappantes.

Les Médecins de Londres témoignent, que l'Inoculation n'a jamais repandu l'épidémie; &, sans doute, si l'on eût pu s'appercevoir, que cette pratique étoit funeste à ceux qui ne l'employoient pas le gouvernement ne l'auroit pas tolérée. Je ne sache pas, que, dans aucun endroit, on lui ait fait ce reproche. En France, où elle a tant de peine à s'ancrer solidement, & où elle a trouvé de vehemens adversaires, on n'auroit pas manqué de publier ses torts à cet égard, si elle en eût eu. Je fais, par les Médecins les plus dignes de foi, qu'à Geneve, à Berne, à Basle, à Neuschâtel, dans plusieurs villes de ce pays, l'on a inoculé, sans que la petite verole

se soit repandue, & ait attaqué d'autres personnes, que celles à qui on l'a donnée. Il y eut une épidémie considerable de petites veroles ici, en 1750; &, pour le dire en passant, un observateur exact & desintéressé, (il n'est pas Médecin), trouva, que, de sept malades, il en étoit mort un. L'épidémie cessa. On inocula, en 1753, un seul enfant. En 1754. on inocula, au printemps, & en automne: il ne parut point de petites veroles. En Mars 1755; c'est à dire cinq ans après la cessation de la dernière épidémie, & jamais, à ce que m'ont assuré plusieurs personnes, l'on n'a vu ici d'intermission plus longue; il parut une épidémie, qui fût extrêmement nombreuse, & cela avant qu'on eût fait aucune inoculation: elle finit pendant l'été. En automne, on inocula ceux qui étoient en état de l'être, & qui avoient échappé à la contagion naturelle. On a inoculé, depuis lors, dans six saisons différentes; il n'est point revenu d'épidémie; il n'y a pas eu un seul sujet, dans toute la ville, attaqué de la petite verole naturelle. L'inoculée ne l'a donnée ici, qu'à la seule jeune fille dont j'ai parlé dans *l'Inoculation justifiée*, qui voulut absolument servir sa maitresse. J'en ai vu, dès lors, une autre, qui se mit dans le même cas: on le lui permit; parce qu'elle paroïssoit favorablement disposée: elle n'a point été attaquée. Quelle différence, dans ce cas, entre le resultat de vos calculs, & la marche de la nature; & quel bonheur, que cela soit ainsi! Si vos principes étoient exacts, il y a peu, des endroits où l'on a inoculé, qui n'eut perdu la moitié de ses habitans: elle existe  
heu-

heureusement cette moitié, pour s'élever en témoignage contre vos conclusions. Conclusions qui ne paroissent pas même tout à fait équitables: & cela, parce que vous mettez, sur le compte de l'Inoculation seule, toutes les morts qui arriveroient si elle étoit contagieuse. On diroit, que vous la regardez comme le seul moyen d'infection. Auriez-vous oublié, Monsieur, qu'en combinant les plus longues & les plus courtes intermissions, entre deux épidémies varioleuses, dans le même endroit, l'on trouve, pour terme moyen, quatre ou tout au plus cinq ans; & qu'il y a plusieurs villes dans lesquelles elle reparoit plus souvent. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire ceux qui ont donné les histoires épidémiques générales; & sans doute votre propre expérience vous l'aura prouvé. Pendant près de vingt ans, que vous avez pratiqué à la Haye, je suis persuadé, que vous avez vu plus de quatre épidémies. Cela posé, le calcul devient encore bien différent. *Si l'on eut inoculé, dites-vous, un million de personnes, dans un grand royaume, dans l'espace de trente ans, neuf millions auroient pris la petite verole naturelle: il en seroit mort 1285714, en supposant, avec les inoculateurs, qu'il meurt un septième.* Mais vous ne faites point attention, que, dans ces trente ans, il y auroit eu au moins six épidémies indépendantes de toute inoculation; que ces six épidémies auroient produit, au moins, le même nombre de malades. 10 millions: que, de ces 10 millions, qui tous l'auroient eue naturellement, il en seroit mort 1285714, plus, la septième

partie d'un million, qui est 142857 & la septième d'un homme : au lieu que, par l'Inoculation, ce dixième million d'inoculés, en supposant, qu'il en eut péri un sur chaque centaine, n'auroit perdu que 10000 : qu'ainsi l'Inoculation, au lieu de tuer 1285714, auroit épargné, suivant vos principes, & les observations démontrées sur le retour des épidémies, 132857, & une partie de la fraction.

Je ne vous dirai point, qu'une épidémie, qui paroîtroit dans un tems favorable, seroit sans doute plus heureuse qu'une autre. Je l'avois déjà dit : cela est toujours vrai jusqu'à un certain point ; mais on peut objecter de bonnes choses ; ainsi, pour éviter des discussions, je laisse à présent cette raison de coté : il me suffit de vous avoir prouvé, que, dans un terme donné, l'Inoculation ne produira pas plus de petites veroles, qu'il n'y en auroit naturellement ; & que la proportion des morts, dans une somme composée de naturels & d'inoculés, étant moindre, que dans une, qui ne seroit composée que de naturels, il y a un avantage réel à inoculer.

En le supposant, cet avantage, de 132857 sur un million (il va bien au de-là), calculez ce que ce nombre vous donnera de gens au bout de trois générations. En prenant, pour élémens de votre calcul, un terme moyen entre les populations les plus nombreuses, telle que celle de l'isle de PINES, & les plus petites, vous serez étonné du nombre de citoyens, dont l'Etat se trouvera enrichi par l'Inoculation d'un seul million d'hommes. C'est là ce que vous appelez les *suites horribles* de cette pratique.

Je

Je fais qu'il se trouvera toujours un certain nombre de gens, comme vous le remarquez très-bien, qu'on ne peut pas inoculer, & pour qui la petite verole est très-dangereuse: mais, si l'inoculation ne peut pas améliorer leur sort, au moins elle ne l'empêché pas; puisqu'elle ne peut pas étendre la contagion sur plus de gens que la naturelle; qu'au contraire, sur un nombre donné de varioleux, il y aura moins d'infection, s'il y a des uns & des autres, que s'ils étoient tous naturels; parce que les inoculées répandent moins de contagion. Elles sont ordinairement bénignes & discrètes, & cette espèce donne peu d'infection; la plupart des inoculées leur ressemblant en donneront peu comme elles. S'il s'en trouve de confluentes inoculées, elles seront contagieuses comme les autres; mais cela est infiniment rare, & le deviendra tous les jours plus; parce que les lumières augmentent; dissipent l'enthousiasme, qui a cru, qu'il suffisoit d'insérer le pus, pour que la petite verole fût heureuse; & apprennent, qu'il ne faut le faire, que dans certaines circonstances déterminées & connues.

Après tant de discussions préliminaires, il est tems, Monsieur, de vous donner la réponse directe & positive à votre première question. Je vous ai prouvé, que la petite verole naturelle est une maladie très-dangereuse: que la petite verole inoculée l'est beaucoup moins, parce qu'elle attaque un corps préparé; que cette dernière n'augmentera point le nombre des varioleux; qu'au contraire, elle pourroit le diminuer; qu'ainsi en faisant du bien aux uns,

elle ne nuira point aux autres. J'ai donc droit de vous répondre ; *La petite verole inoculée conservera plus de monde , que la petite verole naturelle : & je conclurai , par l'inversion de vos propres termes ; que les adversaires de l'Inoculation , voyent donc combien leurs principes nuiront au genre humain.*

Vous demandez , dans votre seconde question ; *Est-il bien sûr , que chaque homme doit être attaqué , tôt ou tard , de la petite verole ?*

Jusqu'à présent , vous avez cherché à rassurer les hommes sur les dangers de la petite verole naturelle ; vous voulez actuellement leur persuader , qu'il en est plusieurs , qui peuvent se flatter de ne point l'avoir. Je vais , de nouveau , détruire l'agréable illusion , dans laquelle vous les plongez. Je ne me prête qu'à regret à ce triste employ ; mais la raison me dit , que je le dois. Il est important , que les hommes ne s'endorment pas dans une sécurité , qui les empêcheroit de prendre les précautions possibles , contre une maladie , à laquelle il n'est que trop vrai , qu'ils sont presque tous sujets. Vous commencez par blâmer , avec un ton d'indignation , ceux qui assurent , que tous les hommes ont la petite verole ; parce que les anciens , dites-vous , ont établi le contraire ; qu'ainsi , c'est leur manquer de respect , & les accuser d'ignorance ou de mauvaise foi. Vous convenez , il est vrai , que tous les inoculateurs n'ont pas méprisé , à ce point , la vénérable antiquité ; que les plus modérés ont avoué , qu'il y avoit une vingt-cinquième partie des hommes , qui n'avoit jamais cette maladie : ce sont les seuls avec qui vous  
vou-

vouliez examiner cette question. *Si nous leur accordons*, dites-vous, *qu'il n'y a pas beaucoup de gens qui meurent sans avoir la petite verole, qu'ils examinent cependant combien il se trouvera de mortels en ce cas.* Sans prendre l'exemple de différentes villes, le nombre est tout décidé; ce sera la vingt-cinquième partie du genre humain: 40. mille à Paris, 12 mille à Amsterdam, un million en France. Selon vous le nombre de ces exemptés est encore bien plus considérable: vous avez été *stupéfait* d'en rencontrer autant. Avant que d'examiner les conclusions, facheuses à l'Inoculation, que vous tirez de cette exemption, je dois vous prouver, par l'autorité de ces mêmes anciens, qu'elle est généralement beaucoup moins considérable: que vous ne l'avez trouvée, peut-être moins que les inoculateurs mêmes ne vous l'accordent. Je commencerai, comme j'ai déjà fait par les Arabes.

ISAAC a cru la petite verole générale. RHASES établit positivement, que tout le monde l'a. Je vais rechercher, dit-il ensuite, la cause de ce mal, & pourquoi, à peine, un seul mortel en est exempt. AVICENNE en parle comme RHASES, & AVENZOAR comme tous les deux. AVERROES décide positivement, que qui que ce soit n'en est exempt. Il paroît, dit FRACASTOR, (je ne connois point de plus grande autorité pour son siècle, & son siècle étoit éclairé en Médecine), que tout le monde l'a une fois en sa vie; à moins qu'il ne soit enlevé par une mort précoce. „ Le caractère le plus singulier de cette „ maladie, dit MERCURIAL, c'est, que tous les „ hommes;

„ hommes en sont attaqués une fois ou une autre ;  
„ & AVENZOAR regarde comme un miracle de la  
„ Médecine , si quelque homme peut échaper. C'est  
„ avec raison , dit FORESTUS , que les Arabes &  
„ d'autres grands Médecins ont établi , que tout le  
„ monde devoit avoir la petite verole. Tout le  
„ monde l'a suivant DODONE'E „. Tout les hommes  
sont astreints à l'avoir une fois , ce sont les  
termes de SENNERT. „ Cette maladie , dit PRIME-  
„ ROSE , attaque tout le monde ; ainsi elle a une  
„ cause commune „. En rapportant cette fameuse  
observation , de la femme , qui mourut d'une septième  
attaque de petite verole à l'âge de 118 ans , BOR-  
RELLI dit , il est vrai , qu'il a vû quelques per-  
sonnes , qui n'avoient jamais cette maladie , & d'au-  
tres qui l'avoient deux fois ; mais il donne ces cas  
comme des exceptions très-rares à la regle générale ,  
qui établit , que tout le monde l'a , & ne l'a qu'une  
fois. RANCHIN examine pourquoi tout le monde  
a cette maladie , & fonde la nécessité d'en traiter  
sur son universalité & sur son danger. DIEMER-  
BROEK recourt à une cause occulte , pour expliquer  
comment il en avoit été garanti jusqu'à l'âge de  
70 ans ; c'est l'âge où il écrivoit ; „ Vû , ajoute-t-il ,  
„ qu'elle est si commune à tous les hommes , qu'il  
„ n'y en a qu'un très petit nombre , qui meurent  
„ sans l'avoir eue „. „ Sur plusieurs milliers de  
„ personnes , dit SEBISIUS , il n'y en a qu'un très-  
„ petit nombre , qui en soyent exempts. Si AVER-  
„ ROES a fait une regle générale , c'est qu'il a crû ,  
„ qu'un ou deux individus ne devoient pas faire



„ exception. De mille, on en trouvera à peine un  
„ qui ne l'ait pas dans le courant de sa vie ,  
„ RIVIERE. A peine un mortel peut les éviter dans  
„ le courant de sa vie ;,; c'est TULP qui s'enonce  
ainsi. SORBAIT demande, pourquoi généralement  
tout le monde a cette maladie; & il donne pour  
raison qu'elle est héréditaire. LOW , qui a connu  
& apprécié tous les auteurs, qui en ont traité, établit,  
qu'elle est universelle. RIEDLIN est un des auteurs,  
qui vous font les plus favorables; & il croit, que,  
sur cent personnes, à peine deux évitent cette ma-  
ladie. Il conclut son observation (c'est celle d'un  
homme de cinquante quatre ans) en disant; cet  
exemple nous apprend, qu'il ne faut pas croire trop  
vite, que quelqu'un en ait été exempt.

Voilà, Monsieur, un bon nombre d'auteurs  
anciens, & tous ceux, qui ont écrit avant les pre-  
mières notions de l'Inoculation, peuvent passer pour  
anciens dans ce cas, qui s'accordent à regarder la  
petite verole, comme une maladie généralement  
commune à tous les hommes. En évaluant leurs  
témoignages, un auteur désintéressé, qui ne connoî-  
troit point la petite verole par-lui même, pourroit  
bien en conclure, que, sur cinq cents hommes, il  
y en a un qui échape à la maladie; & négligeant  
cette petite fraction, il pourroit arriver, que, com-  
me AVERROES, il fit la règle générale. Il paroît  
par là, que ceux même des inoculateurs, qui ont  
adopté cette règle générale, ne méritoient peut-être  
pas des reproches tout à fait aussi vifs, que ceux  
que vous leur faites; puisqu'ils pouvoient s'autoriser  
des anciens les plus respectables. Si

Si c'étoit blesser le respect, qu'on leur doit, que d'affirmer l'universalité de la petite verole, les inoculateurs ne feroient pas les seuls coupables: bien d'autres feroient aussi criminels qu'eux. Je vous citerai cinq ou six auteurs qui se trouvent sous ma main, dont les uns paroissent ennemis de l'Inoculation; les autres n'en parlent pas; de troisièmes la recommandent, mais de ce ton, dont on recommande une chose, qu'on croit utile, sans se mettre fort en peine si elle réussira ou non; & dont le suffrage est bien impartial. M. JUNKER croit, que personne n'en est exempt. Après 50 ans de pratique, M. MEAD écrivoit, qu'à peine un seul sur mille évitoit cette maladie. M. HAËN répète, dans plus d'un endroit de ses ouvrages, que de mille il en échape à peine un ou deux; & il l'avoit déjà dit, bien des années avant qu'on pût le soupçonner de voir les faits d'une manière favorable à son système, si un tel soupçon peut tomber sur un aussi digne homme. M. SCARDONA, l'un des collecteurs les plus éclairés de nos jours, regarde comme une chose démontrée, qu'elle n'épargne pas un sur mille. M. ROSEN, cet illustre Médecin, pour qui l'un des corps d'Etat les plus sages & les plus éclairés a créé une charge unique; celle de premier Médecin du Royaume, séparée & indépendante de premier Médecin du Roi; & cela, afin que le caprice, ou la faveur, ne pussent pas priver les peuples des secours, qu'ils attendoient, & qu'ils retirent tous les jours de ce choix; M. ROSEN, dis-je, écrivoit en 1754, „ Presque tous les Médecins établissent, que, quand

„ on

„ on a eu une fois cette maladie, on en est exempt „ pour toujours: il y a cependant quelques exemptions du contraire; mais en très-petit nombre „. Enfin, il y a un an, que M. LUDWIG mettoit au nombre des choses douteuses, s'il y a quelques exceptés: un très-petit nombre de gens, dit-il, est peut-être exempt de cette maladie.

Les résultats, que fourniroient ces modernes, feroient bien d'accord avec ceux tirés des anciens, & vous voyez, par là, que ceux des inoculateurs, qui ont accordé l'exemption d'un vingt-cinquième, ont accordé tout ce qu'on pouvoit raisonnablement accorder, & peut-être même trop.

Vous dites, l'Inoculation donnera la petite verole à des personnes, qui en auroient été exemptes; elle la donnera donc à plus de gens, qu'il n'y en auroit eu, qui l'eussent prise naturellement. Vous oubliez ici un fait, attesté par tous les inoculateurs; c'est, qu'il y a à peu près le même nombre de sujets, un vingt-cinquième, auxquels il est impossible de faire prendre la maladie; &, de ce fait, je conclus, que l'Inoculation étant inutile à un vingt-cinquième des inoculés, & un vingt-cinquième des hommes n'ayant pas la petite verole naturelle, elle n'augmente point le nombre de ceux qui effluent cette maladie. L'on en avoit tiré une autre conclusion; c'est, que ceux que l'Inoculation ne peut pas affecter, sont les mêmes que ceux qui ne l'auroient pas eue naturellement. Vous combattez cette conclusion par des raisons, que j'examinerai tout à l'heure; mais auparavant, je vais chercher à l'éta-

l'établir, par une seule comparaison. Je vous demanderai d'abord; supposiez qu'on ait observé pendant long-tems, que, sur chaque centaine d'hommes, conduits par le hazard dans un certain air, ou appellés à boire d'une certaine source, (j'en connois une près de Frontignan, qui pourroit servir à réaliser cette supposition, & qui donne un flux de sang aux neuf dixièmes de ceux qui en boivent), il y en a quatre vingt seize de saisis par une maladie, & quatre seulement, qui conservent leur santé; si l'on envoie dans ce même endroit cent hommes, sous la conduite d'un chef, dans le dessein de humer cet air ou de boire cette eau, qu'il arrive à cette troupe, ce qui arrive à tous les autres, que 96 tombent malades, que quatre restent en santé; quel est l'homme, Monsieur, qui ne dira pas sur le champ; ces quatre sont les mêmes, qui n'auroient pas pris la maladie, s'ils y étoient allés par hazard. Je n'imagine pas, qu'on puisse se refuser à l'evidence de cette conclusion; & la parité me paroît parfaite, entre cet exemple & les deux petites veroles. Il est donc évident, que le raisonnement des inoculateurs est juste, & que, non-seulement, la petite verole inoculée ne donne pas la petite verole à plus de gens qu'il n'y en a, qui l'auroient eue naturellement; mais qu'elle la donne aux mêmes. Avant que de quitter ma comparaison, permettez-moi d'en tirer une réflexion favorable à la préparation. Je suppose, que l'expérience eut appris. que cette source est une eau plombée; qu'elle donne la colique de Poitou; ne croiriez-vous pas utile, pour ceux qui y étoient, de  
boire,

boire, avant que d'y aller, quelques onces d'huile, ou de déjeuner, comme les mineurs de Styrie, avec du pain noir & du lard: c'est vous, qui nous avez appris l'efficace de ces alimens contre les impressions des poisons de cette classe; voudriez-vous la leur ôter contre celui de ma fontaine? En préparant à la petite verole, on ne fait précisément, que ce que vous conseillez aux mineurs de faire. Les remèdes que l'on ordonne, ou les alimens, que l'on conseille, sont le pain noir & le lard destiné à empêcher la trop forte impression du venin. Il y a des remèdes pour la colique de Poitou, ou plutôt des barbouilleurs: qui le sait mieux que vous, tout comme pour la petite verole; mais vous jugez très-sagement dans ce cas, qu'il vaut mieux prendre des précautions, que de courir les risques d'une maladie violente, fâcheuse, & qui, quelquefois, élude l'efficace des meilleurs remèdes. Je ne fais que transporter votre raisonnement d'une maladie à une autre; & les circonstances étant les mêmes: il conserve toute sa force. Pardonnez cette digression à un Avocat convaincu de la bonté & de l'importance de sa cause, qui ne veut rien négliger pour persuader un juge, dont le suffrage a une influence décisive. Je reprends le fil de vos objections.

Vous voulez prouver, que l'Inoculation est plus puissante pour donner la maladie, que la contagion naturelle. Pour cela vous établissez une comparaison, entre l'efficace de certains venins, inserés dans une playe & pris par la bouche.

La vingtième partie d'une goutte du venin de la vipère, mêlée au sang d'un animal quelconque, en l'appliquant sur une playe, le tue sûrement, & ordinairement en quatre heures : l'on avale impunément quelques drachmes de ce venin. ROSMAN rapporte, qu'un serpent, dont la morsure est toujours mortelle, n'ayant pas pu mordre un homme, lui lança un torrent de son poison contre le visage; que la violence du jet rendit cet homme comme aveugle pour le moment, mais qu'il n'en ressentit aucune autre incommodité.

L'huile de tabac, avalée en fumant, ne nuit absolument point : mise sur une playe, & mêlée au sang, elle tue promptement.

L'on prépare, dans l'isle de Java, des dards, qui tuent tous ceux qu'ils blessent : l'on avale impunément le vin, dans lequel on fait infuser ces dards, & qui est chargé de tout leur poison.

Ces observations posées, vous continuez, en disant; que la comparaison, entre le double effet de ces venins, & celui de la petite verole, n'est pas exacte; parce que ces premiers ne nuisent, que mêlés au sang; au lieu que ce dernier nuit, soit qu'on le mêle au sang, soit qu'on l'avale. Cependant, nonobstant cette disparité, vous croyez avoir droit de soupçonner, que son efficace est plus grande, quand il est mêlé au sang, que quand il est avalé : que, par la-même l'Inoculation infectera plus de gens que la contagion naturelle.

Je pourrois peut-être me dispenser, de refuter votre raisonnement, & vous accorder, que le virus vario-

varioleux, mêlé au sang, est en effet plus efficace, sans que cela m'empêchât de conclure, favorablement pour l'Inoculation: en vous niant que, malgré cette plus grande efficacité, elle infectât plus de monde. Je n'aurois qu'à établir, je le crois même ainsi, que, s'il y a des gens, qui ne soient pas atteints par ce virus, c'est qu'il leur manque cette prédisposition nécessaire, sans laquelle il ne peut pas opérer ils portent avec eux le contrepoison: ainsi, quelle que soit la dose & l'efficacité du venin, il n'agira point. Cette idée ne vous étonneroit pas: vous savez, qu'il y a dans la nature un grand nombre de corps, qui sont poisons pour une espèce d'animal, alimens pour une autre. Nous ignorons: & nous ignorerons vraisemblablement toujours la véritable raison de ces phénomènes. Sans me servir des secours, qu'ils me fournissent dans ce cas, je me borne à vous prouver, que les exemples, que vous citez, ne peuvent point servir à en tirer vos conclusions. Dans des cas de cette nature, il n'y a point de demi rapport, il faut qu'il soit entier ou nul. Un venin qui agit en l'avalant & en le mêlant au sang, n'est point de la classe de ceux qui n'agissent que mêlés au sang. Que peut-on donc conclure de l'un à l'autre? Rien du tout. Cela est si vrai, qu'en supposant votre induction légitime, je vous retournerai votre argument, avec bien de l'avantage; parce que je pourrois me fonder sur un plus grand nombre d'exemples. Je vous dirois, il y a plusieurs poisons, qui empoisonnent, pris intérieurement, & qui ne font rien, appliqués sur les playes; le virus

de la petite verole agit, & pris par la bouche & appliqué sur les playes; donc, il agit plus fortement étant avalé. Croyez-moi, Monsieur, faisons nous réciproquement le sacrifice de ce raisonnement: je sacrifie plus que vous; parce que, réellement, il prouveroit plus pour moi que pour vous: mais c'est un de ces sicaires d'Italie, qui assassinera demain celui pour qui il assassinait hier: les honnêtes gens n'en veulent rien.

Dans le paragraphe suivant, votre soupçon est changé en certitude; & cette certitude, vous ne la fondez plus sur des inductions, mais sur des faits. *Les inoculateurs disent, que tous ceux qu'on inocule, excepté peut être un vingtième, prennent la maladie; au lieu, que, dans la contagion naturelle, la chose arrive tout autrement. Qu'il y ait dix enfans dans une famille, il y en aura un, deux, quelquefois plus d'attaqués. Cinq, six, sept ne le seront point. Dans les hôpitaux, où il y aura six cents enfans, pendant une épidémie, il n'y en aura que vingt d'attaqués: dans une autre cinquante, pendant que quelques centaines en sont exempts. Si l'on inocule dans ce même hôpital, tous, excepté peut-être chaque vingtième, prendront la maladie: donc il y aura beaucoup plus de gens infectés par la contagion artificielle, que par la naturelle. Si cela est, le venin varioloux est plus pénétrant étant appliqué par l'art, qu'étant appliqué par la nature. S'il est plus pénétrant, il faut nécessairement, qu'il y ait des gens infectés par l'inoculation, qui, sans cela, ne l'eussent pas été.*

J'accor-



J'accorde les faits; mais je nie les conséquences. Ce qui prouve évidemment, qu'il faut les nier; c'est qu'elles se trouvent en contradiction avec un fait, démontré plus haut, qui est, que presque tous les hommes ont naturellement la petite verole, & que, par l'Inoculation, il en reste au moins le même nombre d'exceptés; donc un virus est aussi efficace que l'autre. & infecte également tous ceux qui peuvent l'être. Ce qui donne occasion à votre conclusion, c'est que vous n'envisagez qu'un point de la vie des hommes; au lieu qu'il faut envisager le total, Sur six cent, vingt seulement la prendront par l'épidémie, & 570 par l'Inoculation; oui; mais les 580, qui ne l'auront pas eue à cette épidémie, la prendront dans les suivantes; aucun n'échappera: donc l'effet des deux virus est égal, relativement au résultat. Vous répondrez; quand cela seroit, il n'en est pas moins vrai, qu'il est plus efficace, puisque le venin peut être appliqué naturellement plusieurs fois, sans produire d'effet; au lieu qu'appliqué par l'Inoculation, il le produit toujours sûrement. Ici, l'erreur consiste, à supposer que le venin est appliqué naturellement, toutes les fois qu'on se trouve dans une épidémie; & c'est précisément ce qui n'arrive pas. Le venin de la petite verole n'est pas si actif, que le premier moment développe son effet: il faut, non-seulement, qu'il pénètre, dans le corps, mais encore qu'il y séjourne; qu'il y trouve une matrice, où il commence peu à peu à s'assimiler quelques parties de nos humeurs, qui en infectent d'autres de proche en proche, jus-

qu'à-ce que la quantité de cette matière venimeuse étrangere soit assez considérable pour produire la maladie. Quand on inocule, toutes les conditions requises se trouvent réunies; mais, sans l'Inoculation, elles peuvent manquer. Il n'y a guères que trois voyes, par lesquelles le virus puisse s'introduire naturellement; ou par l'inspiration de la peau extérieure; ou par la respiration; ou par la déglutition, en se mêlant à la salive, & étant avalé avec elle. L'inspiration de la peau extérieure varie considérablement chez les différens sujets: il y en a, chez lesquels on démontre, qu'elle est prodigieuse: il y en a, chez lesquels on peut soupçonner, avec la plus grande vraisemblance, qu'elle est très-petite. Elle n'est pas la même à toutes les heures du jour: elle varie suivant les différentes températures de l'air, suivant les différentes affections de l'ame; ainsi la crainte, par exemple; l'augmente; & c'est ce qui fait, que dans toutes les épidémies contagieuses, les gens qui ont peur sont plus vite attaqués que les autres: les habillemens peuvent la varier: l'application des miasmes venimeux, dépend de la direction des courans d'air; & la variation possible de ces courans, est indéfinie. L'on sent aisément, qu'une infection, qui dépend de tant de circonstances différentes, doit, très-souvent, n'avoir pas lieu. Il en est un grand nombre, qui peuvent également favoriser, ou empêcher, la contagion par les poulmons & par l'estomac, ou par la bouche & les narines, sous lesquelles je comprends les différens sinus. Ainsi l'on ne s'étonnera plus de ce que, parmi ceux  
qui

qui se trouvent dans un air contagieux, il y en a un grand nombre, qui ne sont pas infectés; mais on comprendra aisément, que cela ne démontre point l'efficacité du venin. Tant d'exemples prouvent, que, dès qu'on peut le fixer sur quelque partie du corps humain, il produit son effet, qu'on doit être convaincu, que, s'il ne le produit pas, c'est parce qu'il n'a pas été assez fixé pour agir. Sans parler de l'Inoculation, qui réussit presque toujours, quelque légère que soit l'incision; toutes les autres façons de donner cette maladie, connues & usitées avant l'incision, le prouvent évidemment. Dans quelques endroits, on inféroit du coton varioloux dans les narines; dans d'autres, on faisoit tenir long-tems la main de celui qu'on vouloit infecter, sur quelque partie du malade bien chargée de boutons varioloux; dans de troisièmes, on faisoit tenir à ce premier, pendant long-tems, dans la paume de la main, une pièce d'argent imbuë de virus. Ailleurs on faisoit porter au sain, une chemise salie par le pus du malade. Tous ces moyens réussissoient presque toujours, quoique le pus ne fût pas plus mêlé au sang, que dans l'infection la plus naturelle. Ce n'est donc point parce qu'il est plus pénétrant, qu'il infecte plus sûrement dans l'Inoculation; c'est parce qu'il est plus sûrement appliqué: ainsi toutes les conclusions, fondées sur cette plus grande efficacité, tombent d'elles mêmes.

Les différentes façons d'appliquer le venin, ne fournissent une remarque, qui doit faire en faveur de l'inoculation. L'on a constamment observé, que

de quelque façon qu'on l'appliquât, la partie sur laquelle on l'appliquoit, étoit sensiblement attaquée plus que les autres. L'on a remarqué d'un autre côté, que souvent dans les petites veroles naturelles, la poitrine, d'autres fois l'estomac étoient très-mal-traités. M. van SWITEN lui-même se plaint, d'avoir souvent observé des symptômes, qui dénotoient une inflammation d'estomac. N'est-il pas à présumer, que tous ces accidens dépendent, de ce que ces parties ont été le siège du développement du virus, son foyer, sa matrice; qu'elles sont dans le même état, dans lequel nous voyons les bras ou les jambes inoculés? Si cela est, comme tout tend à le faire croire, il est inutile de m'arrêter à faire sentir l'avantage d'une méthode, qui place toujours le siège du développement du venin sur une partie extérieure. Ces douleurs intérieures, qui retardent quelquefois l'éruption de la petite verole, & que SIDENHAM regardoit comme toujours très-fâcheuses, ne dépendroient-elles point de la même cause?

Après tant de raisons, que je crois décisives, il paroît peu nécessaire de recourir à l'autorité. Je ne puis cependant me refuser au plaisir de confirmer tout ce que je viens de dire par celle de M. BOERHAAVE: son témoignage est positif sur cet article; & cela, dans le même endroit, que vous aviez cité avant moi, & dont je me suis servi déjà plus haut contre vous. *Il n'est point nécessaire, que l'art infere le virus: les exhalaisons putrides d'un corps varioleux, se repandent & infectent les corps qu'elles rencontrent, de façon qu'elles font éclore les memes simp-*

*symptômes, que le venin inséré ; ce qui prouve, que ce n'est point cette masse sensible, qu'on insère, mais quelque chose de plus subtil, qui s'en exhale ; & que, de quelque façon que l'infection se fasse, soit par la respiration, la agglutition, le tact &c., le virus passe toujours avec une grande facilité dans le sang.*

Je crois, Messieurs, que je puis actuellement répondre à votre seconde question, & assurer, qu'il est certain, que, presque tous les hommes, sont tôt ou tard atteints de la petite verole. En examinant cette seconde question, vous en avez proposé une autre: *Est-ce que l'inoculation ne procurera pas la petite verole à bien des gens, aux quels la contagion naturelle n'auroit pas pû la donner ?* J'ai prouvé que non.

Me voici parvenu à la dernière: *Est-il bien certain, que l'inoculation, soit qu'elle ait donné la petite verole ou qu'elle ne l'ait pas donnée, mette à l'abri de cette maladie, pour le reste de la vie ?* Vous êtes trop éclairé, pour n'être pas convaincu, que la petite verole inoculée, étant la même maladie que la naturelle, a les mêmes prérogatives; qu'elle doit préserver d'une rechûte aussi sûrement, que cette dernière: aussi vous n'avez point voulu contester ce droit à l'une en le refusant à l'autre, comme l'ont fait quelques fanatiques, qui, croyant proposer une objection, n'ont fait que dévoiler leur ignorance. Vous attaquez la naturelle; parce que vous êtes bien sûr, que, si vous prouvez qu'elle ne met pas à l'abri des rechûtes, on n'osera pas prétendre que l'inoculée en préserve. Il se pré-

sente ici une réflexion bien naturelle. Après avoir rassuré les hommes sur le danger de la petite verole; après leur avoir fait espérer, que peu en mourroient, & que plusieurs en seroient exempts, on ne se seroit pas attendu, que vous voulussiez troubler leur joye, en apportant à ceux, qui ont déjà essuyé cette triste maladie, l'accablaute nouvelle, qu'ils ont fort à craindre de la reprendre. J'ai enlevé aux hommes les espérances flatueuses, que vous leur donniez plus haut. Pour me reconcilier avec eux, je vais essayer, dans ce paragraphe, de diminuer les craintes dans lesquelles vous les jetez. Vous tâchez d'ôter à la petite verole les caractères de singularité, qu'on lui a généralement attribué; vous voulez en faire une maladie commune; je fais mes efforts pour la maintenir dans ses droits. Comme vous citez les anciens en général, pour prouver la duplicité des petites veroles, & que la nier, c'est, selon vous, encourir le blame de les mépriser, & mériter les reproches par lesquels vous avez commencé votre troisième question; je dois encore commencer par les témoignages de ces mêmes anciens. Je vous prévins, Monsieur, que, dans cette question, comme dans la précédente, nous ne sommes en dispute, que sur le plus ou le moins. J'avoué que j'ai eu tort de nier trop positivement, sur la foi de quelques grands hommes, la duplicité de cette maladie. D'habiles gens l'attettent. Je la crois; mais je suis persuadé que c'est un cas beaucoup plus rare que vous ne le croyez. C'est cette rareté, & non point sa nullité que je veux prouver. Je reprendrai les mêmes auteurs,

teurs, que j'ai déjà cité; non pas que je ne pus vous en citer une foule d'autres; mais c'est qu'en citant les mêmes, l'on prouve que les meilleurs auteurs sur cette maladie, lui ont reconnu ces trois caractères singuliers, je pourrois dire spécifiques, que vous lui contestez.

ISAAC pose en fait, qu'on ne l'a qu'une fois. RHASES recherche pourquoi il est si rare de l'avoir deux fois; & il répond à cette question, par une comparaison fort ingénieuse, tirée de la fermentation des vins. AVICENNES croit, qu'il y a quelques exemples d'unicité. AVERROES dit positivement, que jamais on ne l'a deux fois. FRACASTOR regarde comme une chose démontrée, qu'on ne l'a qu'une fois; presque jamais deux. VANHELMONT, qui croit que tout le monde l'a une fois, explique fort plaisamment pourquoi on ne l'a pas deux; *c'est que les fabriques de ce venin, après qu'elles ont une fois senti sa tyrannie, instruites par l'horreur & l'aversion qu'elles ont conçu pour lui, se tiennent en garde contre une nouvelle attaque.* On ne l'a qu'une fois en la vie, dit DODONE'E. PRIMEROSE est tout aussi positif. DIEMERBOREK rapporte quelques exemples de personnes, qui l'ont eue deux fois; mais il en recherche la raison, comme d'un fait étonnant, qu'il ne peut expliquer qu'en recourant à un Τὸ Θεῖον. Si l'on demande, dit SEBISIUS, pourquoi quelques personnes l'ont plus d'une fois, je répondrai; que si cela est, cela est au moins bien rare. SORBAIT met aussi cette unicité au nombre des choses les plus rares. LISTER, qui a eu une pratique très-nombreuse, n'a vu qu'une seule

seule femme dans ce cas. M. JUNKER regarde ces cas comme extrêmement rares. M. HAHN établit, comme une vérité générale, qu'on ne l'a qu'une fois: il n'a jamais vu qu'un seul soldat, qui, l'ayant sous sa conduite, lui dit, qu'il l'avoit déjà eue; les assistants le confirmèrent. On pourroit presque soupçonner, que M. HAHN en doute. JACKSON, & M. SCARDONA, Médecins Italiens, sont persuadés, que, si quelqu'un a cru voir des petites veroles doubles, il s'en est laissé imposer par une ressemblance apparente. C'est ce soupçon que vous trouvez odieux; parce qu'il est injurieux aux anciens. Je ne prétens point disculper ceux, qui se sont mis dans le tort: je crois cependant, que l'on peut, sans marquer de respect à d'habiles Médecins, les taxer d'avoir quelquefois confondu des maux très-légers & très-ressemblans; parce que, souvent, ils n'y donnent pas assez d'attention: ils examinent très-légèrement ce qui leur paroît une bagatelle: d'ailleurs, quand les maladies analogues sont très-légères, il n'est pas toujours si aisé de les distinguer. Deux plantes naissantes se ressembleront presque parfaitement; cependant M. LINNEUS, ou M. HALLER, les distingueront: les autres Botanistes, & il est des beaux rangs au dessous des leurs, les confondroient, jusqu'à ce que leurs caractères fussent mieux développé. Il en est de même des maladies. Quand elles sont très-légères, tous leurs caractères distinctifs ne sont pas assez sensibles pour être bien saisis: ils n'échaperont pas à un HALLER ou à un LINNEUS; mais ils échaperont à une foule d'hommes, d'ailleurs très-respectables, & qui ne le feront



seront pas moins, quoiqu'ils commettent cette légère erreur. Je reviens à mes autorités. Après 50. ans de la pratique la plus nombreuse, M. MEAD alluroit positivement, qu'on ne pouvoit pas la reprendre. M. BOERHAAVE, dans ces leçons publiées par un de ses élèves, établit, que, quand on l'a eue on ne la reprend pas. *Si quelqu'un a eu une véritable petite verole, il peut passer le reste de sa vie avec gens attaqués de cette maladie, sans craindre que jamais il la reprenne, & cela, parce que, dans cette maladie, comme dans plusieurs autres maladies febriles, les corps reçoivent un changement, qui les rend incapables d'être affectés dans la suite par cette cause, quoiqu'elle soit fréquemment reappliquée à ces memes corps.* Voilà, Monsieur, une décision bien formelle; & cette décision est celle de M. van SWITEN: & quand la donnoit-il? En 1745. sept. ans après la mort de ce respectable maître, dont il a eu le rare & unique bonheur d'être le disciple pendant vingt-ans; c'est-à dire, après 27. ans d'études; & de quelles études! & 20. ans, d'une pratique très-nombreuse. Il avoit bien lu tous les témoignages favorables à la duplicité; mais il ne jugeoit pas, que ce petit nombre de cas pût être regardé comme une exception. On seroit presque tenté de croire, qu'il les attribuoit à ce qu'on avoit pris pour légitimes, des petites veroles batardes. S'il a eu ce soupçon, il faut qu'on puille l'avoir, sans manques de respect aux anciens: qui les connoit mieux, qui les respecte plus que lui? M. DETHARDING, dans une dissertation qu'il écrivoit en 1754. est positif sur cet article. *Des observations sûres & incontestables*

stables prouvent, que, quand on a essuyé une fois la véritable petite verole, on en est exempt pour le reste de ses jours ; quoiqu'on publie quelques histoires de gens, qui l'ont eue deux ou trois fois : mais si l'on eut examiné attentivement tous les symptômes, on se seroit aisément convaincu, que l'une ou l'autre des maladies étoit la petite verole batarde. Presque tous les Médecins établissent, dit M. ROSEN, que quand on a eu une fois cette maladie, on ne la reprend pas. On a cependant quelques exemples, mais à la vérité très-rares, du contraire. La question, si l'on peut avoir deux fois la petite verole, dit M. LUDWIG, est encore pendante : les exemples qu'on cite ne décident rien. A ces témoignages, j'en joindrai un autre, dont je fais trop de cas pour l'omettre : c'est le votre même. J'appris, dites-vous, par ma propre honte, à ne plus promettre, qu'ils n'avoient rien à craindre de la petite verole, à ceux qui portoient des marques de cette maladie ; j'ai vu si souvent des petites veroles doubles, dans ma nombreuse pratique, qu'enfin je riois de la sécurité de ceux qui s'en croyoient exempts ; parce qu'ils l'avoient eue une fois. Quand promettiez-vous à ceux qui étoient marqués par la petite verole, qu'ils ne reprendroient pas cette maladie ? Ce n'étoit pas avant que d'être Médecin : c'étoit donc dans les premières années de votre pratique ; mais avant ce tems-là vous aviez lu les meilleurs ouvrages, & entendu les plus grands maîtres ; & c'est dans cette double source, où vous aviez puisé l'assurance, qu'on n'a pas deux fois la petite verole : il falloit donc, que cette opinion fût bien générale,

& quo les faits qui la démentent fussent bien rares & bien douteux. Dès lors vous en avez vu beaucoup : c'est un effet du hazard, qui vous a présenté plusieurs de ces cas ; pendant que des praticiens , qui ont plus d'années de pratique, que vous n'en avez de vie, n'en ont jamais vu. Resumons tous ces témoignages & concluons. L'on peut les ranger sous quatre classes : les uns nient absolument la chose, d'après les faits & les raisons ; les autres la regardent comme très-douteuse ; d'autres l'admettent comme très-rare ; vous seul l'avez vue fréquemment. C'est, ce me semble, être bien raisonnable, que de vous l'accorder, mais comme une chose très-rare. Quand mille personnes sont comme forcées à voir un fait, qui doit se passer en differens lieux ; si cinq cent ne le voyent jamais, & ne le croient pas possible ; si deux ou trois cent le regardent comme très-douteux ; si cent le voyent très-rarement, & un seul souvent ; tout ce que l'on peut légitimement conclure, c'est qu'il est extrêmement rare. Tirer une conclusion contraire, ce seroit manquer de respect à tous, excepté à ce seul ; ce seroit leur dire, vous êtes bien mauvais observateurs, ou vous faites bien peu d'attention aux maladies, ou vous les connoissez bien mal. Vous êtes bien éloigné de vouloir mériter un tel reproche : pour l'éviter, il faut nécessairement souscrire à la rareté des secondes petites veroles. C'est, je crois, vous accorder beaucoup, que de vous accorder une recidive sur cent malades ; & je finis cet article, par ce que dit, sur la généralité & sur la duplicité, WILLIS, qui paroît avoir pris le

le juste milieu. *L'homme, & l'homme seul, est attaqué une fois, & une seule fois en sa vie, par la petite verole. Si par hazard il s'en trouve un, qui ne l'ait jamais, & un autre qui l'ait deux fois; ce sont de ces faits rares & inusités, qui ne dérogent point à l'observation commune, que tous les hommes sont sujets à cette maladie, & ne l'ont qu'une fois.* Telle étoit l'idée de M. BOERHAAVE: ses leçons, receuillies par M. HALLER, & que j'ai déjà cités plus haut, le prouvent. Il y confirme, qu'on n'a la petite verole qu'une fois. Il dit avoir vu un homme, qui l'eût quatre fois: Se feroit-il contredit si grossièrement? Non assurément; mais il a cru qu'un seul cas ne méritoit pas, qu'on fit exception. *Kara non sunt artis.*

Vous rapportez une observation d'une seconde petite verole: elle est décisive; mais vous voyez, que je n'en ai pas besoin, pour être convaincu. Vous concluez ensuite avec raison, que les petites veroles inoculées, ne préserveront pas plus de recidive, que les naturelles: cela est évident. Vous le prouvez par l'histoire de *Cocanum Timoni*, fille du fameux inoculateur de ce nom. Voici le fait. Elle avoit été inoculée par son pere, & avoit eu la petite verole: son pere meurt; sa mere se remarie, & épouse M. HIESCH: elle en a des enfans; on les inocule 20. ans après l'inoculation de *Cocanum*, qui est leur garde: en les soignant elle reprend la maladie & meurt. Je ne doute point de la fidélité de cette observation: j'ignore sur quel fondement M. de la CONDAMINE, qui apparemment n'a pas eu en main votre ouvrage, puitqu'il suppose que vous faites deux per-

sonnes

sonnes de *Cocanom Timoni* sous ce nom, & sous celui de Me. HIBSCH, & que vous les faites toutes deux mourir, c'est à quoi vous n'avez pas pensé; j'ignore, dis-je, sur quel fondement M. de la CONDAMINE, si exact d'ailleurs dans toutes ses allegations, revoque en doute l'inoculation de *Cocanam*, & assure, qu'au moins elle n'a pas été faite par son pere. J'admets le fait tel que M. MAKENSIE le rapporte: mais de ce fait, & de quelques autres, qui sont possibles, & dont je veux croire que quelques uns sont arrivés, quoiqu'on en ait cité plusieurs faux, je ne vois pas qu'on puisse tirer aucune inference défavorable à la méthode que je défens.

Il ne manque actuellement, pour satisfaire à votre dernière question, que de déterminer, quel fond l'on doit faire sur une inoculation, qui ne produit pas la petite verole. Il y a un certain nombre de gens, qui ne peuvent pas prendre cette maladie: ainsi il y en aura nécessairement quelques uns, à qui on ne pourra pas la donner. On ne doit pas espérer, que l'Inoculation réussisse sur eux; tout le monde en convient: mais s'assurer si c'est par cette raison d'impossibilité qu'elle manque, il faut prendre des précautions, moyennant lesquelles on est sûr, que le venin auroit agi, s'il y eût eu un effet à operer. Je n'entrerai point actuellement dans le détail de ces précautions: elles se trouvent dans la seconde édition de l'Inoculation justifiée. Ayez la complaisance de les supposer ici; & alors je puis vous repondre. *Il est sans aucun doute, que l'Inoculation, faite suivant les regles, soit qu'elle ait fait éclore la maladie soit*

G

qu'elle

*qu'elle ne l'ait pas produite, garantit, de toute recidive, tous ceux qui ne devoient pas avoir la maladie deux fois; & le nombre de ces derniers est extrêmement rare.*

Cette possibilité doit-elle faire négliger l'Inoculation? Je ne puis que repeter ici, ce que j'ai dit dans mon premier ouvrage, & ce qui se trouvera dans la seconde édition. C'est qu'en accordant, qu'un certain nombre de ceux, qui ont été inoculés, peuvent être attaqués dans la suite, par une seconde petite verole, ce n'est pas une raison pour ne pas les inoculer. Une operation, qui n'est accompagnée d'aucun danger, ne doit jamais être négligée, quoiqu'elle ne mette pas à l'abri d'un second peril tous ceux qui l'employent: il suffit qu'elle soit utile au plus grand nombre, & qu'elle n'empire point le sort des autres. Il seroit absurde d'exiger de l'Inoculation, qu'elle préserve d'une réchûte ceux, que la petite verole naturelle n'en auroit pas préservé: elle conserve ici tous iès avantages; &, s'il y avoit des marques pour connoître ceux qui sont menacés d'une double maladie, la raison exigeroit, qu'on les réinocula dès qu'ils seroient gueris.

J'ai répondu à vos questions. Je finirai par vous en proposer une. „ La petite verole naturel-  
„ le est très-dangereuse: l'Inoculation diminuë infi-  
„ niment ses dangers, & ne peut la donner qu'à  
„ ceux qui l'auroient eue: croyez vous que Dieu  
„ blâme un moyen si propre à arrêter les ravages  
„ de cette maladie? Ou elle est un fleau, dont il  
a voulu punir l'humanité, un éguillon auquel il ne  
veut

veut pas qu'on regimbe; en ce cas sans doute, l'Inoculation est criminelle: sans doute vous avez eu raison de vous élever avec force, contre cette pratique, & vous auriez pu prendre pour épigraphe.

*Ne quis discat prodesse improbis*, mais la curation même de la petite verole naturelle cesse d'être innocente. Plus on a travaillé & réussi à la perfectionner, plus on est coupable; personne ne l'est autant que vous. Ou c'est le résultat fâcheux de l'économie de l'univers, un accident physique contingent: & alors, il nous est permis d'en diminuer le danger, tout comme celui des autres maux, dont nous sommes menacés. Nous sommes exposés aux intemperies de l'air & des saisons; nous sommes exposés aussi inévitablement aux dangers de la petite verole; il n'est question que de ceux qui peuvent la prendre;) nous nous mettons à couvert du premier mal, par des batimens, dont la construction coute souvent la vie, malgré toutes les précautions qu'on prend, à bien des hommes; l'Inoculation est le bâtiment qui nous abrite contre les dangers de la petite verole; bâtiment qui, avec de bonnes précautions, coutera la vie à infiniment moins de gens, que les arts subordonnés à l'architecture; j'oserois dire à personne; seroit-elle plus criminelle que les moyens que cette science emploie? Je m'en remets à votre décision.

Un destin irrévocable assujettit tous les habitans d'un pays, à passer une fois en leur vie, sur une planche extrêmement étroite, sous laquelle coule un torrent profond, rapide & impétueux. L'expérience de

dix siècles a appris, que, de dix personnes qui passent, il y en a au moins une qui tombe, & qui est noyée ; sans parler de celles qui tombent, & qu'on peut sauver, mais qui, ayant été froissées, contre les rocs, dont le lit du courant est rempli, conservent souvent, pendant toute leur vie, des infirmités, qui leur font envier le sort de ceux qui sont périssés. Les mêmes observations, qui ont prouvé le danger de ce passage, en ont fait connoître les causes. L'on a vu que plusieurs tomboient par la peur de tomber : d'autres, parce qu'ils étoient trop pesants, & qu'ils donnoient à la planche de faux mouvemens : de troisièmes, parce qu'ils étoient attaqués de vertiges, de défaillance, d'un accès d'épilepsie : de quatrièmes, parce que la planche étoit couverte de glace : de cinquièmes, étoient renversés par un orage violent : d'autres périssoient, parce qu'ils avoient entrepris ce voyage de nuit. Plusieurs femmes enceintes tomboient, par la difficulté qu'elles ont à conserver leur corps en équilibre, & à voir l'endroit où elles doivent poser le pied. Un grand nombre étoit victime des mauvais conseils, que des gens bien intentionnés, & mal instruits, comme il en est tant, leur donnoient. Quelqu'un réfléchit, & dit : puisque le passage n'est pas nécessairement mortel ; puisque ce sont des circonstances accidentelles, qui le rendent si dangereux ; puisque nous devons tous le passer, & que quand nous l'avons passé une fois, il est très-rare que nous le passions une seconde : établissons, que tout le monde y passera, dans une certaine époque déterminée par l'absence des circonstances défavorables. 1. Avant que de

con-



connoître le danger. 2. Avant que d'être venu trop péfant. 3. Dans un tems où l'on n'aura point à craindre en route quelque accès de maladie. 4. lorsqu'il n'y aura point de glace sur la planche & que l'air ne fera point orageux: 5. en plein jour: 6. les femmes passeront toujours avant l'âge de la grossesse: 7. tout le monde passera sous la direction d'un bon guide qui déterminera le tems de son passage. Sans doute tous les gens sensés, tous les bons citoyens, sentiront l'utilité de ce projet: on le mettra en exécution; l'on remarquera qu'il a le plus heureux succès; qu'au lieu d'une dixième partie des passans, qui perissoit, il n'en perit pas une deux-centième, & qu'ainsi cet expédient en sauve plus des dix-neuf vingtièmes. Les choses étant dans cet état, pensez-vous qu'un pere raisonnable, qui aimeroit véritablement ses enfans, ne crût pas remplir un devoir, & ne suivit pas les mouvemens d'une tendresse éclairée, en leur faisant passer la planche à l'époque favorable, au risque d'un sur deux cent, plutôt que d'attendre, que le hazard les y conduise, aux risques d'un sur dix. J'espère que vous sentirez la justesse de ma comparaison, & que vous vous rendrez aux conséquences.

Je finis; je n'ai peut-être été que trop long: mais j'avois deux puissans motifs pour tâcher de ne rien omettre: l'importance de ma cause; & la récompense flatteuse que vous promettez à celui qui levera vos doutes, *une eslime éternelle*. Si, contre mon intention, il s'étoit glissé dans cette lettre quelque expression qui pût vous faire la moindre peine, je la désavoue, comme absolument contraire à ma

façon

façon de penser. Souvenez-vous de cette belle sentence de ST. AUGUSTIN, que vous avez mis à la fin de votre ouvrage. *Si notre ami se trompe, il faut l'instruire ; s'il nous instruit, il faut l'écouter.* Et surtout, rendez justice à la pureté des mes intentions, comme je l'ai renduë aux votres. Notre objet commun est la verité : nous la cherchons avec le même empressement ; & celui des deux, qui la mettra dans tout son jour, est bien sûr d'obtenir le suffrage de l'autre. Si vous accordez le votre à mes raisons ; si elles peuvent changer votre façon de penser sur l'inoculation ; toute controverse, relative au physique de cette méthode, ( & c'est le physique, qui doit en régler le moral ) sera terminée. Il n'y a point de Médecins, il n'y a point de parens, qui ne se reposent sur vous, avec la plus entière confiance, du soin d'apprécier les objections & les reponses. Si vous êtes satisfait des miennes, tout le monde le sera : il ne restera plus qu'à porter la méthode à son dernier degré de perfection ; c'est la tâche que tous ceux qui aiment les hommes vous imposeront, pour payer les fraix du procès. Vous inoculerez, & le journal de vos attentions, & de vos succès, deviendra le code des inoculateurs.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus distinguée, &c.

F I N.







# RECUEIL DE PIÈCES

CONCERNANT

## LES EXHUMATIONS

FAITES DANS L'ENCEINTE DE L'EGLISE DE SAINT  
ELOY DE LA VILLE DE DUNKERQUE.

[Imprimé & publié par ordre du Gouvernement,



A PARIS,  
DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR,

M. DCC. LXXXIII,





# RECUEIL DE PIÈCES

*Concernant les Exhumations faites dans  
l'enceinte de l'Eglise de Saint-Eloi de la  
ville de Dunkerque.*

---

LA nécessité indispensable d'élever un nouveau portail & de construire de nouveaux piliers dans l'intérieur de l'Eglise paroissiale de Dunkerque , détermina , au mois de décembre 1782 , M. de Calonne, Intendant de Flandre & d'Artois , ainsi que MM. du Magistrat , à ordonner que l'on procéderoit aux travaux , après avoir pris toutes les mesures capables d'en assurer le succès. En conséquence M. Hecquet,

Chirurgien-Major des Hôpitaux du Roi ,  
présenta au Corps municipal un Mémoire  
sur la partie des mesures qui avoient un  
rapport plus direct avec la santé des ci-  
toyens & leur conservation.

L'Eglise de St. Eloy est la seule paroisse  
de Dunkerque , & c'étoit autrefois la sé-  
pulture de tous ceux qui desiroient y être  
inhumés. Ce n'est que depuis 1777 qu'on  
a cessé d'y enterrer. En considérant que  
les cadavres s'y accumulent depuis 1452 ;  
que la nature du sol exposoit encore à les  
rencontrer entiers dans un sable qu'une  
humidité saline rendoit on ne peut plus  
propre à la durée de leur conservation ;  
que nulle ville n'offre dans ses annales  
d'exemples plus fréquens d'épidémies ,  
sans en excepter même la peste qui , en  
différens tems , y a exercé ses ravages ;  
on ne pouvoit se dissimuler ni les dangers  
inséparables du remuement des terres im-  
prégnées de inéphitisme au plus haut  
degré , ni le besoin de réunir tous les se-  
cours que la Physique moderne , aidée de  
l'expérience & de l'observation , est dans le



cas de procurer pour une opération de cette importance.

Pénétré de ces réflexions , M. Hecquet n'accepta la direction de la partie du travail relative aux exhumations , que sous la condition expresse que son Mémoire & le plan des moyens qu'il préparoit , seroit soumis à l'examen de Physiciens déjà connus par des expériences heureuses en ce genre. Il fut donc arrêté , qu'on consulteroit MM. *Laborie* , *Parmenier* & *Cadet de Vaux* : on verra quel a été le rapport que ces Chymistes ont rédigé ; & le Journal des opérations de M. *Hecquet* , en constatant l'efficacité des moyens employés , devient un modèle & même un encouragement pour semblable entreprise , en supposant toutefois qu'on aura le bonheur , comme à Dunkerque , de rencontrer dans un homme de l'art les lumières & le patriotisme.

Pour ne laisser subsister aucun doute , & s'assurer si pendant le cours des exhumations , & depuis qu'elles sont terminées , les habitans n'avoient rien éprouvé qu'on pût attribuer directement ou indirectement

tement aux suites de ces travaux , les Chymistes consultés ont cru qu'il étoit de la prudence & de leur devoir , d'écrire au Corps municipal pour avoir des renseignements positifs à ce sujet ; & c'est avec la plus grande satisfaction qu'ils ont appris que les précautions mises en usage avoient produit tout leur effet.

Ce Recueil n'offriroit que les trois pièces dont il vient d'être fait mention , si M. l'Intendant , pour le rendre d'une utilité plus générale , n'eût demandé aux mêmes Chymistes , par forme de supplément , 1°. ce qu'ils auroient d'observations & réflexions nouvelles à ajouter à leur premier rapport ; 2°. d'apprécier le mérite & l'effet de chacun des moyens employés ; 3°. enfin , d'indiquer une marche à suivre pour ce qui reste à faire dans les espaces intermédiaires des nouveaux piliers. La ville de Dunkerque comptera au nombre des obligations qu'elle a à M. de Calonne , celle d'avoir , par ce nouveau travail , éteint une source d'exhalaisons toujours pernicieuses à la santé des habitans.

Il seroit superflu de parler ici de l'utilité

de ce Recueil ; elle n'échappera point au public instruit. Son objet a le droit d'intéresser les hommes de tous les pays & de tous les ordres.



---

*LETTRE de M. DE CALONNE,  
Intendant de Flandre & d'Artois , à  
MM. LABORIE , PARMENTIER &  
CADET DE VAUX.*

8 Mai 1783.

» JE me suis fait rendre compte très-  
» exactement, Messieurs, de ce qui s'est  
» passé à Dunkerque, relativement aux  
» excavations occasionnées tant par la  
» fondation du Portail de l'Eglise paroissiale,  
» que par les réparations nécessaires  
» dans l'intérieur, pour assurer la solidité  
» de cette même Eglise; & j'ai vu, avec  
» la plus grande satisfaction, que les différents  
» moyens proposés & employés  
» pour prévenir les suites funestes que  
» pouvoit entraîner un travail de cette  
» nature, s'il avoit été entrepris sans  
» précautions, ont produit tout l'effet  
» qu'on devoit en attendre. Mes inquiétudes  
» sur le danger d'une exhumation  
» considérable au centre d'une ville très-peuplée,  
» n'ont cédé qu'à la juste confiance  
» que m'a inspirée votre avis, ainsi  
» que le Mémoire du sieur Hecquet, très-

» habile Chirurgien-Major de l'Hôpital  
» militaire , en même tems qu'Echevin  
» de la ville. L'exposé des procédés qu'il  
» vous a paru convenable de suivre , &  
» dont l'efficacité étoit déjà constatée par  
» diverses expériences , m'a rassuré d'au-  
» tant plus , que je n'ai pu douter de l'at-  
» tention du Corps municipal pour leur  
» exécution. J'ai applaudi également au  
» choix des Chymistes éclairés qu'il avoit  
» consultés , & au parti qu'il avoit pris de  
» charger un de ses membres plein de  
» zèle & de courage , le sieur Hecquet,  
» de conduire toutes les opérations en  
» présence du sieur Thiery , Commissaire  
» aux travaux de la ville , dont l'intelli-  
» gence est connue.

» Mais ce n'est point assez , Messieurs ,  
» d'avoir préservé les habitans de Dun-  
» kerque des malheurs auxquels de moin-  
» dres soins les auroient exposés ; le bien  
» public exige encore que le développe-  
» ment des moyens mis en usage dans une  
» circonstance aussi critique , devienne  
» utile à l'humanité entière , & qu'il puisse  
» servir de modèle à suivre en pareil cas.

» Puisqu'il est prouvé que le moindre oubli des précautions nécessaires, ou la moindre négligence dans la manière de les diriger, occasionneroit des accidens sans nombre, il est très-important d'en former une méthode raisonnée, & de la répandre par la voie de l'impression, afin d'instruire & de rendre infiniment circonspects ceux qui, par état, sont destinés à veiller à la sûreté publique & à la conservation des citoyens.

» Pressés par l'urgence des travaux qui, à cause de la saison, ne pouvoient souffrir aucun retard, vous avez été forcés, Messieurs, de motiver votre avis avec tant de célérité, qu'il n'est guère possible qu'il ne vous soit échappé quelque une des observations dont la connoissance peut être utile; & quoiqu'il soit bien démontré par le Journal des opérations du sieur Hecquet, qu'on ne pouvoit réunir plus d'armes victorieuses contre le méphitisme & les émanations infectes, il me paroît cependant qu'aujourd'hui, que l'emploi même des moyens vous met en état d'en apprécier encore

» mieux le mérite , & d'estimer le plus ou  
» le moins d'attention que chacun d'eux  
» peut exiger en raison des circonstances  
» locales , vous pourriez avoir plusieurs  
» changemens à faire à votre premier  
» rapport.

» D'ailleurs il reste un objet essentiel qui  
» demande un nouveau secours de vos  
» lumières , & un supplément de consul-  
» tation. Le même procès-verbal qui  
» constate qu'on a évité avec le plus grand  
» succès tous les inconvéniens que les  
» fouilles & excavations dans différentes  
» parties de l'Eglise pouvoient faire crain-  
» dre , fait aussi connoître jusqu'à quel  
» excès les enterremens avoient été mul-  
» tipliés avant l'exécution de la très-sage  
» Déclaration du 10 mars 1776, & combien  
» il reste encore de cadavres non consom-  
» més dans les intervalles où l'on n'a pas  
» eu à travailler. Ces cinq ou six couches  
» de cercueils qui ont été trouvés entassés  
» les uns sur les autres avec très-peu ou  
» même point de distance , & dont les  
» derniers ne sont recouverts & séparés  
» du sol de l'Eglise que par quatre

» pouces de terre , me font frissonner  
» d'horreur ; & je ne puis voir sans effroi  
» le danger qu'il y auroit à laisser subsister  
» les choses dans un état aussi menaçant.

» D'un autre côté , si l'on juge de ce  
» que seroit l'exhumation dans toute l'é-  
» tendue de l'Eglise de Dunkerque , par  
» proportion à ce qu'elle a été dans les  
» parties qu'il a fallu excaver , on est forcé  
» de reconnoître qu'elle auroit trop d'in-  
» convéniens , & qu'on ne peut la regar-  
» der comme praticable , non-seulement à  
» cause de l'énorme dépense qu'elle en-  
» traîneroit , & de la longueur du tems  
» qu'il faudroit y employer ; mais aussi  
» parce qu'il seroit doublement imprudent  
» d'agiter ces sources d'infection , dont l'effet  
» est moins à craindre quand on n'y touche  
» pas , & d'exciter les murmures , les  
» plaintes & les cris qui ne manqueroient  
» pas de s'élever de la part des habitans ,  
» s'ils voyoient renverser toutes les sépul-  
» tures & troubler les cendres de leurs  
» pères , sans que l'absolue nécessité en fût  
» démontrée.

» Il faut donc chercher quelque autre



» moyen d'y pourvoir d'une manière qui, si  
 » elle ne détruit pas totalement le principe  
 » dangereux, puisse du moins en enchaîner  
 » les effets, & suffise pour tranquilliser.

» Il y a d'autant plus de raison de croire  
 » qu'il est possible d'y parvenir, qu'on as-  
 » sure que cet amas monstrueux de cer-  
 » cueils qu'on a découvert en creusant les  
 » fondations des nouveaux piliers, &  
 » qu'on a laissé intact dans les espaces inter-  
 » médiaires, n'existe que dans la première  
 » partie de la nef, où l'on avoit coutume  
 » d'enterrer les bourgeois de la moyenne  
 » classe ; qu'il n'y a dans le surplus de l'E-  
 » glise que les sépultures beaucoup moins  
 » nombreuses, plus profondes & plus es-  
 » pacées des citoyens aisés.

» Il s'agit donc, Messieurs, de voir  
 » ce qu'il y auroit à faire dans cette  
 » portion de l'Eglise où les cercueils sont  
 » excessivement accumulés, & à très-peu  
 » de distance de la superficie, pour les re-  
 » couvrir, sous le pavement, par quelques  
 » couches d'une matière propre à intercep-  
 » ter ou neutraliser les exhalaisons méphi-  
 » tiques & cadavéreuses.

» Je vous prie de vous en occuper , &  
» d'ajouter cet article à votre premier mé-  
» moire que vous voudrez bien m'envoyer,  
» pour que je puisse rendre compte du  
» tout au Ministre , & l'engager à en or-  
» donner l'impression. Je vous fournis une  
» nouvelle occasion de signaler votre zèle  
» patriotique ; & je fais que c'est la récom-  
» pense la plus flatteuse qu'on puisse offrir  
» à des hommes recommandables par leur  
» amour pour le bien public autant que  
» par l'utilité de leurs travaux. «

» J'ai l'honneur d'être , avec un parfait  
» attachement ,

» MESSIEURS ,

Votre très-humble & très-  
obéissant serviteur ,  
DE CALONNE.

## M É M O I R E

*Présenté à MM. du Magistrat de Dunkerque, par M. HECQUET, Chirurgien-Major des Hôpitaux du Roi.*

Le 30 Décembre 1782.

MESSIEURS du Magistrat de Dunkerque s'étant déterminés à couper une partie de la paroisse de St. Eloy sur sa longueur, & d'y élever un portail sur le plan donné par M. Louis, Architecte de Paris; il est digne de leur attention de s'occuper à prévenir les accidens qui ne sont que trop communs, lorsqu'il faut creuser dans les enceintes où des cadavres ont été accumulés.

Le sieur Hecquet, Chirurgien - Major des Hôpitaux du Roi, étant, par état, plus particulièrement versé dans tous les objets qui intéressent la santé des citoyens, prend la liberté de présenter à MM. du Magistrat le tableau des effets généraux

qui résultent des exhalaisons putrides, des inconvéniens locaux de l'emplacement de l'Eglise de St. Eloy, & des moyens qu'il croit les plus propres à garantir les habitans de la ville des maladies contagieuses, & à préserver spécialement de tout danger les ouvriers qui vont être employés à ce travail.

L'effet ordinaire des substances animales putréfiées & dissoutes dans une Eglise ou un cimetière, est d'impregner le terrain environnant des miasmes méphitiques, d'en remplir particulièrement tous les vides; & lorsque la saturation est parfaite, de tendre à se dégager dans l'air extérieur par les pores de la terre, ou les ouvertures que les circonstances leur offrent. Ces émanations, soit qu'elles aient été provoquées par des fouilles, ou se soient échappées naturellement, frappent d'asphyxie ceux qu'elles enveloppent. C'est sur-tout les ouvriers employés aux excavations qui en sont les premiers atteints; & ces accidens sont d'autant plus affreux qu'ils sont suivis d'une mort prompte, & partagés par ceux qu'une imprudence respectable fait voler

au secours des malheureux , sans avoir pris pour eux-mêmes les précautions les plus grandes. L'expérience a de plus prouvé que ces exhalaisons putrides se répandant quelquefois dans les environs de leur foyer , affectent ceux qui les respirent, & occasionnent les maladies les plus dangereuses.

La situation de l'Eglise de Saint Eloy laisse particulièrement à craindre les malheurs qui viennent d'être décrits. Elle a été bâtie en 1452. Elle se trouve à-peu-près au centre de la ville ; entourée de maisons & masquée par une tour très-haute , précisément en face de l'ouverture qu'on va lui faire pour y établir un portail. Comme elle est l'unique paroisse de Dunkerque , on y a enterré depuis sa fondation jusqu'en 1777, un nombre prodigieux de cadavres morts de tous genres de maladies. Le terrain en est sablonneux & humide , & il y a nombre de cercueils de bois de chêne ; par conséquent il est présumable qu'il y aura beaucoup d'exhumations à faire , & de débris de cadavres à transporter hors de la ville. Il y a aussi

lieu de penser que les exhalaisons seront très-considérables dès les premiers coups de bêche; & l'aperçu de l'emplacement a dû convaincre qu'il n'y a point un courant d'air proportionné. Il faut donc penser à-la-fois à corriger les exhalaisons méphitiques avant qu'elles puissent déployer sur les ouvriers leurs terribles effets, & à pourvoir aux moyens d'exhumer & transporter les cadavres sans danger pour les citoyens.

Lorsque l'Eglise sera entièrement de-meublée, que l'échafaudage destiné à soutenir les voûtes sera dressé, que la partie du toit qui doit être retranchée sera enlevée, & que le pignon actuel de l'Eglise sera démoli; il seroit nécessaire de pratiquer des ouvertures aux parties latérales & du fond de l'église, pour donner à l'air un cours libre. Il faudroit ensuite, avant d'enlever les tombes & les carreaux qui pavent l'Eglise, allumer le long du cordon que l'Architecte aura tracé pour l'excavation, des feux de charbon de terre, pour lesquels on établiroit des fourneaux. Il seroit même bon d'en placer quelques-uns

dans-l'enfoncement de l'Eglise. Il seroit aussi prudent que les ouvriers occupés à remuer la terre, eussent à leur côté des vases remplis d'eau & de vinaigre, pour s'en frotter de tems en tems les mains & le visage. A mesure que les excavations avanceront, il faudra y répandre en abondance du lait de chaux, projeter de la chaux en poussière, y faire détonner de la poudre à canon, & faire de fortes aspersions d'eau mêlée avec du vinaigre. Il sera bon, pour achever de dénaturer les molécules mal-faisantes, de placer des réchauds dans les fouilles mêmes, & de verser sur les charbons ardens des mélanges de soufre & de nitre. On seroit sagement aussi d'y employer des arrosemens d'acide vitriolique très-concentré sur du sel marin fort desséché. Ces précautions paroissent devoir suffire pour l'objet qu'on doit se proposer d'abord ; mais il convient d'en ajouter d'autres pour l'enlèvement des cadavres ou de leurs débris que les fouilles découvriront. Il faut que les ouvriers soient pourvus de longues pinces de fer, & évitent autant que possible de se courber sur ces

lambeaux pourris, ou d'y porter la main. De grandes caisses faites en forme de cercueil, & goudronnées en dedans, pourroient recevoir les cadavres ou débris de cadavres, à mesure qu'on les enleveroit avec les pinces ; on les rempliroit de chaux en poudre avant de les fermer ; on les porteroit ensuite au lieu de dépôt, où l'on entretiendrait aussi quelques réchauds, comme il a été indiqué ci-dessus pour l'intérieur des fouilles. Il seroit bon qu'un tombereau funéraire, suivi d'un Chapelain, & couvert, pour plus de précaution, d'un drap mortuaire trempé dans un mélange d'eau & de vinaigre, fût toujours prêt à partir avec toutes les cérémonies religieuses, dès qu'il auroit sa charge.

Le sieur Hecquet connoît trop bien les vues d'humanité, l'amour du bien public & la prudence de MM. du Magistrat avec lesquels il a l'honneur de siéger, pour n'être pas convaincu qu'ils accueilleront les réflexions qu'il met sous leurs yeux.





## R A P P O R T

*De MM. LABORIE, PARMENTIER & CADET DE VAUX, relatif à l'exhumation des cadavres d'une partie de l'Eglise paroissiale de Saint Eloy de Dunkerque.*

20 Janvier 1783.

MESSIEURS du Magistrat de Dunkerque étant dans l'intention de faire couper une partie de l'Eglise paroissiale de St. Eloy, sur sa longueur, pour y élever un portail, & voulant prévenir les accidens qui pourroient résulter de l'exhumation des cadavres enterrés dans cette partie de l'Eglise, nous chargent de leur donner notre avis concernant un Mémoire qui leur a été présenté par M. Hecquet, Chirurgien-Major des Hôpitaux du Roi.

M. Hecquet a prévu dans ce Mémoire parfaitement bien rédigé, tout ce que la prudence la plus éclairée paroît devoir exiger en pareilles circonstances, & il y indique les seuls moyens que l'art a re-

connus jusqu'à présent les plus efficaces à employer; ainsi nous aurions peu de choses à ajouter à ses judicieuses observations, s'il ne se fût pas contenté de les généraliser.

Nous passerons sous silence les exemples d'accidens occasionnés par les émanations cadavéreuses. Ces exemples, malheureusement trop fréquens, se trouvent consignés dans plusieurs ouvrages, entr'autres dans le *Recueil sur le lieu & les dangers des sépultures*, & dans le *rapport de la Société royale de Médecine, sur plusieurs questions proposées à cette Compagnie par M. l'Ambassadeur de la Religion*, concernant un objet de cette nature.

Les Physiciens consultés sur la fouille des cimetières & sur les exhumations, y attachent quelquefois trop d'importance, tandis que les Architectes, &c. n'y en attachent jamais assez : en sorte que, dans le premier cas, on conclut négativement, & dans le second on s'expose à des accidens plus ou moins graves; mais il est un juste milieu à saisir, il est de sages précautions qui peuvent mettre à l'abri de

toutes craintes & de tous événemens fâcheux.

Il feroit facile fans doute de donner à ce Mémoire une étendue considérable, si on se livroit à l'esprit de discussion ; mais ce n'est point une dissertation en forme que demandent Messieurs du Magistrat de la ville de Dunkerque : c'est un plan de conduite à suivre dans la circonstance dont il s'agit, ou plutôt un surcroît de moyens préservatifs que leur a déjà offert M. Hecquet, animé comme eux d'un zèle vraiment patriotique.

Nous ne ferons qu'indiquer rapidement les dangers à craindre : la partie du Mémoire sur laquelle nous insisterons le plus, sera celle qui concerne les précautions à prendre pour les éviter.

Il convient d'abord de faire remarquer qu'il n'est guère possible de déterminer précisément le temps que parcourt la destruction des cadavres : on en a vu de conservés entiers plusieurs années révolues.

Il n'y a que cinq ans qu'on a cessé d'enterrer dans l'Eglise de St. Eloy : on doit donc s'attendre à rencontrer des corps

non-détruits , le sol du local étant d'ailleurs humide & sablonneux.

La rencontre de pareils cadavres ne peut qu'exposer à des dangers éminens , si la maladie a été contagieuse : les germes de contagion se conservant long-temps après la mort, peuvent se communiquer.

Toutefois la destruction spontanée des corps , sans principes de contagion , suffit pour donner lieu à des accidens plus ou moins funestes. Le mouvement & l'agitation d'un cadavre non-encore détruit, peut dégager sur le champ le *gas* méphitique dans l'état de moffettes , & plonger tout-à-coup dans l'asphyxie ceux qui en seroient atteints ; ou bien ce *gas* s'exhale avec plus de lenteur , & porte en même temps un caractère de putridité qui agit d'une manière plus ou moins vive sur les individus exposés à ses émanations , & produit des effets divers , selon la diversité des constitutions & l'état de l'atmosphère.

La terre qui environne les cadavres pénétrée de miasmes putrides , peut également ou asphyxier ou vicier l'air ambiant.

Les pierres des tombeaux, des caveaux,

celles qui forment les fondations, se pénétrèrent aussi plus ou moins du méphitisme.

Les débris des cadavres, les planches des cercueils, n'en font pas non plus exempts.

Ces causes de méphytisme établies, la non-destruction des cadavres, les germes de contagion qu'ils peuvent développer & répandre long-temps après la mort, ou les émanations qui s'exhalent pendant leur destruction, les débris cadavéreux des cercueils, du terrain, des pierres. Voyons quels sont maintenant les moyens d'en prévenir les funestes effets.

Ces moyens sont la chaux vive & le feu : mais, pour remplir leurs effets, ils exigent, de la part de ceux qui doivent les mettre en usage, une sorte de profusion, & une très-grande précaution.

On aura donc une ample provision de lait de chaux & des fourneaux ; on se précautionnera en outre de capsules ou poêles de fer, d'arrosoirs, de petits réchaux de tôle ou chaînes de fer, de nitre, de vinaigre, de poudre fumigatoire, de longs crochets, de bèches, de cercueils

en bois , cerclés de fer goudronnés , & dont la capacité fera du double de la capacité ordinaire.

On fera le lait de chaux dans la proportion d'un seau de chaux vive sur cinq seaux d'eau. On commencera par éteindre la chaux dans le moins d'eau possible , & on l'étendra ensuite dans la quantité indiquée. On conservera ce lait de chaux dans des muids , on y laissera un long bâton pour le remuer à mesure qu'on le puisera.

Les fourneaux seront non des réverbères , parce qu'il ne s'agit pas ici de déterminer un courant d'air ; mais de multiplier la flamme & le feu destructeur du méphitisme. Ces fourneaux seront une crèche à jour , de trois pieds de haut sur un pied & demi de large & deux de long , faite de barreaux de fer à un pouce de distance , garnie dans son fond du gril , & supportée sur des roulettes. On y brûlera du bois blanc sec & coupé fort menu , de manière à obtenir le plus de flamme possible.

Les capsules ou poêles de fer seront armées de deux crochets ou mains de fer,

de manière à pouvoir être assujettis sur les deux bords du fourneau. Elles sont destinées à contenir un mélange de partie égale d'eau & de vinaigre , auquel on ajoutera par pinte une demi-poignée de plantes aromatiques , & qui sera continuellement en évaporation. Ces capsules contiendront trois ou quatre pintes : on videra les capsules quand la liqueur sera réduite au huitième , pour y en verser de nouvelle.

La partie de l'Eglise une fois démolie , & les matériaux enlevés : voici la manière dont on procédera à la fouille des terres. On se servira de bèches & non de pioches , afin de travailler le corps droit ; on enlèvera un demi-pied seulement sur toute la surface. On arrosera le terrain d'eau de chaux , & on le laissera reposer pendant un ou deux jours. On reviendra à l'enlèvement d'un second demi-pied , & on arrosera de nouveau , en sorte qu'au lieu de fouiller à la fois six pieds de profondeur , on y reviendra à douze fois , s'il est nécessaire : par ce moyen l'eau de chaux dont on aura arrosé le terrain , l'air ,

la pluie , le vent, les météores & l'intervalle du temps qu'on mettra de l'enlèvement d'une couche de terre à l'autre , rafraîchiront & déméphitiseront la surface du terrain : pendant ce travail , les fourneaux seront allumés.

Il n'est pas inutile d'observer que l'hiver est la saison la plus favorable à cette espèce de travail , & qu'il présenteroit bien plus d'accidens dans l'été ou en automne. Ainsi il n'y a pas de temps à perdre pour commencer.

Quand on rencontrera un cercueil, dans l'incertitude si le cadavre sera ou non détruit, on en approchera avec précaution, on coulera près du cercueil un fourneau garni de sa capsule ; on dérangera avec précaution une des planches : si le corps n'est pas consommé en entier, on l'inondera d'un seau de lait de chaux : on laissera le cercueil. On y en jettera un nouveau seau au bout de douze heures ; au bout de quatorze on procédera à l'enlèvement du cercueil , on y versera à cet effet un seau de lait de chaux plus épais.

Tandis qu'on déplacera le cercueil, ce



qui se fera avec des chaînes de fer ou des cordes , on arrosera le terrain avec du lait de chaux , & on transportera le cercueil & le cadavre dans celui préposé à cet effet.

L'un de nous a eu plusieurs fois occasion de présider à de semblables exhumations , & l'effet de la chaux ne tarde pas à réduire les corps à un état même inodore.

Ce cercueil aura assez de capacité pour contenir le cadavre & les débris de sa bierre , recouvert d'un mélange de lait de chaux & de terre : dans cet état , on le transportera.

On conçoit que ces précautions ne sont exigibles que pour les cadavres non-encore consommés : un ou deux seaux de lait de chaux suffiront pour les cadavres dont il ne restera que les débris.

Quant aux débris des cercueils , on les brûlera aussitôt sur le lieu même.

Il sera prudent de transporter la totalité des terres , sans les passer à la claie , pour séparer les ossemens : cette ventilation , dans un terrain suspect , pouvant multiplier & répandre les émanations méphitiques.

Si on rencontre des tombes, des tombeaux, des caveaux, on approchera un ou deux fourneaux de l'ouverture ; le feu bien allumé, on lèvera la pierre, on arrosera l'intérieur du caveau de lait de chaux. S'il contient plusieurs cadavres, on y descendra un réchaud bien allumé, à l'aide d'une chaîne de fer ; on projettera alternativement du nitre pur & de la poudre fumigatoire composée de résine & de bois odoriférant.

Après avoir renouvelé trois ou quatre fois ces deux moyens pendant vingt-quatre heures, on pénétrera dans le caveau, & on inondera les cadavres ou leurs débris de lait de chaux. On attendra encore vingt-quatre heures avant de procéder à leur enlèvement. Le fossoyeur qui descendra aura sous les aisselles une corde pour pouvoir être enlevé en cas d'événement : souvent il arrive que le lait de chaux versé sur ces débris, développe une odeur forte & piquante, mais qui n'a rien de dangereux. Cette odeur est celle de l'alkali volatil ; alors qu'elle se développe, le gas méphitique est ou enchaîné ou détruit.

Quand l'enlèvement des cadavres sera terminé, & qu'on s'occupera de la démolition des pierres, il faut recourir à un fourneau de réverbère, aspirant par son fond, tel qu'il est décrit dans la gravure jointe au rapport, pour la déméphitification des puits.

Les Commissaires soussignés osent assurer Messieurs du Magistrat de la ville de Dunkerque, qu'en se conformant aux procédés énoncés dans le présent rapport, ils mettront leurs Concitoyens de toutes les classes à l'abri des accidens auxquels expose le défaut de précaution en pareilles circonstances, sur-tout si ces procédés sont dirigés par les soins de M. Hecquet, l'un d'eux, qui semble avoir apprécié en connoisseur habile le mérite réel des différens moyens employés avec succès dans les fouilles de ce genre.



---

# J O U R N A L

## D E S E X H U M A T I O N S ,

*Par M. H E C Q U E T.*

A YANT à rendre un compte détaillé des opérations qui se sont exécutées sous mes yeux & par mes ordres pendant les fouilles pratiquées dans l'Eglise paroissiale de ~~l'Ink~~ <sup>l'Ink</sup> ~~que~~ <sup>que</sup>, je m'attacherai à exposer les inconvéniens que j'ai eu à prévenir ou à surmonter, les circonstances qui les ont accompagnées, & les succès que j'ai obtenus. Heureux si le travail dont j'ai été chargé a pu seconder les vues patriotiques du Corps Municipal auquel j'ai l'honneur d'appartenir, des Chimistes qui m'ont communiqué leurs lumières, & sur-tout de M. l'Intendant, qui, toujours attentif à propager le bien dans les Provinces confiées à sa sage administration, a bien voulu exciter mon zèle dans cette circonstance. J'avouerai que ce sont les bontés de ce

Magistrat

Magistrat éclairé qui m'ont encouragé à accepter la direction d'une entreprise d'autant plus délicate, qu'il falloit en quelque sorte heurter l'opinion publique, toujours entraînée dans les extrêmes de la crainte ou de la sécurité ; & j'ai compté pour rien mes propres risques, en réfléchissant que cette entreprise avoit un double objet, ainsi que j'ai un double devoir, celui de concourir, comme citoyen, à garantir la vie & la santé de mes concitoyens, & celui de préserver de toute contagion, comme Chirurgien-Major des Hôpitaux du Roi, une Garnison nombreuse logée dans l'enceinte de Dunkerque. Je vais procéder au Journal de mes opérations.

*26 Février 1783.*

Je n'ai pas cru devoir attendre que les fouilles me découvrirent le tableau hideux & redoutable que j'avois à rendre familier à tant d'individus, pour déterminer la quantité des moyens qu'il conviendrait d'employer à leur sûreté. Des renseignemens très-exacts dûs aux attentions obligeantes de M. *Thiery*, Curé & Doyen

de la Paroisse, m'avoient indiqué beaucoup de particularités qui pouvoient éclairer ma marche ; & je m'étois assuré à-peu-près de ce que l'on auroit à redouter dans chaque partie du terrain qu'on alloit ouvrir. Tous mes préparatifs furent faits en conséquence dès le 26 au matin. Je répétais bien à mes ouvriers qu'ils n'avoient rien à craindre en exécutant avec docilité tout ce qui leur seroit prescrit. Je fis choix des plus intelligens , & j'établis le plus grand ordre dans ce que chacun d'eux auroit à faire pour alimenter les feux, les transporter, préparer le lait de chaux, faire les arrosemens, difféminer la chaux en poudre, entretenir les fumigations, faire les aspersions de vinaigre & d'eau, enlever les cercueils, transporter au tombereau funéraire les cadavres, débris, lambeaux, ossemens, & enfin pour toutes les parties de cette dangereuse & dégoûtante besogne. Les vitrages de l'Eglise avoient déjà été enlevés, & l'on y jouissoit d'un air constamment renouvelé. L'architecte traça un ligne pour la construction de six nouveaux piliers ; chaque excavation à faire

étoit de dix pieds quarrés en surface, sur fix & neuf de profondeur. Je fis enlever les tombes & carreaux, & ayant sondé le terrain en plusieurs endroits, je reconnus avec surprise qu'à quatre pouces seulement de la superficie se trouvoient les cercueils qu'il falloit découvrir. Je dus alors changer l'ordre que je m'étois proposé de suivre pour l'enlèvement des terres, quant aux intervalles que j'avois résolu d'y mettre ; & prévoyant que je trouverois la consommation des cadavres moins avancée encore que je n'avois présumé, & que l'ouverture des cercueils & caveaux donneroit lieu à un développement de méphitisme & d'émanations putrides très-considérable, je me suis décidé à mettre la plus grande célérité dans ce travail aussi pénible qu'effrayant. L'on arrosa donc de lait de chaux tout le terrain découvert ; & après l'avoir, pour ainsi dire, inondé, on le remua avec des rateaux, pour laisser pénétrer de nouveaux arrosemens.

27 Février.

Le 27 de grand matin , je fis allumer les fourneaux. La terre qui s'étoit impregnée toute la nuit du lait de chaux , fut encore arrosée , & bien-tôt après enlevée ; on la transporta hors de la ville dans un canal qui est balayé chaque jour par l'eau de la mer. On ne vit plus alors qu'un amas de cercueils. Je fis commencer des évaporations de vinaigre préparé avec des plantes aromatiques ; & après avoir fait faire des aspersions de vinaigre & d'eau sur les cercueils , j'ordonnai d'en ouvrir un : il renfermoit un corps à demi détruit & très-putride , qui fut noyé sur le champ de lait de chaux , & saupoudré de chaux en nature. Dans cet état il fut enlevé avec de grandes pelles de fer , & porté dans une grande caisse d'une capacité considérable , goudronnée en dedans , montée sur un traîneau , destinée à recevoir beaucoup de cadavres , & que j'ai déjà désignée sous le nom de *tombereau funéraire*. L'on recouvrit encore de chaux , pour plus de sûreté , ce premier corps qu'on y déposa.



Le cercueil fut brisé , arrosé de vinaigre & d'eau , & mis à part pour être brûlé. Notre essai ayant réussi & encouragé mes ouvriers , je fis ouvrir un second cercueil : le corps étoit totalement détruit ; nous continuâmes néanmoins les mêmes précautions. Enfin , dans cette journée du 27 , quarante-trois cadavres ont été exhumés : il s'en est trouvé onze presque entiers , dix-sept en lambeaux , le reste en ossements plus ou moins humides. Il est à remarquer que les cercueils étoient en général parfaitement conservés & en entier , excepté par leur fond. Ils étoient entassés par couches sur cinq rangs de hauteur , sans être séparés par plus d'un pouce de terre , & la dernière rangée n'étoit guère plus pourrie que la première. Pendant ce travail , qui dura jusqu'à cinq heures du soir , mes ouvriers se lavoient les mains dans du vinaigre de temps en temps , & de trois heures en trois heures buvoient un verre d'eau-de-vie de genièvre , pour réparer leurs forces qu'épuisoient la puanteur , la fatigue & l'horreur d'une image aussi affreuse. A mesure que

stance: or il est démontré, direz-vous, que la saignée change le nombre & la nature des boutons varioleux dans les petites veroles véritablement inflammatoires, dans lesquelles elle convient, & qu'elle n'opere pas le même effet dans les autres: elle n'a pas produit cet effet dans les petites veroles d'Edimbourg; donc ces petites veroles n'étoient pas véritablement inflammatoires. Quand vous aurez fait tous ces raisonnemens, dont je m'affure que vous sentez la force; quand vous aurez tiré cette conclusion; j'aurai beau champ, Monsieur, pour vous prouver, que cette observation ne conclût rien contre l'Inoculation, En effet, pourquoi prouveroit-elle mieux l'inutilité de la préparation, que celle du traitement de la maladie naturelle? Mais examinons la, encore un moment, pratiquement. Il est démontré, que la saignée n'étoit pas le remède nécessaire de cette épidémie: il est donc démontré, qu'elle ne pouvoit pas être utile à ceux à qui on la faisoit par précaution. En général, quand la saignée ne convient pas, on ne doit pas attendre un grand effet, de ce, que les auteurs exacts comprennent, sous le nom de rafraichissans; c'est à d'autres remèdes, souvent aux acides, témoin **SrDENHAM**, qu'il faut avoir recours. Voilà donc une seconde classe de remèdes, les rafraichissans, qui ne doivent pas être regardés comme préparatoires, quoiqu'employés sous ce nom, & dont le peu de succès ne prouve point par-là-même l'inutilité de la préparation. Je suis persuadé, que, de cent personnes, il n'y en a pas quatre, à qui les setons conviennent; qu'il y en aura quatre vingt à qui ils nuisent.

nuiroient. Les mercuriels doivent aussi nécessairement nuire à bien des gens, être utiles à peu; & le mauvais effet, qu'ils produisoient généralement, est une nouvelle preuve, ce me semble, de la nécessité des acides dans cette épidémie: il ne paroît pas qu'on les ait employés. Il reste les purgatifs. Si l'on s'est servi des mercuriels, à ce titre, ils auront nuï: & les mieux indiqués n'auront pas été suffisans dans tous les cas, pour remplir toutes les indications qui se présentoient.

Vous ne m'objecterez pas, que cette préparation faisoit du bien aux uns, & rien aux autres; puisque les uns avoient la maladie douce & les autres fâcheuse. Cela ne prouve autre chose, si ce n'est, que la purgation, peu utile aux uns, pouvoit convenir à quelques autres; ou plutôt, peut-être, qu'il y en avoit, qui n'avoient aucun besoin de préparations, & dont la préparation n'empiroit pas le sort: ce que je suis bien éloigné de dire, comme injurieux à MM. les Médecins d'Edimbourg, que je ne regarde point comme les directeurs de cette préparation. S'ils l'étoient, il est certain, & vous l'avez prouvé, qu'ils ont eu tort dans l'usage du mercure; mais il n'y a point de lecteur, qui, comme moi; n'ait pu s'appercevoir, que l'on paroît indiquer une espèce de préparation, assez vague, peu méthodique, dépendante, peut-être, de la fantaisie des parens, ou tout au plus de celle des apothicaires: il me semble, que des Médecins auroient énoncé différemment une préparation méthodique de leur choix, & qu'ils auroient fondé sur les indications que four

funeste à la pauvreté. L'on appercevra la grande utilité dont nous a été le tombeau funéraire, par la nécessité d'accélérer l'opération, l'impossibilité de multiplier sans de grands frais de nouveaux cercueils & la difficulté, ainsi que le danger qu'il y auroient à agiter les anciens avant d'avoir détruit le méphitisme qu'ils contenoient.

*28 Fevrier.*

Le 28, l'on fit une nouvelle excavation dont on avoit préparé le terrain la veille. Pendant ce temps l'on plaça des maçons dans la première pour y jeter la fondation d'un des six piliers. Cette maçonnerie, poussée avec activité, fut élevée en un jour & demi au niveau de la surface, & la fouille comblée de manière à ne jamais laisser rien craindre de ce côté. Les maçons occupés dans cette fosse avoient près d'eux des vases remplis d'eau & de vinaigre, des manœuvres aspergeoient alternativement toute l'enceinte; le salpêtre, les poudres aromatiques & le feu, empêchèrent leurs travaux d'être troublés par aucun accident.

La seconde excavation fut aussi heureuse que la première; l'on tint la même conduite que le jour précédent, & quarante cadavres furent exhumés, dont huit entier, treize à demi détruits, & dix-neuf en grande partie consommés. Un seul ouvrier éprouva une suffocation qui produisit une légère syncope. Je le fis sortir de la fouille; on l'approcha du feu; on lui fit respirer le grand air, en lui faisant mainte ablution de vinaigre sur la face. Cet accident n'eut point de suite, & l'ouvrier, après s'être reposé & avoir bu un peu d'eau-de-vie de genièvre, reprit son travail.

*1, 2 & 3 Mars.*

Ces trois jours, dont le second étoit un dimanche, furent employés tant à jeter les fondemens d'une seconde colonne, qu'à faire une nouvelle excavation pour la troisième. L'on trouva huit rangées de cercueils les uns sur les autres, & l'on exhuma quarante cadavres dont cinq en entier, quinze à demi détruits, neuf en lambeaux & onze détruits. Les mêmes précautions

dont j'avois fait usage les jours précédens ,  
ont eu le même succès.

4 & 5 Mars.

Fondation d'une troisième colonne ,  
quatrième excavation , exhumation de  
trente-deux cadavres , dont trois en en-  
tier , douze à demi détruits , & dix-sept  
détruits. Dans cette fouille , il s'est ma-  
nifesté une odeur plus forte & plus re-  
belle qu'à l'ordinaire. Elle a enfin cédé  
à nos moyens , & les ouvriers n'ont  
point éprouvé d'incommodité plus grave  
que le premier jour. Leur courage étoit  
soutenu par les succès que j'avois obtenus  
jusqu'alors. Les personnes que M. *Louis* ,  
Architecte dont les talens sont con-  
nus , avoit envoyées de Paris pour diri-  
ger les travaux de l'Eglise d'après les plans  
qu'il a formés , ont déclaré qu'elles n'a-  
voient jamais été témoins d'un spectacle  
aussi épouvantable , aussi révoltant pour  
l'humanité , & n'ont été rassurées que par  
l'excès de nos précautions.

*6 Mars.*

On s'occupa ce jour-là, selon l'ordre établi, à fonder promptement la quatrième colonne, & à faire en même tems une cinquième excavation. J'ai eu à faire ouverture d'un caveau fermé depuis près de quarante ans; j'y ai fait verser sur le champ du lait de chaux, & ensuite descendre un fourneau où brûloient des bois goudronnés. La flamme, d'abord pâle & en quelque forte languissante, est bientôt devenue vive, indice de la présence & de la destruction d'un air chargé de méphitisme. On a trouvé dans ce caveau les squelettes décharnés de trois Ecclésiastiques. Il paroît que l'émanation putride, résultant de la dissolution de leur chair, étoit restée concentrée dans cette enceinte étroite; & j'observerai en passant, que c'est ce qu'il faut particulièrement redouter dans tout caveau qui n'aura point été ouvert depuis long-tems. L'on a en outre exhumé vingt-deux cadavres, dont quatre assez bien conservés, & le reste presque détruit. Il est, je pense, inutile de rappeler que les pré-

cautions & les cérémonies du premier jour ont été observées pour toutes les exhumations subséquentes.

7 Mars.

En creusant les fondemens de la sixième colonne, on a exhumé trente-trois cadavres, dont deux entiers, sept à demi détruits, neuf en lambeaux, & quinze en ossemens. Il ne s'est rien passé de plus fâcheux que les jours précédens ; & sans quelques maux de tête, quelques suffocations, des émanations particulièrement infectes qui gagnoient le dessus sur mes moyens & me forçoient à les redoubler, on auroit presque oublié le danger qui nous environnoit, pour n'être ému que par l'horreur du tableau, pendant les six excavations dont je viens de rendre compte.

Parmi les corps entiers & à demi détruits qui ont été exhumés jusqu'ici, il s'en est trouvé d'enterrés depuis sept, huit, neuf, dix & douze années. Il est bon de remarquer que les ossemens des corps détruits se sont trouvés en assez grande par-



tie recouverts d'une espèce de mousse blanchâtre qui s'affaïsoit sur le champ à l'ouverture du cercueil , pour ne laisser qu'une humidité muqueuse. J'ai toujours eu la plus grande attention à y faire jeter du lait de chaux immédiatement après le coup de crochet qui enlevoit la planche.

*12 & 13 Mars.*

L'on a été occupé du 7 au 12 à achever d'abord les fondemens des six colonnes , & à combler parfaitement les fouilles. J'ai fait ensuite dépaver & arroser de lait de chaux un nouveau terrain qui m'étoit très-particulièrement suspect. Il s'agissoit de commencer une très-grande excavation , pour établir le pignon & le portail de l'Eglise ; elle devoit avoir environ cent-vingt pieds de long sur seize à dix-huit de large , & huit de profondeur. Je jugeai à propos de laisser quelque intervalle entre les arrosemens , pour la préparation de la partie qui devoit être attaquée la première ; & la matinée du 12 fut consacrée à l'enlèvement des terres. Dans le reste de cette journée & celle du 13 , l'on en-

leva soixante cadavres , dont onze en entier , seize en lambeaux , & trente-trois en ossemens plus ou moins humides. Les exhumations faites dans ces deux journées, ont été très-fortes ; plusieurs ouvriers ont été affectés de maux de tête, de légères sensations douloureuses à la gorge ; d'autres ont eu des éruptions aux lèvres & autour de la bouche ; mais l'augmentation du feu , des arrosemens de lait de chaux & de tous les autres moyens dont il a été parlé, ont empêché qu'il ne se manifestât rien de plus grave ; & les ouvriers, de qui j'ai toujours eu grand soin d'écarter toute idée de danger , ont conservé la même ardeur & la gaieté que je m'efforçois de leur inspirer.

Un fait qui mérite d'être rapporté, c'est que parmi les onze cadavres qui, dans le nombre des soixante exhumés le 12 & le 13, se sont trouvés en entier, il y en avoit trois entièrement desséchés & semblables aux momies. Les anciens avoient plusieurs opinions sur la durée des corps enterrés. Nous avons des caveaux dans lesquels ils se conservent des siècles ; tels

sont ceux des Cordeliers de Toulouse , où l'on en voit plusieurs qui sont encore en entier. Ici on ne peut attribuer cette conservation au terrain & à l'exposition , puisqu'à côté des espèces de momies dont il s'agit , il se trouvoit des corps tout-à-fait putréfiés. On ne peut donc attribuer ce phénomène qu'à la constitution des corps mêmes , ou peut-être à l'usage long & immodéré des liqueurs fortes.

*14, 15 & 16 Mars.*

Pendant les excavations du 12 & du 13, j'avois fait arroser de nouvelles parties de terre , & successivement depuis le 14 jusqu'au 16. Au soir , l'on exhuma quatre-vingt-dix cadavres , dont quarante presque entiers , & les cinquante autres plus ou moins humides. Grande profusion de moyens , & mêmes circonstances que les jours précédens. Ma santé n'avoit encore souffert d'autre atteinte que des maux de tête , lorsque dans la nuit du 15 au 16, je m'éveillai avec une chaleur brûlante , des douleurs dans tous les membres , & une

*l'Inoculation* justifiée: je ne vous citerai qu'un seul exemple, bien propre à prouver les avantages d'une pratique, qui vous assure, que vous ne prendrez jamais cette maladie, que dans un endroit ou vous ferez à la portée des secours. Un officier Bernois. d'un nom bien considéré, & bien aimé à Vienne, quitte sa patrie, où il avoit été en sémestre, pour retourner joindre l'armée françoise en Westphalie: il est attaqué violemment par la petite verole, dans une misérable chaumière, éloignée de tout endroit considérable; une écurie lui sert de chambre; il meurt presque sans aucun secours. Il vivroit, selon toutes les apparences, si cette maladie ne l'eût pas attaqué après un voyage long, pénible & précipité; si elle ne l'eût pas saisi dans un endroit où il n'y avoit personne qui pût le diriger; si la crainte, que toutes ces circonstances inspirent, si les regrets de manquer aux postes où son devoir l'appelloit, n'eussent pas produit des révolutions très-fâcheuses; en un mot, s'il eut été inoculé jeune.

Je vous disois, plus haut, que la vraie méthode de traiter la petite verole, n'étoit & ne seroit jamais générale; que, peut-être-même, elle viendrait à se perdre; que c'étoit une forte raison en faveur de *l'Inoculation*. J'ajoutois, vous me retorquerez l'objection contre cette méthode; j'ai promis de vous répondre ailleurs; ce doit être ici.

Deux raisons font, qu'en effet, l'objection ne porte point sur *l'Inoculation*: la première, c'est que le choix de l'âge & de l'air les plus favorables, ont une puissante influence sur la bénignité de cette maladie;

ladie; qu'en la donnant, sous des auspices heureux à ces deux égards, on est sûr qu'elle ne sera point aussi fâcheuse; & que, plus elle est légère, moins un traitement mauvais ou imparfait, pourra faire de mal. La seconde; c'est que, quelques variations systématiques, que le traitement de la petite verole puisse essuyer, (& le passé nous effraie pour l'avenir), la préparation en sera toujours à l'abri. Tel Médecin, très-habile d'ailleurs, qui se sera fait un système sur cette maladie, la traitera mal, en conséquence de ce système; mais ce même Médecin, très-bon juge de l'état d'une santé, ne se trompera point sur tel ou tel défaut de constitution; il y remédiera très-bien: il mettra le corps dans l'état le plus favorable, pour avoir la petite verole heureuse. Quelle que soit sa méthode pendant le cours de la maladie, peu importe; il n'aura point occasion d'en faire usage: la maladie est, d'ailleurs, dans un état, qui lui permet de supporter impunement quelques erreurs de traitement. Aussi, Monsieur, il y a actuellement, en Europe. un grand nombre de Médecins, auxquels je confierois, avec une entière assurance, tel sujet pour l'inoculer, que je serois très fâché de savoir entre leurs mains, s'il avoit la petite verole naturelle. L'on ne cite pas les vivans dans ces occasions: vous n'en dispenserez; & peut-être en connoissez vous aussi bien que moi: mais prenons quelques exemples parmi les Médecins, qui ne sont plus. Je vous en ai cité plusieurs, qui ont donné une excellente méthode préparatoire, & qui en avoient une curatoire, que vous & moi sommes bien éloignés

*Du 18, 19 & 20 Mars.*

J'ai fait procéder pendant ces trois jours à l'enlèvement de nouveaux cadavres dans la grande fouille dont j'ai parlé ci-dessus. Je me bornerai à dire que l'on en a exhumé cent trente-trois, dont dix-neuf entiers, vingt-sept en lambeaux, & quatre-vingt-sept en ossemens plus ou moins desséchés; les cercueils toujours accumulés les uns sur les autres, depuis cinq jusqu'à huit rangées.

Pendant le cours de ce travail, deux jeunes gens attirés par la curiosité, vinrent voir l'enlèvement des cadavres. L'un d'eux fut tout-à-coup frappé d'une douleur violente à la tête; trois à quatre jours après, la petite vérole se déclara, & il mourut. Je n'en veux rien conclure; mais il est à observer que parmi le nombre de ces cadavres, une grande partie avoit été enlevée par des fièvres putrides, malignes, des dyssenteries & des petites véroles confluentes, maladies contagieuses, qui en différens tems ont fait des ravages à Dunkerque; & si l'on se donnoit la peine

de lire l'histoire de cette ville , on verroit qu'elle a été maltraitée par des épidémies qui y ont régné à différentes époques ; circonstance qui rendoit nos précautions particulièrement indispensables.

*21 Mars.*

Exhumation de soixante & quatorze cadavres , dont huit entiers , douze en lambeaux , cinquante - quatre à-peu-près détruits. Ce jour-ci a offert , de plus que les autres , un événement fâcheux qu'il n'a pas été en mon pouvoir de prévenir. Vers les onze heures du matin , m'étant aperçu qu'il me manquoit un ouvrier , je demandai ce qu'il étoit devenu à Chevalier père , qui conduisoit ce travail sous mes ordres , homme intelligent , qui m'a été très-utile , & que je ne puis me dispenser de nommer ici comme un témoignage public de ma satisfaction. Il me répondit que cet ouvrier s'étant plaint dès le matin d'un violent mal de tête & de gorge peu après son arrivée , il l'avoit renvoyé chez lui. On vint me dire , vers les cinq heures de l'après-dîné , que ce pauvre misérable étoit

fort mal. Dans l'impossibilité de quitter nos travaux qui , dans ce moment , étoient très-épineux , comme on peut le voir par le nombre prodigieux des exhumations de ce jour , je donnai ordre de le faire conduire à l'Hôpital général. Je me proposois d'aller l'y voir , lorsque j'appris qu'il étoit mort , attaqué d'une fièvre ardente , d'une douleur insupportable à la tête , & d'une inflammation gangréneuse à la gorge , qui l'a fait succomber en peu d'heures. Ce malheureux , usé par la débauche , la fatigue , l'ivrognerie , étoit d'une hardiesse inconcevable , & malgré mes ordres , toujours courbé sur les lambeaux pourris , se faisant un jeu de les prendre à pleines mains. Pour ne point effrayer mes ouvriers , j'ai cherché à donner à sa mort d'autres couleurs ; mais ses imprudences réitérées n'en montrent que trop la véritable cause.

22 & 23 Mars.

L'on a exhumé pendant ces deux jours cent douze cadavres , dont sept en entier , vingt-cinq en lambeaux , & soixante-dix-



neuf en offemens plus ou moins desséchés.  
Rien de particulier.

*25 & 26 Mars.*

Ces deux journées ont mis fin à nos exhumations pour la partie des piliers du pignon & du portail, & je n'ai eu à faire transporter au cimetière que trente-cinq cadavres, dont neuf en lambeaux, & quinze détruits. Dans tout le cours de ces opérations, le tems a été très-favorable, & le vent, la gelée & la neige ont facilité nos succès.

*Du 17 Mars au 16 Avril.*

Je n'ai point négligé l'intérieur de l'Eglise; & comme il y a eu quelques exhumations à y faire, des tombes à déplacer, des parties entières à dépaver, des terres suspectes à remuer, j'ai ordonné que des feux y fussent entretenus nuit & jour jusques au 16 d'avril. Pendant cet intervalle, j'ai fait exhumer soixante-treize cadavres dans trois chapelles que l'on a dû baisser, & j'ai eu à combattre à l'ouverture des tombes, des émanations

particulièrement inquiétantes. Un jour sur-tout que le tems passa brusquement à une chaleur considérable pour la saison, il se développa une odeur tellement infecte, qu'elle fut généralement sentie dans les parties les plus éloignées de l'Eglise, malgré l'activité de mes agens.

Je dois observer qu'outre les ouvriers que j'employois aux excavations & à l'enlèvement des cadavres, il y avoit constamment dans l'Eglise un nombre considérable d'autres ouvriers de toute espèce, qui, placés en dehors des fouilles, & respirant un air épuré par le feu, les liquides en évaporation, & les fumigations qui nous environnoient, n'ont pas ressenti la plus légère indisposition; beaucoup de citoyens honnêtes qui sont venus voir nos travaux ne s'en sont point trouvés affectés; ceux qui habitent les maisons qui entourent l'Eglise de toute part, n'ont éprouvé aucun accident, non plus que les habitans de la basse ville, qui avoisinent le nouveau cimetière où ces cadavres ont été inhumés. Toutes ces circonstances me donnent lieu de conclure que les moyens

de toute espèce qui ont été employés , ont parfaitement détruit ou enchaîné le gas méphitique & les émanations putrides qui se sont développées dans le cours de nos fouilles. Il me paroît qu'on n'a rien à craindre de ce côté des chaleurs de la saison où nous allons entrer , & j'ai d'ailleurs renvoyé au mois de novembre prochain l'ouverture de plusieurs caveaux , & ce qui reste d'exhumations à faire dans quelques chapelles particulières.

Il manqueroit quelque chose à l'exactitude de ce Journal, si j'omettois de rendre la justice due au zèle de M. Thierry, premier Echevin & Commissaire aux travaux , qui a bien voulu assister à mes opérations avec une activité digne de la reconnoissance publique , & concourir à les faire exécuter toutes les fois qu'il étoit nécessaire.

En récapitulant le nombre des cadavres dont il est fait mention dans ce Journal , l'on verra qu'il se monte à 816 , & pareil nombre de cercueils a été brûlé dans le court espace que ce travail a duré. Je ne compte point ici tous les enfans qui ont

été en même tems exhumés. L'on aura sans doute remarqué avec étonnement, & même avec une espèce d'effroi, la quantité de cadavres entiers & en lambeaux qui ont été trouvés dans la partie de l'Eglise où l'on a fait des fouilles, quoiqu'on ait cessé d'y enterrer depuis 1777. L'histoire en effet n'offre guère d'exemples que nous connoissions de semblables exhumations suivies de si peu d'accidens. Puisse l'heureuse réussite de celles dont je viens de rendre compte, & l'aperçu des symptômes meurtriers toujours prêts à se développer, & que mes procédés ont dissipés constamment dès leur naissance, encourager d'un côté, ceux que les circonstances forceroient à ordonner les mêmes opérations, & de l'autre, convaincre les personnes trop hardies, de la nécessité d'employer les plus exactes précautions dans des fouilles de ce genre !



## OBSERVATIONS ET RÉFLEXIONS.

**M.** HECQUET, dans son Journal, s'étant sagement borné au récit des faits, & les auteurs de la consultation ne s'étant pas étendus au-delà de l'exposé des moyens à employer à Dunkerque, ils ont été invités, comme on l'a vu par la Lettre de M. l'Intendant, à donner un nouveau degré d'utilité à ce Recueil, en s'occupant des observations & réflexions propres à en faire une source d'instruction générale.

C'est l'objet qu'ils se proposent de remplir ici, en cherchant à fixer, d'après les faits, la valeur de chaque moyen, & à en régler l'emploi suivant les différentes circonstances.

Une première réflexion qu'on ne peut se dispenser de faire avant de présenter les nouveaux détails désirés, c'est qu'il y a deux choses également à éviter en pareil cas. D'une part, une ponctualité aveugle qui ne fait pas adapter les moyens

aux circonstances locales ; de l'autre , un penchant indiscret à se livrer aux substitutions par des vues purement théoriques.

*Du Feu.*

Nous n'avons point conseillé l'usage du fourneau ventilateur. Cet appareil efficace, alors qu'il s'agit de déméphitiser un puits , une cave , une excavation , enfin un lieu dont le diamètre est circonscrit , auroit été nuisible dans la circonstance actuelle. Le fourneau ventilateur est destiné à déplacer , pour ainsi dire , l'atmosphère , à établir des courans d'air pur , qui venant à se confondre avec l'air méphitique , le rendent de nul effet. (1)

Si on eût employé cet appareil au milieu d'une atmosphère méphitique , on n'auroit fait qu'imprimer plus de mouvement & d'activité au méphitisme , on l'auroit élevé dans une région supérieure. Il

---

(1) Voyez le Mémoire sur le méphitisme des puits , par M. Cadet de Vaux , lu à l'Académie Royale des Sciences , & inséré dans le Journal de Physique. Mars 1783.

falloit le feu sous les rapports d'agens destructeurs, des foyers qui rasassent la surface du sol & détruisissent les émanations au moment de leur dégagement. Tel est l'effet que les *crèches* roulantes ont produit.

Dans le cas où il s'agit de pénétrer là où l'extinction des lumières atteste l'existence du méphitisme, il faut y descendre de vastes brasiers bien allumés. Le feu commence par languir, mais bientôt il reprend son activité, & la moffette est détruite.

On doit sur-tout, dans des endroits profonds & resserrés, préférer le brasier à d'autres substances inflammables, telles que le foin & la paille. Leur fumée, quand ils viennent à s'éteindre, est retenue, & elle devient un autre inconvénient.

Comme le méphitisme ne tarde pas à reparoître dans les lieux resserrés, sur-tout si les murs & terres environnantes en sont pénétrés, c'est là le cas de placer un fourneau ventilateur sur le sol, & de prolonger dans la profondeur du local le

corps du tuyau , pour établir la circulation de l'air (1).

Dans un souterrain vaste & profond , tel qu'un égout , ce n'est ni le fourneau ventilateur , ni des corps inflammables auxquels il faut recourir. On doit employer des brafiers allumés portés sur une brouette , & ayant à leur surface de l'eau & du vinaigre mis en évaporation dans des vaisseaux dont l'orifice soit étroite , pour faire l'office d'éolipile. C'est à ce procédé qu'on a eu recours lors du nettoiemnt de l'égout de la porte St. Antoine.

### *De la Chaux vive.*

L'emploi de la chaux par rapport aux cadavres , concerne ou des cadavres déjà putréfiés , ou des cadavres frais & à putréfier. Dans le premier cas , la chaux a la propriété d'absorber & d'éteindre subitement les émanations cadavéreuses ; & son effet est tel , que des cadavres qui , de leur tombe , infectoient au loin l'at-

---

(1) Voyez la Planche du Mémoire cité.



mosphère environnante, en ont été retirés inodores, après que cette tombe eut été inondée de lait de chaux. Nous ne citerons que deux exemples. Ils ont eu lieu à Paris; l'un est d'un Chanoine régulier de l'Eglise de Saint Antoine, déposé depuis quatre jours dans un caveau de l'Eglise, & qu'il fallut, en vertu d'Arrêt du Parlement, exhumer pour le porter ailleurs; ce qui se fit par un jour chaud & disposé à l'orage. On dut au lait de chaux largement employé, la facilité de transporter un cadavre en pleine putréfaction, sans avoir à essuyer des risques, ni même d'incommodité de la part de l'odeur, devenue nulle.

Le second exemple est celui d'un caveau servant de sépulture aux Dames Religieuses de Sainte Catherine, dans l'enceinte du Cimetière des Innocens: caveau où, de tems immémorial, les corps non recouverts de terre, étoient abandonnés à la destruction dans des cercueils rangés sur des barres de fer; ce qui y avoit accumulé un foyer affreux de méphitisme, qui n'en permit l'approche

& l'ouverture qu'avec les plus grandes précautions , notamment celle d'une ample affusion de lait de chaux , à laquelle céda tout de suite l'émanation cadavéreuse. Elle est remplacée , en pareils cas , par celle de l'alkali volatil qui se dégage en vapeurs ; émanation salutaire en ce sens , qu'elle communique à l'atmosphère une qualité propre à combattre le méphitisme.

Dans le second cas , c'est-à-dire , des cadavres à putréfier , la chaux a le double effet & d'accélérer leur destruction , & de l'opérer en déterminant une espèce de putréfaction sourde & insensible sans émanation. La raison en est qu'avide , & très-avide de ressaisir l'air & l'eau qu'elle a perdus par la calcination , la chaux s'empare de ces deux agens du mouvement intestin dans la masse cadavéreuse , & laisse , pour ainsi dire , à sec la terre animale.

Et cela n'est pas moins vrai du lait de chaux , que de la chaux vive & entière , parce que même sous cette forme de lait , il n'y a que la moindre partie de la chaux qui ait repris son air & son eau ,

le surplus de la chaux y est encore dans l'état & avec les propriétés de chaux vive.

Nous ajoutons que la chaleur & l'effervescence qui accompagnent l'extinction de la chaux dans l'eau pour en former le lait de chaux, la présentent dans un état des plus favorables à son action sur la substance animale : raison pour laquelle le lait de chaux en pareille circonstance, doit, autant que faire se pourra, être employé tout récemment fait, & encore animé du principe de chaleur qu'il retient pendant quelque tems.

### *Des Fumigations aromatiques.*

On ne connoissoit anciennement, pour purifier l'air, que des fumigations aromatiques. Mais on observera qu'il ne suffit pas qu'une substance soit odorante pour produire cet effet, il faut qu'elle soit en même tems résineuse.

Les résines contenant une partie huileuse très-exaltée, & quelques-unes, telles que le benjoin, un sel volatil acide; elles peuvent

parvenir à corriger une atmosphère empoisonnée.

On perdrait ce qu'on a droit d'attendre de l'effet des fumigations, en les répandant sur un brasier allumé. Il faut les faire brûler sur des cendres rouges, ainsi que l'a fait M. Hecquet, ou mieux encore dans une poêle de fer chauffée à un degré supérieur à celui de l'eau bouillante, degré suffisant pour la décomposition des substances végétales; car ici c'est une espèce de distillation par la voie sèche qu'il s'agit d'établir, & non la combustion qui détruit.

Toutefois, depuis que la Chymie est parvenue à la connoissance des *gas* & à celle des moyens de les enchaîner ou de les détruire, les fumigations ne doivent plus être considérées que comme un accessoire, & si l'on peut se servir de cette expression, un moyen de *médicamenter* l'air, en lui donnant la double propriété de corriger la fadeur cadavéreuse qui affecte si désagréablement nos organes, & de ranimer par un léger stimulant le jeu des poumons.

*Emploi du Nitre.*

Que le nitre ou salpêtre tenu en fusion rouge, fournisse une prodigieuse quantité d'air le plus pur, appelé air déphlogistiqué ; que cet air, se mêlant à une atmosphère méphitisée, en puisse corriger la qualité malfaisante ; c'est ce que des expériences multipliées ne permettent pas de révoquer en doute. Sans prétendre absolument à un équivalent par la détonnation du nitre avec les charbons, on a mis en usage à Dunkerque ce dernier moyen ; & l'on ne peut méconnoître, d'après le Journal, les changemens avantageux qu'il est capable d'apporter dans une atmosphère méphitique. Les ouvriers en ont rendu le témoignage le moins suspect, en disant *qu'ils respiroient frais*, là où quelques momens auparavant ils étoient menacés de suffocation.

Il faut compter sans doute pour beaucoup dans cet effet, le surcroît d'activité donné au feu par la détonnation du nitre, ce qui a entraîné une décomposition &

plus rapide & plus absolue du gas cadavéreux.

*Du Vinaigre.*

Le vinaigre est un moyen très-efficace, mais il peut devenir très-dangereux.

Le vinaigre réduit en vapeur a de tout tems été recommandé dans les circonstances où l'on avoit à redouter la contagion ; & ce n'est pas sans fondement que les opinions se sont réunies sur son efficacité en pareil cas : c'est un acide gazeux , volatil , capable d'enchaîner & de détruire les miasmes contagieux.

Si la vaporisation du vinaigre produit d'heureux effets , il n'est pas moins utile employé en ablution. C'est un antiseptique , & en cette qualité il suspend la putréfaction.

Le vinaigre pris intérieurement , a la vertu la plus décidée contre les terribles effets que les vapeurs méphitiques produisent dans l'économie animale. M. Cadet de Vaux a lu , à l'Académie Royale des Sciences, un Mémoire dont l'objet étoit

de constater l'effet prodigieux du vinaigre en pareilles circonstances , lors de l'accident arrivé dans l'égoût de la porte S. Antoine , où plusieurs hommes périrent , & où plusieurs autres furent asphyxiés : ceux des asphyxiés à qui on a administré les acides , & notamment le vinaigre , ne tardèrent pas à recouvrer leur état de santé , trois ou quatre jours suffirent pour les rétablir ; tandis que ceux qui furent soumis à d'autres traitemens , éprouvèrent nombre d'accidens , & furent plusieurs mois avant d'entrer en convalescence.

Mais autant cet acide est précieux dans les circonstances que nous venons d'indiquer , autant il est dangereux dans d'autres cas. Employé comme agent chymique , & ajouté , par exemple , à des substances excrémentitielles , qui toutes contiennent plus ou moins de foie de soufre volatil , il décompose ce produit ; décomposition de laquelle résulte le dégagement du *gas hépatique* qui est souverainement dangereux & même mortel.

Le défaut de connoissance de la nature

de certaines substances , a fait employer ensemble le vinaigre & la chaux. L'un & l'autre ayant des vertus , on a cru en obtenir de bien plus grandes encore , en les réunissant ; mais il en résulte leur décomposition respective , absolument étrangère aux effets que l'on attend de l'un & de l'autre de ces ingrédiens employés séparément.

*De l'Eau-de-Vie.*

Si le vinaigre est doué des vertus les plus décidées contre les effets du méphitisme sur l'économie animale , les esprits ardens ont également des propriétés , & leur usage devient nécessaire à ceux qui se livrent à des travaux de ce genre : non - seulement les liqueurs spiritueuses , telles que l'eau-de-vie , tirée du vin & des grains , méritent la préférence sur le vin , comme l'a très-bien senti M. Hecquet , mais il faut encore l'interdire en pareil cas. Le vin tourne dans leur estomac , & finit par beaucoup incommoder les ouvriers , qui rejettent sur la nature du travail ce qui n'est que l'effet



de leur intempérance & du choix de cette boisson.

*De l'état des Cadavres exhumés.*

Il y avoit , en 1783 , six ans que l'on avoit cessé d'inhumer dans l'Eglise de Saint Eloy. Quelques Ecrivains avoient cru pouvoir fixer à bien moins l'espace de temps nécessaire pour la destruction des cadavres ; cependant , dans le nombre des huit cents seize exhumés , non compris les enfans , on en rencontre la moitié de conservés , les uns en entier , les autres en lambeaux à demi détruits.

Et l'on observe que ce n'est pas seulement dans les rangées supérieures , parmi les derniers exhumés , que se trouvent ceux-ci ; c'est à tout étage de la fosse commune , & à une profondeur qui fait remonter très-haut l'époque de leur inhumation.

De plus , M. Hecquet ajoutant aux détails de son Journal , nous observe que sur huit cents seize cercueils , il y en avoit près de sept cents entiers , en sorte qu'on

pourroit les considérer comme autant de foyers de moffettes prêts à s'échapper.

A quoi attribuer l'indestruction de ces cadavres au milieu des autres qui ont subi la loi commune , dans un sol absolument le même par-tout ? Seroit-ce que , supersaturées en quelque sorte de méphitisme , certaines parties de ce sol ont acquis la singulière propriété qu'on a reconnue dans les vanes des voiries & des fosses d'aisance ; savoir , de conserver sans destruction des matières animales qui en sont les plus susceptibles ? *Voyez Observations sur les fosses d'aisance.*

La question des causes de conservation par rapport aux cadavres, est une recherche qui attend le travail des Physiciens ; elle est d'autant plus digne de les occuper , que des circonstances en quelque sorte contradictoires , semblent opérer d'une manière plus ou moins marquée cette conservation.



*Evénemens qui ont eu lieu pendant  
l'Exhumation.*

On conçoit toutes les craintes que devoit naturellement inspirer l'exhumation de l'Eglise de St. Eloy. La nature de l'atmosphère de Dunkerque, celle du sol, l'encombrement des cadavres, auxquels on n'accordoit que peu de terre, leur état de non-consomption attesté par les lambeaux que les fossoyeurs étoient dans l'usage de retirer lorsqu'ils faisoient des fouilles pour de nouvelles sépultures, l'infection qui s'en exhaloit, étoient autant de circonstances effrayantes. D'ailleurs, les ouvrages où il est traité de l'abus des sépultures, fourmillent d'exemples de maladies, d'épidémies, d'asphyxies, de morts souvent occasionnées par des exhumations, quelquefois même par l'exhumation d'un seul cadavre. Ces exemples qu'on cite comme des exceptions, pouvoient devenir à Dunkerque une règle commune; & peut-être

cette ville, si souvent frappée de peste & d'épidémies, seroit-elle aujourd'hui dévorée par la contagion, sans la profusion de moyens qu'on a employés pour la prévenir : au moins avons-nous deux exemples terribles à opposer à ceux qui seroient tentés de regarder cette profusion comme superflue.

De deux jeunes gens que la curiosité conduit au lieu de l'exhumation, un est affecté d'une douleur violente de tête ; bientôt la petite vérole se déclare, & il meurt. Dans le nombre des cadavres auxquels il s'arrêta, plusieurs étoient infectés de petites véroles confluentes : ce qui prouve combien les germes destructeurs sont susceptibles de se propager & de se conserver, tandis que les germes de la vie s'altèrent si aisément.

Les jours suivans, un ouvrier périt victime d'un autre genre d'imprudence. Il est parmi les hommes du peuple une espèce de courage aveugle qui les rend d'une incrédulité révoltante sur les dangers qui ne

frappent point leurs sens. Une moffette n'est pour eux qu'une chimère, parce qu'ils ne l'apperçoivent pas. Ils croient que c'est un basilic dont le regard a prévenu le leur, & qui les frappe au fond de ce puits méphitique, & ne veulent pas croire au *gas* & aux émanations. L'homme dont il s'agit se jouoit avec les débris des cadavres, & croyoit trouver dans le vin un spécifique suffisant. Nous avons dit les raisons qui devoient proscrire l'usage de cette boisson en pareille circonstance.

*Secours à donner en cas d'asphyxie.*

Nous sommes assez heureux pour n'avoir pas à discuter cet article; mais il est important de ne pas laisser sans instruction ceux qui auroient à remplir ce devoir. Nous n'hésitons pas à les avertir qu'il y a des précautions à prendre pour s'en acquitter sans danger. Des exemples frappans ont appris ce qu'on ne présumeroit pas, savoir, que l'approche des hommes frap-

pés d'asphyxie par le méphitisme cadavereux, ou même simplement putride, pouvoit communiquer des influences dangereuses. On a vu des gens qu'un zèle bien louable faisoit voler au secours de leurs semblables, le payer par des accidens, faute de s'être conformés aux avis prescrits par les gens de l'art. Nous citerons deux exemples. Un Sergent de la garde de Paris, & une femme, surpris de convulsions, l'un au bout de cinq heures, l'autre au bout de quarante-quatre, pour avoir communiqué non avec le méphitisme, mais pour s'être livrés imprudemment & sans les précautions requises, à secourir des malheureux asphyxiés au curage de l'égoût de la porte St. Antoine. Leur imprudence avoit été de les approcher, de les toucher & de se tenir à portée de respirer le méphitisme qu'ils exhaloient. Ce qu'il y a à faire en pareille circonstance, & ce qui prévient tout accident, est de laver d'abord le corps entier de l'asphyxié avec du vinaigre, de s'en laver soi-même, & d'en imbiber ses vête-

mens. Il importe sur-tout d'éviter le dégagement de l'air qui suit la première respiration de l'asphyxié; lequel air est pour ceux qui sont à portée de le respirer, une vraie moffette, dont l'effet est plus ou moins prompt.



---

## PREMIER SUPPLÉMENT

*De Travail à exécuter dans l'Eglise de  
St. Eloy.*

**I**L étoit digne de la sagesse d'un Magistrat patriote, de ne pas voir sans inquiétude subsister encore dans le sein de l'Eglise de St. Eloy les restes d'un foyer de corruption. En effet, dans ces jours où la religion appelle & réunit dans les Temples un plus grand nombre de fidèles, on en voit constamment plusieurs que l'altération de l'air qu'on y respire force de s'éloigner, & pour qui ce mal-aise en apparence indifférent, devient l'époque sinon d'une maladie grave, au moins d'une indisposition. L'élévation de l'édifice, le volume de l'air qui s'introduit, ne peuvent pas contrebalancer l'effet des exhalaisons qui s'élèvent du fond des tombeaux, & dont un sol humide devient le conducteur. D'après cela, on pourroit être fondé à assigner le nombre prodigieux de cadavres entassés dans l'E-



l'île de Dunkerque, comme une des causes de ces épidémies meurtrières, que la situation de cette ville multiplie d'ailleurs. M. l'Intendant, en portant de lui-même son attention sur cet objet, aura donné un exemple digne d'avoir des imitateurs. Nous nous efforçons d'entrer dans ses vues, & d'exposer les moyens que nous avons concertés avec M. Hecquet, pour qu'ils fussent remplis.

*De la Saison.*

Ce nouveau travail ne fera commencé qu'à l'entrée de l'hiver, saison la seule propre aux fouilles de ce genre ; car le méphitisme n'est jamais plus exalté que dans les saisons chaudes, & sur-tout aux heures du jour où la chaleur a le plus d'intensité, (depuis midi jusqu'à quatre heures du soir), & l'est prodigieusement aussi lors des changemens de tems, & principalement quand il règne un vent du sud. Ces deux circonstances influent également sur toutes sortes d'émanations putrides ; celles des

fosses d'aïfance alors plus fenfibles , d'viennent un indice météorologique.

Le Journal de M. Hecquet nous donne une preuve frappante de ces obfervations. Le temps changea fubitement dans le cours de fes travaux , & s'adoucit ; à l'inftant même l'intérieur de l'Eglife fut rempli de cette vapeur fade & nidoreufe dont nous avons parlé , avec laquelle ne peuvent pas fe familiarifer même les anatomiftes de profeflion. Il n'y avoit alors que deux *crêches* d'allumées : les ouvriers quittèrent précipitamment le travail , devenu infupportable , & qui n'eut pas tardé à devenir dangereux. M. Hecquet fit allumer fix autres *crêches* , & eut recours à un arrofement général de lait de chaux. A l'inftant l'odeur fut diffipée , & les ouvriers reprirent leur befogne avec la confiance que devoient néceffairement leur infpirer des moyens auffi victorieux.

Cela prouve d'une part, que la faifon la plus favorable aux travaux de ce genre , eft un tems froid ; & de l'autre , que le feu & la chaux employés avec profufion , font

les agens les plus puissans contre ces émanations.

Supposant le travail commencé dans le tems le plus favorable , s'il vient à changer tout-à-coup en tournant à la chaleur , la prudence veut qu'on suspende toute fouille ultérieure jusqu'à ce que l'atmosphère ait repris la température convenable.

*Enlèvement des Tombes & Carreaux.*

L'enlèvement des tombes & carreaux qui forment le sol de l'Eglise , exige les précautions employées lors des exhumations ; un feu vif & ardent dans les *crèches* , la vaporisation du vinaigre , la détonnation du nitre & les fumigations.

Comme cet enlèvement pourroit donner issue à des moffettes cadavéreuses , il faut y procéder avec la plus grande circonspection. En conséquence , on n'enlèvera qu'une ou deux pierres à la fois. Dans le moment où un ouvrier l'ébranlera , un autre introduira dans les joints & par dessous du lait de chaux.

Il résultera de ce premier arrosement ,

que la surface du terrain mis à nud après l'enlèvement de la pierre , se trouvera déjà suffisamment imprégnée de lait de chaux , pour s'opposer à l'irruption du méphitisme ; & il est même essentiel de laver la surface des pierres avec le lait de chaux , pour mettre les ouvriers à l'abri du contact immédiat de l'humidité visqueuse rassemblée dans les cavités qu'offre le dessous de la pierre. L'un de nous a été témoin d'un fait qui confirme la nécessité de la précaution que nous recommandons.

M. Cadet de Vaux a vu dans une cave adossée aux terres du cimetière des Innocens , un ouvrier ayant au bras un phlegmon œdémateux , pour avoir simplement touché le mur imprégné de l'humidité cadavéreuse qui l'avoit pénétré dans toute son épaisseur.

### *Préparation du Terrain.*

Les tombes & carreaux enlevés avec les précautions indiquées , le terrain déjà imbibé à sa superficie de lait de chaux , il seroit imprudent de pénétrer plus avant  
sans

fans de nouveaux arrosemens. On les répètera trois fois dans le jour , de la manière suivante. Un ouvrier armé d'un rateau à long manche , labourera le terrain jusqu'à la superficie des cercueils , tandis qu'un autre suivra en arrosant avec du lait de chaux.

*Enlèvement de la terre.*

Le terrain ainsi préparé & déméphitisé pourra être enlevé sans danger ; mais cet enlèvement ne se fera que partiellement , pour ne pas découvrir tout à la fois une trop grande quantité de cercueils.

Les cercueils une fois découverts , on en saupoudrera la surface avec de la chaux éteinte à l'air , & qui produira le double effet d'absorber d'une part le méphitisme , & de l'autre l'humidité qui nuirait à l'emploi du moyen suivant.

Ce moyen consiste à étendre sur la surface & dans les interstices des cercueils , une couche de goudron d'une épaisseur suffisante pour en calfeutrer exactement les joints.

*Remplacement des terres.*

Sur cette couche , toute imperméable qu'elle fera aux émanations cadavéreuses , il convient d'établir un ciment de deux pouces d'épaisseur, composé de chaux & de sable.

Le ciment une fois consolidé , on remplira le vide avec du sable vierge , propre à favoriser le pavement.

Il seroit à désirer qu'on pût remplacer les carreaux enlevés de dessus le terrain où sont les sépultures actuelles ; mais leur emploi deviendra plus indifférent, en prenant , comme nous l'avons recommandé , la précaution de les laver dans l'eau de chaux ; & pour pousser la prévoyance jusqu'au scrupule , nous croyons devoir conseiller le lait de chaux en place d'eau ordinaire , pour mouiller les carreaux , ainsi qu'on a coutume de le faire avant de les placer.

Afin de poursuivre le méphitisme dans ses derniers retranchemens , nous porterons notre attention jusques sur les murs

de l'Eglise , qui n'ont que trop eu le tems de s'en pénétrer.

En conséquence nous recommandons de passer deux à trois eaux de chaux sur toute la surface des murs , avant de procéder au blanchiment.



---

## SECOND SUPPLEMENT

*De Travail à exécuter dans la partie de l'Eglise retranchée & rendue à la voie publique.*

**L**A portion de l'Eglise retranchée est de cent vingt pieds de face sur vingt de largeur environ. Elle renferme un nombre considérable de corps qui, comme dans l'intérieur de l'Eglise, ne se trouvent qu'à quatre pouces de la superficie du sol. On conçoit aisément que cette partie ne sauroit demeurer en cet état sans les plus grands inconvéniens.

En vain serions-nous parvenus à intercepter toute communication du méphitisme & des émanations infectes dans l'intérieur de l'Eglise de S. Eloy ; cette partie extérieure livrée à la voie publique, seroit toujours un foyer subsistant d'autant plus dangereux, que les réparations indispensables du pavé exposeroient chaque année



les habitans , bien plus encore les ouvriers occupés à relever un pareil pavé.

De quelque nature que soit le sol sur lequel le pavé pose , il masque souvent un méphitisme qui n'attend , pour s'exhaler , que le déplacement. Nous avons une foule d'exemples qui attestent que le paveur tombe en asphyxie en enlevant certains pavés dont il émane un *gas* hépatique bien caractérisé. Qu'on juge de ce qui peut arriver si , à ce même pavé posé sur un terrain nécessairement méphitique , se joignent encore les vapeurs cadavéreuses.

Un autre considération est celle du passage continuél de voitures extrêmement chargées sur un terrain en quelque sorte creux ; delà des enfoncemens journaliers qui pourroient donner lieu à des moffettes, & exposer à la vue un spectacle toujours affligeant , en mettant au jour des cadavres ou leurs débris.

D'après ces réflexions , qu'il seroit superflu de pousser plus loin , se présente d'elle-même la nécessité d'une exhumation

suffisante en profondeur , pour que le surplus des cadavres se trouvent calfeutrés & recouverts d'un massif qui ne leur permette plus de nuire. Passons aux détails des moyens à employer.

Le dépavement qui doit précéder tout , se fera ainsi que les préparations & enlèvemens des terres, dans l'ordre & avec les précautions déjà indiquées pour l'intérieur de l'Eglise.

L'exhumation laissera au moins trois pieds de profondeur à remplir dans toute son étendue.

L'emplacement du massif étant préparé par l'enlèvement de deux rangées de cercueils que nous jugeons suffisantes pour obtenir la profondeur désirée , la chaux sera répandue d'abord en lait, puis en nature sur les cercueils apparens ; après quoi on coulera du goudron pour les recouvrir , ainsi qu'il a été prescrit ; enfin , on achevera de remplir la cavité avec le ciment composé de chaux & de sable , & on placera le pavé.

Au reste , nous nous bornons aux sim-

DISSERTATION  
SUR  
L'USAGE du MERCURE  
DANS LES  
*Maladies Veneriennes, & autres ;*  
ET SUR  
la manière de s'en servir avec succès,  
sans Salivation.

ON Y A JOINT  
UNE COURTE RELATION  
DE  
*L'Etat de la Medecine en RUSSIE,*  
ET DE

Quelques Cures fort remarquables qu'on y a  
faites, en suivant la Methode proposée.

---

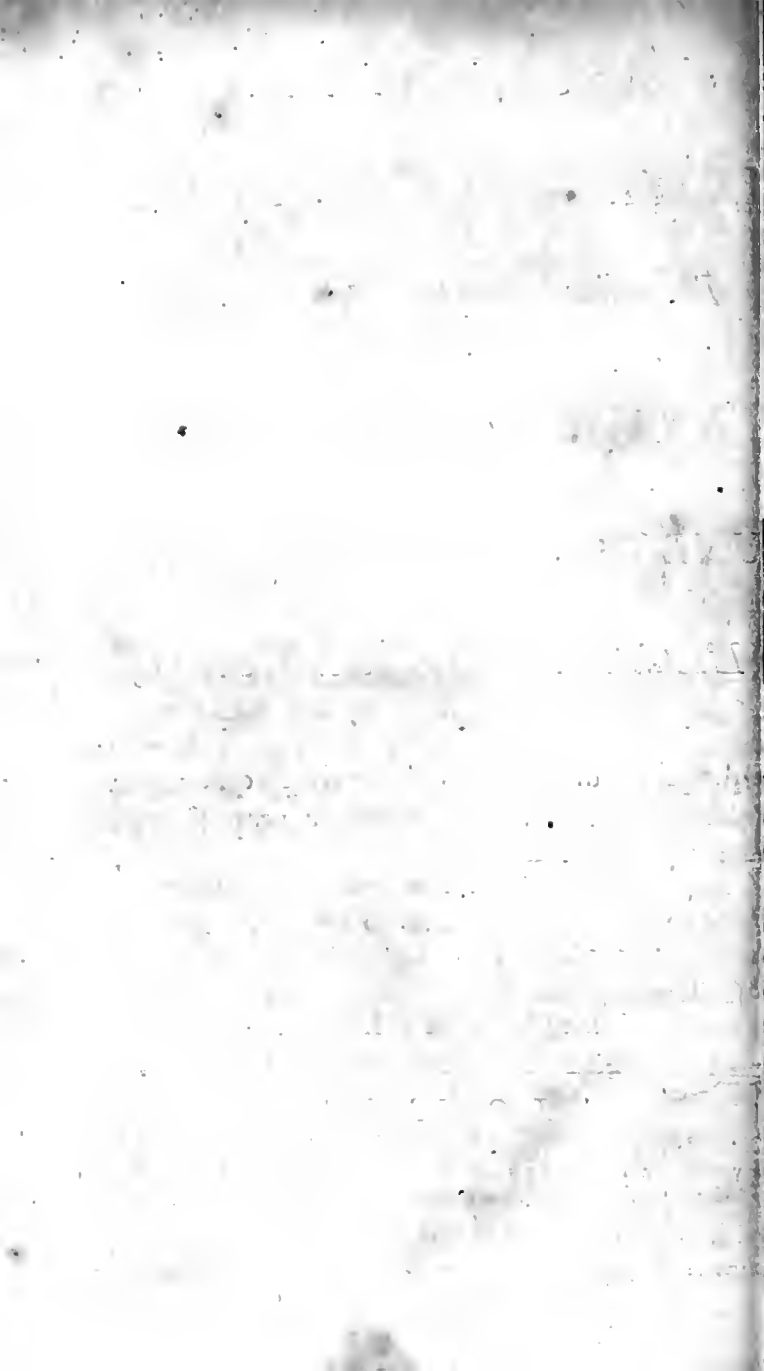
PAR  
VINCENT BREST,  
Chirurgien, & Ventouseur de S. A. R. Monseigneur  
le PRINCE de GALLES.

---

A L O N D R E S,  
Chez GODEFROI SMITH, Imprimeur, dans le *Spittlefields*; & se  
vend chez PIERRE DU NOIER, Libraire dans le *Strand*, à la  
*Tête d'Erasmus*; JEAN NOURSE, à l'Enseigne de l'*Agneau*, proche  
*Temple-bar*; SAMUEL HARDING à la *Bible* & à l'*Ancre*, sur le  
pavé de *St. Martin's-lane*, & GUILLAUME DARRES, aux trois  
*Fleurs de lys*, dans *Hay-market*.


---

MDCCXXXV.





## AVERTISSEMENT.

 *L*y a environ trois ans que je publiai en Anglois un petit Ecrit qui rouloit sur le même sujet que la Dissertation suivante. Je l'ai entièrement refondu, j'y ai ajouté de nouvelles observations & de nouvelles expériences faites, tant ici qu'en Russie, & je n'ai rien négligé pour l'accommoder au goût des Lecteurs François: C'est au Public à juger si j'y ai bien réussi.

La Methode que je propose pour la guérison des Maladies veneriennes, sans salivation, n'est pas absolument de moi: J'en suis redevable au célèbre Mr. Chicoyneau, premier Medecin de sa Majesté très Chrétienne, & à Mrs. Laperonnié & Goullange, très habiles Chirurgiens, & Membres de l'Academie Royale des Sciences, à qui je l'ai vu pratiquer avec succès à Montpellier, pendant les années 1710 & 1711. Ce que j'y ai mis du mien, c'est le secret de rendre cette methode efficace dans toute sorte de climats, même les plus froids; & c'est à quoi je ne suis parvenu qu'à force d'attention & d'expé-

d'expériences. Mais pour en établir la certitude, je n'ai pas crû qu'il suffît d'affirmer, ou de faire des raisonnemens à perte de vue : J'ai allegué des Cures remarquables, faites en différens lieux, & en différentes saisons, attestées les unes par des Juges competens, & les autres par des personnes de la première distinction, & qu'on ne sauroit par consequent revoquer en doute sans injustice. La seule chose qui m'afflige, & qui probablement fera tout mon crime dans l'esprit des personnes de ma profession, c'est que ma situation ne me permet pas encore de communiquer mon secret au Public. Mais dès que je le pourrai, je le ferai avec le plus grand plaisir, ne souhaitant rien tant que de me rendre aussi utile à la Société qu'il m'est possible dans ma petite sphère. En attendant, & pour convaincre le monde de mes bonnes intentions & du succès de ma methode, j'offre de traiter ceux qui ne seront pas en état de payer mes soins & mes remèdes, pourvu seulement qu'ils puissent subvenir aux autres fraix necessaires ; & s'il s'en présente, je prierai Mrs. les Medecins & Chirurgiens qui voudront bien s'en donner la peine, d'examiner leur cas, & d'être témoins de leur cure. A l'égard des personnes qui ne manquent ni de moiens ni de generosité pour recompenser liberalement un Chirurgien qui les tirera d'affaire, je n'ai garde de leur rien prescrire. Je les prie seulement de s'informer avec soin du succès des cures que je dis avoir faites dans ce petit Traité, & s'il leur reste le moindre scrupule sur la bonté de ma methode, je me ferai un veritable plaisir de les satisfaire, même eu présence de quelque Medecin ou Chirurgien qu'il leur plaira de mener avec eux.

# AVERTISSEMENT. v

*J'ai inferé dans cette Dissertation une courte Relation de l'état de la Medecine en Russie, parce que cela m'a paru en quelque manière nécessaire à mon but, qui étoit d'instruire le Public des cures les plus remarquables que j'y ai faites, & des raisons du peu de succès que j'y ai eu du côté d'un établissement. D'ailleurs, comme aucun Auteur, que je sache, n'en a parlé avant moi, & que la chose est des plus singulières, j'ai crû faire plaisir à mes Lecteurs de leur communiquer ce que j'en ai appris sur les lieux.*

*Si j'ai ajouté, à la fin, quelques remarques sur deux opinions particulières du fameux Mr Belloste, ce n'est pas simplement à cause qu'elles m'ont paru très mal fondées, mais encore parce que bien des gens attribuent à ses pillules mercurielles beaucoup plus de vertu qu'elles n'en ont assurément, & surtout parce que j'ai appris que des personnes de mérite se sont laissé prévenir par ce qu'il dit contre l'usage des frictions, & qu'il n'en faudroit pas davantage pour leur donner une mauvaise opinion de ma methode.*

*Lorsque je publiai ma Dissertation Angloise, je pris la liberté de la dédier à Mr. CHICOYNEAU, Conseiller du Roi T. C. dans tous ses Conseils d'Etat & Privé, son premier Medecin, Surintendant des Bains & Fontaines minerales de France, & Chancelier de l'Université de Montpellier. Plusieurs raisons m'y engageoient. Quoique Chirurgien Juré de Londres, il ne me convenoit pas de chercher à mettre mon Ouvrage sous la protection de quelque fameux Medecin ou Chirurgien de cette grande Ville, parce qu'ils ne sauroient  
sans*

*sans se faire tort à eux-mêmes, donner cours par leur approbation à une Methode qu'ils ne connoissent qu'imparfaitement, & qui n'est point en usage parmi eux. Chacun sait que les nouvelles découvertes ont des difficultés infinies à surmonter, sur tout quand le préjugé ou l'intérêt s'opposent à leur établissement. D'un autre côté, comme je tiens les principes de cette Methode de l'Illustre Mr. Chicoyneau, qui en doit être regardé comme le premier Auteur, n'étoit il pas juste que je lui fisse hommage du fruit de mon attention à la perfectionner, & à l'amener au point qu'elle fût également efficace dans tous les climats? La reconnoissance, jointe à la vénération que je conserverai toute ma vie pour ses éminentes qualités, me permettoit elle de balancer un seul moment? Je n'ignorois pas en particulier qu'il fait consister sa gloire à rendre justice à la vérité, de quelque endroit qu'elle vienne, sans se laisser éblouir ni par de vains préjugés, ni par des vûes d'intérêt, ni par l'éclat des honneurs & d'une réputation au dessus de l'envie: Ainsi j'étois sûr de trouver en lui un Juge non moins équitable qu'éclairé. L'obligeante Lettre qu'il me fit l'honneur de m'écrire à cette occasion, est une preuve que je ne me trompois pas: La voici mot à mot,*

„ Je suis très sensible, Monsieur, à tout ce que  
 „ vous me dites d'obligeant sur l'honneur que le  
 „ Roi vient de me faire en me choisissant pour  
 „ son premier Medecin. Votre mérite me rend  
 „ vos gracieusetés d'autant plus précieuses, que  
 „ je n'aurois pas osé espérer que vous vous sou-  
 „ viendriez



# Avertissement. vii

vinssiés encore de moi ; & dans ce même tems „  
 vous m'offrés poliment la dédicace de votre „  
 Livre sur le traitement de la Verole, selon la „  
 Methode que j'ai publiée à *Montpellier*. Je „  
 l'accepte avec reconnoissance ; & puisque vous „  
 voulés m'en envoyer un Extrait dans notre „  
 Langue, je le lirai avec toute l'attention dont „  
 je suis capable. „

J'AI suivi pendant seize années la même „  
 pratique pous la guérison de ces Maladies. „  
 J'en ai toujours vû d'heureux succez, en me „  
 conformant à l'état des Malades, selon leur „  
 âge, leurs forces, & les divers degrés du mal. „

IL n'appartient qu'au Praticien éclairé, & „  
 attentif de se déterminer avantageusement, se- „  
 lon la diversité de ces circonstances. Il vous a „  
 fallu y joindre la différence du Climat : Ainsi, „  
 Monsieur, cette manière de traiter en *Angle-* „  
*terre* doit vous être uniquement attribuée. „  
 Vous me faites trop d'honneur, en déclarant „  
 que j'en suis l'Auteur, & il me suffira toujours „  
 que mes Observations aient pû vous donner „  
 lieu de trouver une Methode nouvelle dans le „  
 Roiaume que vous habités. Je ne sai si ma „  
*Thèse* est connue à Messieurs vos Medecins & „  
 Chirurgiens : S'ils y trouvoient des difficultés, „  
 je me ferois un plaisir d'y répondre. Mais je „  
 compte que votre Livre réunira en vous tous „  
 les suffrages. Il me tarde de vous donner le „  
 mien, & je suis assuré que j'aurai plutôt occa- „  
 sion de vous rendre justice, que de vous té- „  
 moigner „

viii      AVERTISSEMENT.

moigner ma reconnoissance. Je suis avec la  
plus parfaite considération, „

Monfieur,

A Compiègne,  
ce 28<sup>me</sup>. May, 1732.

Votre très humble & „

très obéissant Serviteur „

CHICOYNEAU.

*J'espère que ce Grand Homme ne trouvera pas mauvais que j'aie inséré ici sa Lettre. Si elle me fait infiniment d'honneur, elle n'en fait pas moins à l'esprit & au cœur de celui qui l'a écrite ; & c'est après tout l'approbation la plus autentique que le Lecteur pût souhaiter de voir à la tête de mon Livre. Aussi a-ce-été uniquement dans cette vuë que j'ai jugé à propos de l'y mettre.*

A Londres, dans St. Martins-lane,  
le 23<sup>me</sup>. Octobre, 1735.



DIS.



## DISSERTATION

SUR

## L'USAGE du MERCURE, &amp;c.



HACUN fait que le *Mercur*e est un corps sphérique de sa nature, extrêmement subtil, & que quoi qu'on le divise en particules imperceptibles, il retient toujours la même figure. Cette figure, jointe à la subtilité de ses parties, le rend très propre à la guérison des *Maux veneriens*; & c'est aussi le seul *Spécifique* que nous ayons pour cela. Il s'insinuë facilement dans toutes les parties du corps, dans tous les plis & les replis des plus petits vaisseaux; il s'y exalte, ce qui augmente la force de son action; & se mêlant avec le sang & les humeurs, il ébranle & il brise par les mouvemens impetueux & réitérés de ses globules tous les acides du *Virus* qu'il rencontre, & il les entraîne avec lui par les évacuations naturelles.

POUR s'en servir avec succez, il faut le fixer par des préparations *chymiques* ou *galeniques*, dont il y a autant de différentes sortes, qu'on se fait de différentes idées de la vertu de ce Mineral. L'expérience m'a appris que la meilleure de ces préparations pour guérir radicalement les *Maux veneriens*, & quelques autres, c'est de diviser le Mercure en particules imperceptibles, sans se servir pour cela du feu, ni d'aucun acide corrosif. Quand il est ainsi préparé, il ne manque jamais de produire son effet, soit qu'on l'applique extérieurement, ou qu'on le prenne intérieurement. Je m'en suis d'abord servi de la première manière, avec tout le succez imaginable; & il n'est pas difficile de comprendre comment il agit alors.

A MESURE qu'on frotte le corps du Malade avec cette préparation, ou cet onguent Mercuriel, les particules du Mercure s'insinuent dans les vaisseaux capillaires de la peau, d'autant plus aisément qu'il y est attiré par la chaleur naturelle. De ces petits vaisseaux elles passent insensiblement dans de plus grands, jusqu'à ce qu'elles soient portées au ventricule droit du cœur, d'où elles se répandent avec le sang dans toutes les parties & tous les conduits du corps. Si elles rencontrent dans leur route des corps heterogenes, qui s'étant arrêtés & fixés dans les passages, y causent des *obstructions*, elles les heurtent avec impetuosité, & par leur pesanteur naturelle jointe à la rapidité de leur mouvement, elles les détachent & les entraînent avec elles, & dégagent ainsi la partie obstruée.

## L'USAGE DU MERCURE. 3

Ce qui le confirme, c'est que les douleurs des verolés cessent, aussi-tôt qu'on leur a administré une certaine quantité de Mercure. Ensuite les particules globuleuses de ce Mineral attaquent les acides du *Virus*, ou le ferment verolique, & après les avoir divisés, & brisés, elles se font un passage & les entraînent avec elles par les évacuations naturelles, comme on l'a d'abord remarqué. Il importe fort peu de savoir si cette opération se fait par le roulement & le choc de ces particules, ou par leur fermentation avec les acides du *Virus* avec lesquels elles s'accrochent, d'où résulte la dissolution générale du *Virus*, & la purification de toute la masse du sang. Il suffit que la chose est certaine par l'expérience, quoi que je croie qu'elle se fasse par l'une & par l'autre de ces deux voies, & que le choc des parties du Mercure précède leur fermentation avec celles du *Virus*.

Le Mercure crud pris intérieurement, & dans la même quantité, c'est à dire d'une à deux onces, produit les mêmes effets, pourvû qu'il soit bien préparé. Car il faut premièrement l'éteindre & le diviser en particules imperceptibles, & puis le mêler avec des ingrédients qui puissent empêcher l'estomach de le revivifier par sa chaleur naturelle & par son ferment, sans quoi toutes ces particules se réuniroient, & formeroient un tout qui par son propre poids, se précipiteroit par les selles. La préparation dont je me sers, est telle que le Mercure se répand dans toute la masse du sang, produit les mêmes effets salutaires, & passe par les mêmes évacuations

naturelles, que celui que j'emploie extérieurement par les frictions.

AVANT que de la mettre en usage, je fis l'expérience suivante. Je pris deux drachmes de Mercure ainsi préparé, que je partageai en quatre portions égales. Je mis séparément chaque portion dans une tasse de porcelaine; dans l'une je versai de l'eau bouillante, dans l'autre de l'esprit de vin, dans la troisième de l'eau froide, & dans la quatrième je fis chauffer du jus de citron, avec parties égales d'eau bouillante & d'esprit de vin. Ensuite, avec une spatule d'ivoire, je dissous chacune de ces portions en les broiant fortement; je les fis sécher dans une étuve, & quand le tout fut sec jusqu'à la consistance d'un électuaire solide, il me fut impossible de distinguer aucune particule de Mercure. Après cela, je remis ces quatre portions ensemble, & j'en formai des pillules. Puis, j'enfermai un chien pendant quarante jours, & je lui fis prendre deux onces de Mercure ainsi préparé, ne lui donnant tout ce tems-là que du pain & du lait. Il purgea cinq ou six fois pendant les deux premiers jours, ensuite il ne purgea qu'une fois en huit jours: Il mangeoit peu, mais il beuvoit beaucoup, Au bout de quinze jours, il commença à baver copieusement, ce qui dura trois ou quatre jours. Le vingtième jour il bût très peu, mais il urina beaucoup, & cela continua jusqu'au trentième jour. Alors je lui présentai de la viande, il en mangea un peu, mais il avoit de la peine à l'avaler. Je lui fis ensuite prendre trois prises, en différentes fois,

de

## L'USAGE DU MERCURE. 5

le poudre de semence de *Stafis* aigre, qui le purgea par haut & par bas. Cela fait, je lui donnai de la viande & du pain, qu'il mangea avec la même avidité qu'avant l'épreuve. Après l'avoir lâché, je ramassai avec soin ses excréments, & les fis sécher à l'ombre : J'en fis ensuite l'analyse la plus exacte, mais je ne pus trouver en tout que vingt grains de Mercure. Dès lors, je résolus de me servir de cette préparation, ou de ces pillules ; j'en ai fait usage en plusieurs rencontres, & je puis assurer qu'elles n'ont toujours aussi bien réussi que mon onguent Mercuriel ; s'il y a quelque différence, c'est qu'elles produisent un peu plus lentement leur effet, & qu'elles conviennent mieux dans de certaines maladies, ou lorsque le mal n'attaque pas les os. C'est à quoi je fais aussi toujours une particulière attention, de même qu'à varier les ingrédiens de mes préparations, selon la différence des cas qui se présentent : Et c'est par ce moyen que j'ai guéri des Maladies réputées de tout tems incurables, non seulement par les Auteurs qui en ont traité, mais même par les plus habiles Medecins modernes, du moins qui me soient connus. La relation circonstanciée que je donnerai dans la suite, de quelques Cures que j'ai faites, tant ici qu'à *St. Petersbourg*, en fournira une preuve incontestable.

MAIS afin que le Mercure produise son effet, diverses choses sont requises. 1. Il faut qu'il soit bien éteint, & bien mêlé avec les ingrediens convenables, comme je l'ai déjà fait voir. 2. Il faut que le Malade soit bien préparé, pour que  
son

son corps puisse recevoir la quantité suffisante de Mercure; car sans cette précaution on ne peut s'attendre qu'à de fâcheux accidens, comme l'expérience le prouve tous les jours, en particulier dans la salivation. 3. Il faut que la quantité de Mercure, qui ne doit jamais passer deux onces, soit proportionnée avec soin au degré de la maladie, & à la force du malade. 4. Il faut avoir égard dans l'administration de ce remède, aux différens climats, & aux différentes saisons où l'on se trouve. 5. Il faut être fort attentif aux premières opérations du Mercure, pour les augmenter, les moderer, ou les suspendre suivant que cela est nécessaire. 6. Il faut que la chambre du malade soit entretenue dans un degré de chaleur convenable à la Methode dont on le traite. 7. Enfin, il faut que les évacuations soient bien conditionnées, & conformes aux règles approuvées par les meilleurs Medecins.

CES évacuations se font ordinairement par la voie de la salivation; sur quoi il est à propos de remarquer, 1. Que si la salivation est abondante pendant les trois ou quatre premiers jours, la cure ne réussira point, parce que le Mercure ne reste pas assez long-tems dans le corps pour produire son effet. 2. Que si le malade est tourmenté de tranchées & d'un cours de ventre, & que cela continue sept ou huit jours, il meurt, ou du moins il ne guérit pas, & il faut recommencer au plutôt le remède. Car le cours de ventre empêche que le flux de bouche ne se fasse régulièrement, & entraîne par cette voie les particules du Mercure avant qu'elles aient pu agir  
suffisamment.



suffisamment sur le *Virus* de la Verole. 3. Que si l'on ne remédie promptement aux convulsions, transports au cerveau, delires, & sueurs froides, qui peuvent survenir, le malade est bien-tôt emporté. 4. Enfin, que si la salivation n'est pas régulière, & assez copieuse, c'est à dire depuis trois jusqu'à quatre pintes toutes les vingt quatre heures, pendant trois semaines ou un mois, le remède est infructueux.

Quoi qu'on puisse prévenir tous ces inconvéniens, & que je sois même persuadé qu'ils ne viennent que de ce qu'on ne prépare pas assez bien le corps des malades, & qu'on n'observe pas avec assez de soin les autres règles nécessaires; cependant la salivation est si incommode & si sujette à de fâcheux accidens, qu'il seroit à souhaiter qu'on eut quelque autre methode plus sûre & plus facile tout ensemble. C'est ce qu'une longue expérience m'a fait heureusement trouver, après ce que j'en avois vû pratiquer autrefois dans l'Université de *Montpellier*, où j'ai étudié en Chirurgie.\*

AIANT remarqué que les malades n'étoient jamais plus sûrement guéris par la salivation, que quand ils suoiient & urinoient beaucoup, j'ai fait expérience sur expérience pour disposer le corps des verolés à recevoir mon remède, de manière que le Mercure opérât par les sueurs & les urines, & fût toujours efficace dans tous les climats. J'ai eu la satisfaction d'y être parvenu; D'autres en prenant les mêmes soins, & la même peine, pour

\* Voici ce qu'on en a dit dans l'*Avertissement*.

roient y parvenir aussi bien que moi. Mais comme après les pertes considérables que j'ai faites, il ne me reste d'autre ressource que l'expérience particulière que j'ai acquise dans cette branche de ma profession, j'espère qu'on ne trouvera pas mauvais, si je garde par devers moi mon secret, jusqu'à ce que de meilleures circonstances me permettent de le communiquer au Public avec les observations que j'ai faites à loisir sur cette matière.

UNE constante expérience a appris aux Médecins que toutes les maladies épidémiques se guérissent pour l'ordinaire plus sûrement & plus promptement quand la matière *morbifique* se décharge par les sueurs & les urines, que quand elle passe par les autres évacuations. Et c'est un fait que la masse du sang se purifie beaucoup mieux par une transpiration insensible, que par toute autre voie. Suivant cela, la méthode que je propose de guérir les maux veneriens par les sueurs & les urines, sans salivation, doit nécessairement être la meilleure & la plus sûre. Aussi puis-je assurer qu'elle ne m'a jamais manqué, depuis plus de vingt ans que je l'ai mise en pratique. D'ailleurs, elle a de très grands avantages sur celle de la salivation. 1. Il se trouve des Malades si foibles, qu'on ne sauroit les faire saliver sans les exposer à un danger manifeste de mourir dans l'opération; mais à quelque extrémité qu'ils soient réduits, ils peuvent prendre mon remède sans aucun inconvenient, & en espérer un heureux succès. 2. Il n'y a point d'accident à apprehender ni pendant ni après

## L'USAGE DU MERCURE. 9

a cure, comme je la fais; mais il y en a beaucoup dans la Salivation. 3. La Salivation n'est pas seulement dangereuse, mais encore très douloureuse & très incommode; au lieu que les Malades peuvent être guéris par ma Methode, presque sans douleur & sans incommode; leurs Amis peuvent les voir librement & sans crainte, & leur aider à passer agréablement le tems qu'ils sont obligés de garder la chambre. 4. Enfin mon remède peut sûrement tirer d'affaire ceux que la Salivation a manqués, quoi qu'il ne faille pour cela ni plus de tems, ni une plus grande dose de Mercure.

Au reste, je dois repeter ici, & justifier ce que j'ai avancé plus haut, que pour que le Mercure guérisse radicalement les maux Veneriens, il faut qu'il soit préparé sans feu & sans acide corrosif, & que le corps du Malade soit disposé par une diete & des remèdes convenables, à recevoir une quantité suffisante de ce Mineral; deux choses en quoi l'on manque presque généralement, & qui font que la plupart des Cures ne réussissent point, ou ne sont tout au plus que des palliatifs. En effet, pour commencer par la première, toutes les préparations chymiques ouvrent trop le corps des petits globules du Mercure, ce qui rend son action beaucoup plus prompte, & fait qu'il ne reste pas assez dans le corps, pour briser les acides du *Virus*, & les entraîner avec lui. Il cause d'abord une si grande évacuation de salive, qu'il est impossible d'en donner une quantité suffisante pour guérir radicalement; car l'on remarque que trois ou quatre drachmes de

ces sortes de préparations, prises intérieurement, produisent une évacuation aussi abondante, que deux onces de Mercure par les frictions. De plus, il est certain que les particules ignées du feu, & les acides corrosifs des Ingrédients qu'on emploie dans toutes les préparations chymiques, pènètrent & accrochent si fortement les globules du Mercure, qu'elles changent sa figure sphérique, & le rendent incapable de pénétrer le tissu des os cariés, & d'y détruire les acides du *Virus*, sans quoi il est impossible qu'il y ait de véritable guérison.

POUR ce qui est de préparer le corps du Malade, avant que de lui administrer le Mercure, la plupart des Medecins & des Chirurgiens regardent cela comme une chose parfaitement inutile, & sont d'opinion que la Salivation procurée par une ou deux frictions, & par quelques prises de Mercure chymiquement préparé, est suffisante pour guérir radicalement une Verole confirmée. Cependant rien n'est plus aisé que de prouver le contraire. Le Mercure ne sauroit agir efficacement sur les acides du *Virus*, si le Malade n'a pas été bien préparé, 1. Parce que les pores de la peau ne sont pas assez ouverts pour l'introduction du Mercure par les frictions, non plus que pour la sortie graduelle après son opération dans la masse du sang, & dans tous les conduits du corps. 2. Parce que les humeurs & les acides qui s'y rencontrent, n'ayant pas été diminués par des évacuations nécessaires, sont en trop grande abondance pour que le Mercure puisse agir librement sur le *Virus*. 3. Parce que les

Vaif-

Vaisseaux étant pleins, ne peuvent pas recevoir une quantité suffisante de Mercure, ni en supporter le poids ; Ainsi le cœur se contracte, & par la multitude de ses mouvemens convulsifs qu'il communique aux artères & au sang, les globules de ce Mineral sont poussés avec rapidité vers les glandes salivaires ; & quand une fois il s'est fait un passage au travers de ces glandes, on a beau en donner doze sur doze, intérieurement ou extérieurement, il suit toujours sa première détermination, sans s'arrêter dans le sang, & dans les conduits du corps. Il ne faut donc pas s'étonner si cette Methode est infructueuse, et même suivie le plus souvent d'accidens fâcheux, sur tout lorsque le *Virus* s'est fixé sur les os. Ceux là mêmes qui la suivent, ont pû s'en convaincre mille fois par leur propre expérience ; mais malheureusement le préjugé et l'obstination l'emportent. Entre un grand nombre d'exemples que je pourrois en alleguer, je me contenterai de rapporter celui ci, dont j'ai les preuves en main. Un Valet de chambre d'un Seigneur de la Cour avoit pris du Mercure, presque tous les jours, pendant huit semaines consécutives, intérieurement & extérieurement, mais sans avoir auparavant préparé son corps. Il se vit bien tôt réduit à un état des plus tristes : Il tomboit à tout moment en syncope ; il étoit accablé de maux de cœur, de sueurs froides, & d'une difficulté de respiration si fâcheuse qu'elle l'obligeoit à se lever du lit, malgré sa grande foiblesse, crainte de suffoquer. Enfin, je fus appelé, et avec la bénédiction de Dieu je le guéris.

si bien par ma Methode, en moins de trois semaines, qu'il partit d'abord après, pour aller joindre son Maître qui étoit allé en France.

LES Medecins, & autres qui prétendent guérir les Maux vénériens les plus inveterés par les seules Pillules mercurielles préparées chymiquement, sans y disposer le corps des Malades, & sans leur faire observer de regime, ni même garder la chambre, sont regardés, avec raison, par les plus expérimentés dans cet Art, comme de francs Charlatans qui ne cherchent qu'à en imposer au Public. Leurs Cures ne sont que de miserables palliatifs, & bien tôt l'on voit les symptômes des mêmes Maladies reparoitre pires qu'auparavant: Car les prétendus Spécifiques dont ils se servent, ne font qu'émouffer les pointes exaltées du *Virus*, et que donner à son mouvement une autre détermination; de sorte que par le long séjour qu'il fait dans la masse du sang, il en corrompt insensiblement la substance, & en particulier les particules balsamiques qui sont propres pour la generation. D'où il arrive que l'infection se communique d'un sexe à l'autre, & des Pères aux Enfants. Quelquefois, à la verité, le *Virus* se trouve enveloppé dans les parties sulphureuses du sang, et y demeure assez long-tems sans se manifester au dehors; mais tôt ou tard il se dégage, & cause de nouvelles Maladies. Il paroît dans les Enfants qui naissent de ceux qui en sont infectés, quoi que pour l'ordinaire sous d'autres formes, comme les Ecroüelles, les *Nœuds*\*

\* Maladie fort commune en Angleterre, & que les Anglois appellent *Rickets*.

es Ulceres, Fistules, Pustules, Dartres, le Scorbut, le Rhumatisme, & même la Goutte. Et ce qui prouve que ces Maux sont bien souvent le fruit de la débauche des Péres, c'est que rien ne peut les guérir que les mêmes remèdes dont on se sert pour la Verole, comme je l'ai plusieurs fois éprouvé. Voilà pourquoi j'ai remarqué dès le commencement de cette Dissertation, que le Mercure étoit un spécifique non seulement pour les Maux veneriens, mais encore pour quelques autres qui y ont rapport, ou qui en dérivent.

MAIS comme en fait de Medecine & de Chirurgie, tous les plus beaux raisonnemens du monde ne signifient rien, s'ils ne sont soutenus de l'expérience, je vais produire quelques exemples bien attestés, de personnes que j'ai guéries radicalement des uns & des autres de ces Maux en suivant la Methode dont il s'agit.

1. IL y a environ dix-huit ans, que la fille d'un Batelier de *Richmond*, nommé *Fletcher*, me fit appeller. Elle avoit été fortement salivée un an auparavant; mais il lui étoit resté de si grands maux de tête, qu'elle ne pouvoit absolument point dormir, & loin d'être guérie, elle avoit la moitié de la machoire inférieure du côté gauche actuellement cariée. Je la tirai d'affaire dans l'espace de six semaines, par le moien du Mercure sans salivation. Je puis produire les pièces qui s'exfolièrent de sa machoire. Elle s'est mariée depuis à un Cordonnier du même lieu, dont le nom est *Burgess*, & elle vit encore.

2. CINQ ans après, je guéris de la même manière

ère un Valet du feu Duc de *Devonshire*. Il étoit si mal que le Medecin de ce Seigneur & un Chirurgien de reputation furent d'avis qu'il étoit inutile de lui administrer des remèdes. Il ne pouvoit dormir ni nuit ni jour depuis quatre mois, il rendoit tout ce qu'il avaloit, il crachoit du sang corrompu, il avoit une *exoſtoſe* à l'une de ses jambes, l'os du nez carié; et il étoit, outre cela, si foible qu'à grand peine pouvoit il se lever du lit. Je demurai deux mois et demi à le guérir parfaitement, sans employer la Salivation. J'ai encore les pièces qui sortirent de son nez par exfoliation. Il se maria peu de tems après, & il a des Enfans de son mariage, qui jouissent aussi bien que lui d'une parfaite santé. Mr. *Huet* Maitre d'Hotel, Mr. *Darington* Ecuier, & Mr. *Burnefields* Apotiquaire du feu Duc, peuvent rendre témoignage de ce fait, de même que le Medecin & le Chirurgien dont j'ai parlé et que je crois assez équitables pour cela.

3. L'Année suivante, Mr. le Capitaine *Clapié*, du Regiment de feu Mr. *Labouſſetiere*, me fit appeller pour le traiter d'une fistule qu'il avoit au bas de la Verge, & au travers de laquelle son urine passoit. Outre cela, il s'y étoit formé un corps dur de substance charnuë, de la grosseur de deux gros œufs; & l'uretre étoit bouché en trois différens endroits, ce qui avoit tellement retréci le passage qu'il étoit difficile d'y introduire une chandelle de cire, ni aucune autre chose de la grosseur d'une tête d'épingle. Il avoit eu auparavant l'avis de quatre habiles Chirurgiens, qui après une longue consultation lui avoient déclaré qu'ils



qu'ils ne voioient aucun moien de le tirer d'affaire. Je le traitai selon ma methode avec tant de succez, qu'au bout de huit mois il urinoit librement par la voie naturelle; & il se rétablit si bien qu'il partit peu de tems après pour la campagne, & qu'il a eu depuis plusieurs Enfans tous fort sains. Mr. *Verdier* Cuifinier de la Reine, chez qui il logeoit alors, & qui vit encore, a été témoin de cette Cure.

4. EN voici une plus récente, mais qui n'en est pas moins remarquable. Il y a environ cinq ans que le fils d'un Marchand de soie, dans *Devonshire-Square*, aiant été mal traité d'une Gonorrhée virulente & d'un chancre, perdit entièrement l'usage de sa main droite. Il avoit depuis quatre mois des *nodus* dans presque toutes les jointures du poignet & de la main. Un très habile Chirurgien qui étoit son Parent, entreprit de le guérir, mais voiant au bout de six semaines que tous ses soins étoient inutiles, il l'abandonna. Le jeune homme s'adressa ensuite à Mrs. *Turner* & *Plumbtree* Medecins de reputation, & à Mr. *Ferne* Chirurgien de l'Hopital de St. *Thomas*, d'un très grand mérite. Ils furent tous d'avis de le faire passer par une Salivation régulière, comme étant le seul remède qui pût le sauver. Mais le Malade ne pouvant s'y résoudre, eut recours à moi, & dans l'espace de cinq semaines je le guéris si bien par ma Methode, qu'il fut en état de tenir les Livres de son Père. Mr. *Ferne* me fit la grace de le venir voir sur la fin de la Cure, & déclara qu'il étoit surpris & en même tems charmé de le trouver en si bon état.

5. A PEU près dans le même tems, je fis deux Cures, pour la verité desquelles je puis en appeller ici au témoignage de trois Docteurs en Medecine des plus distingués, savoir Mr. le Chevalier *Hans Sloane*, & Mrs. *Hollings & Stuart*, Medecins de L. L. M. M. Britanniques. La première est celle d'un Musicien de l'*Opera*, qui avoit des ulcères dans la bouche, & l'interieur du nez plein non seulement d'ulcères, mais encore de gales sèches & de poireaux. Le Dr. *Hollings* le vit & l'examina avant la Cure, & le Dr. *Sloane* après. La seconde est celle d'une Dame d'environ cinquante ans, qui s'étant mariée à un jeune Debauché, se trouva bien-tôt attaquée d'une Gonorrhée virulente des plus fâcheuses. Mr. *Coldom* habile Chirurgien, aiant été appelé, fut d'avis de la faire saliver. Mais le Mari n'y eut aucun égard, & m'envoia chercher quelques jours après. Je trouvai que le *Vagina* étoit relâché, sortoit hors des lèvres pour le moins trois pouces, & formoit une dureté schirreuse, de la grosseur du poing, & couverte d'ulcères purulens. Je guéris parfaitement cette Dame au bout de quatre Semaines, & le Dr. *Stuart* la vit chez moi dans le tems que je la traitois, & qu'elle étoit presque rétablie. Elle mourut deux ans après par l'excès de la boisson; mais le Musicien de l'*Opera* vit encore, & est prêt, non seulement de déclarer la verité du fait, mais encore de paroître devant ces trois fameux Medecins pour les convaincre de son entier rétablissement.

Je crains d'ennuier mes Lecteurs par un plus grand

grand nombre d'exemples. Il est tems de faire mention de quelques autres Maladies que j'ai guéries en suivant la même Methode.

IL y a près de vingt ans, qu'un Rubanier du *Spittlefields* me fit voir un de ses Enfans, âgé d'environ six ans, qui avoit quatre ulcères à la jambe, & trois sur le dessus du pied, dont le pus traversoit la plante du pied : La cause de ces ulcères étoit une humeur scrophuleuse. Je guéris cet Enfant en trois mois, & il s'est toujours parfaitement bien porté depuis.

EN 1723, un Valet du feu Docteur *Burnet*, Chapelain de sa Majesté, souffroit depuis deux ans une violente & continuelle douleur à la plante du pied. A la fin, il s'y forma un abscez qui caria entièrement une des *phalanges*. Mr. *English*, Docteur en Medecine, & Mrs. *De Buffière* & *Brown* Chirurgiens furent d'avis de lui amputer la jambe ; mais il ne voulut jamais y consentir, & deux mois après il alla à l'Hopital de *St. Thomas*, pour s'y faire traiter. Il n'y fut pas plutôt qu'on résolut de lui faire la même opération, comme étant la seule chose qui pût lui sauver la vie. Il prévint l'exécution de ce dessein, en se retirant secrètement ; après quoi m'ayant été adressé, j'entrepris de le guerir sans lui couper la jambe. J'en vins heureusement à bout dans l'espace de dix-huit mois, à telles enseignes qu'il fut en état de faire le voyage de Suisse à pieds : Mais auparavant il se fit visiter par Mr. *De Buffière* qui l'assura de sa guérison, & me félicita même du bon succès que j'avois eu. La cause de son mal étoit une humeur scrophuleuse

dont il s'étoit fait à la longue un dépôt dans cette partie du corps. Mr. *David Mitchel*, Beau-frère de Mr. *Burnet*, & qui est encore plein de vie, peut attester la vérité de ce fait.

LA même année, ..... *Sarmoise*, Cuisinier du Duc de *Queensbury* me fit appeller. Il étoit depuis neuf ans incommodé de plusieurs duretés & ulcères scrophuleux dans l'aine, & particulièrement sur l'os *pubis*, & jusqu'au *Scrotum*. Il avoit été dans les Pais étrangers, entre les mains de divers habiles Chirurgiens, & ensuite ici pendant quelque tems entre celles de Mr. *De Buffière*; mais les uns & les autres l'avoient abandonné comme incurable. Cependant par mes soins & par mon remède pris intérieurement, il fut guéri en moins de deux mois. Il a jouï depuis d'une parfaite santé pendant l'espace de dix ans; mais étant mort, il y a deux ans, d'une fièvre, son Ami Mr. *Verdier*, Cuisinier de la Reine, peut justifier la vérité de ce que j'avance.

IL me seroit aisé de produire un plus grand nombre d'exemples de cette nature, mais ceux que je viens de citer suffisent pour établir l'usage d'un remède si efficace dans diverses maladies réputées incurables, même par les meilleurs Auteurs.





## RELATION ABREGÉE,

D E

L'Etat présent de la Medecine

E N

*RUSSE, &c.*

VANT l'Empereur PIERRE I. la Medecine étoit très peu connue, & encore plus mal pratiquée en *Russie*. Les Grands Ducs avoient un Medecin & un Chirurgien affectés, les Patriarches de même; & si ils leur permettoient de visiter quelque Seigneur malade, on regardoit cela comme une grande faveur. Au reste, il ne paroît pas qu'il y eut d'autres Medecins ou Chirurgiens dans tout ce vaste Empire. Chacun étoit son propre Medecin, & se servoit dans le besoin de certains remèdes generaux que l'usage lui avoit appris à connoître, & qui consistoient sur tout dans les vertus des simples. Seulement il y avoit à *Moscou*

deux Apotiquaires qui fournissoient des drogues & des remèdes à ceux qui en vouloient. Mais comme ils n'étoient assujettis à aucun règlement, & qu'ils n'avoient aucune émulation, on peut aisément s'imaginer ce que c'étoit que leur *Pharmacie*.

PIERRE I. qui s'aperçut bien-tôt de cette disette étonnante de Medecins, de Chirurgiens, & d'Apotiquaires dans ses Etats, y en attira bon nombre des Pais étrangers, & leur assigna à tous des places & des appointemens convenables. Il établit dans chaque Division, ou Corps d'Armée, un Medecin & un Chirurgien en Chef, & dans chaque Regiment un Chirurgien major, avec ordre à ceux-ci de faire chaque jour au Medecin & au Chirurgien en chef, un rapport exact du nombre des Malades de leur Regiment, & de la nature de leurs Maladies ou de leurs accidens. De même, il établit sur la flotte un Chirurgien en Chef, & un pour chaque Vaisseau. Outre cela, il fit bâtir des Hôpitaux, un à *Moscou* pour les Troupes de terre, deux à *St Petersbourg*, dont l'un étoit pour les Troupes de terre, & l'autre pour la Flotte, un à *Cromstadt* aussi pour la Flotte, & un autre dans la ville d'*Astracan*, sur la mer *Caspienne*; & il y plaça un nombre suffisant de Medecins & de Chirurgiens. Voici de quelle manière il régla les gages des uns & des autres.

Aux Medecins & Chirurgiens en chef des Divisions, ou Corps d'armée, il assigna six cens Roubles chacun par an, qui font environ cent trente cinq Livres Sterling.

A son premier Medecin deux mille Roubles, avec le titre d'*Excellence*; & à ses deux Chirurgiens, six cens Roubles chacun.

Aux Chirurgiens majors des Regimens cent cinquante Roubles.

Au Chirurgien en Chef de la flotte six cens Roubles.

Aux Chirurgiens de chaque vaisseau de guerre cent cinquante Roubles.

Aux Chirurgiens des Gardes quatre cens Roubles.

Aux Medecins des Hôpitaux six cens Roubles, & aux Chirurgiens trois cens.

Le Prince ordonna encore que tous les Chirurgiens seroient pourvus à ses fraix des Instrumens, des Drogues & des Remèdes dont ils auroient besoin. Mais aiant été bien-tôt informé de la mauvaise foi des deux Apotiquaires de *Moscou*, tant dans la préparation que dans la vente des remèdes, il fit ériger avec toute la diligence possible quatre Apotiquaireries publiques à *St. Petersbourg*, & deux à *Moscou*, les fournit de drogues, d'instrumens & d'utensiles necessaires, & fit venir d'Allemagne des Apotiquaires, à qui il assigna six cens Roubles d'appointement par an, & des gages honnêtes pour leurs garçons & ouvriers. Il nomma dans chaque lieu un Medecin des plus experts pour l'examen des drogues, & des préparations tant *chymiques* que *galeniques*, avec ordre d'en régler le prix, & d'en donner un compte exact à son premier Medecin. Il défendit sur peine de chatiment corporel à toute autre personne de vendre directement ou indirectement  
des

des drogues ou remèdes, à moins qu'il n'en eut une permission expresse signée de sa main, & aux Apotiquaires établis d'exécuter aucune ordonnance de Medecins ou Chirurgiens qui ne seroient pas actuellement à son service, ou au service des Ministres étrangers, ou qui n'auroient pas été approuvés par son premier Medecin comme des gens deuëment qualifiés pour exercer la Medecine ou la Chirurgie. Enfin il régla les visites des Medecins sur le pied de deux roubles, ou écus, chacune, & celles des Chirurgiens sur le pied d'un écu. Mais malgré toutes ses précautions, un grand nombre d'Empiriques & de Charlatans se répandirent dans ses Etats, & l'on admit au rang des Medecins & des Chirurgiens à gages des gens d'une très petite capacité. Pour remedier à l'un & à l'autre de ces desordres, l'Empereur établit une espèce de chambre, qu'on appelle la *Chancellerie de Medecine*, composée d'un Medecin & d'un Chirurgien des plus habiles, d'un Secrétaire, & de plusieurs Clercs, pour examiner les lettres ou titres de tous les Medecins & Chirurgiens qui étoient actuellement à son service, ou qui souhaiteroient dans la suite d'y entrer, de même que de ceux qui sans être à son service, avoient obtenu ou obtiendroient le privilège d'exercer ces professions. Cette chambre avoit le pouvoir, non seulement d'examiner leurs lettres, mais encore de les examiner eux mêmes, de les renvoyer s'ils n'avoient pas la capacité requise, & s'ils l'avoient, de leur en expedier un Acte, & d'enregistrer leur nom & leur demeure. C'étoit aussi à elle que les Colonels des Regimens,



mens, les Generaux d'armée, les Amiraux de la Flotte, les Capitaines des Vaisseaux de guerre, & les Directeurs des Hôpitaux devoient s'adresser pour avoir les Medecins, Chirurgiens, remèdes, ou instrumens dont ils auroient besoin. Ce Prince publia en même tems un Edit qui ordonnoit à tous ceux qui ne voudroient pas se soumettre à cet Etablissement, de sortir de ses Etats, à peine aux contrevenans d'être poursuivis selon toute la rigueur des Loix. Et lorsqu'il fonda l'Academie des Sciences & des Belles lettres à St. *Petersbourg*, il eut soin d'y établir deux pensions honorables, l'une pour un Professeur en Medecine, & l'autre pour un Professeur en Anatomie, lesquels seroient obligés de faire regulièrement des Leçons publiques pour l'instruction de ceux qui se destineroient à ces professions là.

Tous ces Règlemens, très sages en eux-mêmes, ont été religieusement observés pendant le règne de CATHERINE, & de PIERRE II. Mais l'Imperatrice régnante a jugé à propos d'y faire quelques changemens. Elle a honoré son Medecin du titre d'*Archiatre*, ou premier Medecin de tout l'Empire, & l'a revêtu du pouvoir absolu de diriger tout ce qui appartient à la Medecine, de disposer de toutes les places de Medecin de Chirurgien & d'Apotiquaire dans toute l'étendue de ses Etats, & d'infliger tels chatimens que bon lui semble à ceux qui refusent d'obéir à ses ordres ou de se soumettre à ses règlemens; au lieu que ses Predecesseurs s'étoient toujours réservé la nomination des places, & la connoissance des cas particuliers qui pouvoient se présenter. Et  
pou

pour le mettre en état de soutenir avec honneur une dignité si relevée, elle lui a assigné une pension annuelle de huit mille Roubles, avec un Appartement magnifique dans le Palais, bouche en Cour, équipage, domestiques, &c. J'avoué que quoi qu'il semble dangereux de confier à un seul homme un pouvoir si vaste & si absolu, cependant si ce poste étoit occupé par un Medecin également habile, judicieux & intègre, la Medecine, la Chirurgie & leurs dépendances en retireroient un avantage infini, & bien-tôt l'on verroit ces arts si necessaires à la Société fleurir en *Russie*, autant que dans aucun autre païs de l'Europe. Mais malheureusement il a été rempli depuis l'avenement de sa Majesté Imperiale à la Couronne, par un homme qui à une capacité très mediocre joint un esprit des plus bizarres, des plus hautains & des plus entêtés. Je n'aurois garde de m'exprimer ainsi, si ce n'étoit là un fait averé & de notorieté publique. Les Medecins Chirurgiens & Apotiquaires de ce vaste Empire n'ont que trop éprouvé sa tyrannie. L'Academie des Sciences, les Seigneurs mêmes de la Cour n'ont pas été à l'abri de ses manières insolentes & capricieuses. On l'a vû plus d'une fois mépriser leurs recommandations, choisir des ignorans pour remplir les places vacantes, tandis qu'il s'en présentoit de très capables, éloigner les personnes du premier mérite, transférer les gens d'un bon poste à un poste fort mediocre sur le moindre mécontentement, & releguer en *Siberie* ceux qui étoient assez hardis pour se plaindre ou pour censurer sa conduite. Et il le pouvoit d'autant

d'autant plus impunément, qu'il est défendu à toute personne sous peine de chatiment corporel de présenter aucun Placet, ou de s'adresser directement à l'Imperatrice, de sorte qu'un Medecin, Chirurgien, ou Apotiquaire maltraité ne sauroit porter ses plaintes ailleurs qu'à la *Chancellerie de Medecine*, où Mr. l'*Archiatre* est tout ensemble Juge & Partie. Ainsi on peut dire que son pouvoir est aussi absolu que celui du grand Inquisiteur d'Espagne, & qu'il n'en use guère mieux.

MAIS pour donner à mes Lecteurs un échantillon de l'esprit capricieux & tyrannique de cet homme, je vais reciter en aussi peu de mots qu'il me sera possible, ce que j'en ai éprouvé moi-même. Il y a environ trois ans, qu'ayant formé le dessein d'aller m'établir en *Russie*, je partis avec ma famille, à la suite de Mylord *Forbes*, qui alloit dans ce pais-là, en qualité d'Envoié extraordinaire & plenipotentiaire de sa *Majesté Britannique*, à qui j'avois été très fortement recommandé par des personnes de distinction. Mr. le Prince de *Cantemir*, Ministre de l'Imperatrice de *Russie*, auprès de sa ditte Majesté, écrivit en ma faveur, & de la manière du monde la plus obligeante, à Mr. le Comte de *Biron*, Grand Chambellan & premier Ministre de cette Princesse, à Mr. le Comte de *Levenvolt*, son grand Maréchal, & à Mr. le Prince *Throbouskoy*, Major General de ses Gardes, les priant de me procurer quelque poste honorable, comme celui de Chirurgien Major d'un des Hopitaux de *St. Petersbourg*, ou dans les Gardes. Je remis d'abord à mon arrivée ces Lettres en main propre : Les

Seigneurs à qui elles étoient adressées, me reçurent fort gracieusement, & m'assurèrent de leur protection; mais ils me dirent en même tems qu'il falloit que j'allasse faire la reverence à Mr. l'*Archiatre*, sans lequel il n'y avoit rien à faire, & qu'ils auroient soin de le prévenir en ma faveur. Effectivement ils prirent la peine de lui parler, mais le succez ne répondit ni à leur attente ni à la mienne. Il me reçut avec beaucoup de froideur, pour ne rien dire de plus; & après que je lui eus expliqué le sujet de ma visite, il me répondit fièrement qu'il n'y avoit point de place vacante, telle que je la souhaitois, & qu'on me l'avoit fait espérer, mais qu'il y en avoit d'autres dans les Regimens & dans la Flotte, & que tout ce qu'il pouvoit faire pour moi étoit de m'en donner une. Je lui repliquai, qu'étant chargé de famille cela ne pouvoit pas me convenir, attendu que les appointemens de ces sortes de places n'étoient que de cent cinquante Roubles; mais que je le priois de se souvenir de moi lors qu'il se présenteroit quelque chose de meilleur. Là dessus il me tourna le dos, & passa dans une autre chambre sans me dire un seul mot. On peut juger qu'elle fut ma surprise; je me retirai tout confus, & ne sachant quel parti prendre. Je n'avois garde de m'adresser à Mylord *Forbes*, qui, pour des raisons que je dirai tout à l'heure, m'avoit déjà déclaré qu'il ne pouvoit me rendre aucun service, & que je ne devois pas compter sur lui. Je courus chez Mr. *Rondeau*, Resident de sa *Majesté Britannique*, je lui comptai la manière dont Mr. l'*Archiatre* m'avoit reçu, je lui

fis voir mes Certificats des Maitres Chirurgiens de *Montpellier*, ceux de l'*Hôtel Dieu* de *Paris* où j'ai servi quelques années, mes Lettres de Maitrise de *Londres*, & ma Patente de Ventoufeur de S. A. R. Monfeigneur le *Prince de Galles*, & je le priaï de m'honorer de fa protection; mais il me tint le même langage que Mylord *Forbes*, & par les mêmes raïsons.

Sur ces entrefaites, j'eus le bonheur d'être introduit chez Mr. *Le Fort*, Envoïé extraordinaire du Roi de *Pologne*, auprès de l'Imperatrice de *Ruffie*. Comme c'est un Seigneur très affable, & qui se fait un plaisir de rendre service aux Etrangers qui s'adreffent à lui, j'en fus parfaitement bien reçu. Il me communiqua même l'état de fa fanté; il me dit que depuis environ trois mois il avoit eu trois attaques d'*Epilepsie*, & il ajouta qu'il fouhaitoit que je vouluffe avoir une consultation là-deffus avec Mr. *Divernois*, Professeur en Anatomie dans l'*Academie Impériale des Sciences*, qui étoit son Medecin. Je fus ravi de trouver l'occasion de me faire connoître, & je n'eus garde de la laisser échapper. Au jour & à l'heure marquée, je me rendis chez son Excellence, où j'eus d'abord un assez long entretien avec Mr. *Divernois*, sur différentes fortes de Maux qui font proprement du ressort de la Chirurgie. Il me parut satisfait de mes raisonnemens, & me rendit ensuite un compte exact de la maladie de ce Seigneur, des remèdes qu'on lui avoit adminiftrés, & de la manière dont il croïoit qu'on devoit s'y prendre à l'avenir pour opérer fa guérifon. Je ne fus pas tout à fait de

son avis, & je lui en dis naturellement ma pensée que j'appuiai des meilleures raisons que je pûs; mais il ne voulut point s'y rendre, & il continua à suivre la methode qu'il avoit proposée. Cependant, Mr. l'Envoié empirant à vuë d'œil, le determina enfin à essaier la mienne, & par le simple usage qu'il fit de quelques remèdes que j'avois indiqués, il se trouva beaucoup mieux en peu de tems. Cela augmenta la confiance qu'il avoit commencé d'avoir en moi, & lui fit redoubler son attention à me rendre service. Je l'instruisis alors de la manière dont j'avois été reçu de Mr. l'*Archiatre*, & de ce que j'avois à espérer du côté de Mylord *Forbes* & de Mr. *Rondeau*. Il m'exhorta à la patience, & me dit que Mr. l'*Archiatre* étoit d'une humeur fort capricieuse, qu'il falloit me faire connoître par ma pratique, & qu'il m'en fourniroit bientôt les occasions; qu'à l'égard de l'Ambassadeur & du Resident d'*Angleterre*, le refus qu'ils avoient fait de me protéger venoit de ce que Mr. *Rondeau* logeoit chez lui depuis quelques années un Chirurgien *Irlandois*, dont il faisoit grand cas. Il auroit pû ajouter, qu'une Politique outrée y avoit beaucoup de part, Mylord *Forbes* & Mr. *Rondeau* craignant, s'ils s'interessent pour moi, de déplaire à Mr. l'*Archiatre*, qu'ils faisoient avoir l'oreille de l'Imperatrice.

QUELQUES jours après cette conversation que j'eus avec Mr. *Le Fort*, Mr. le Prince *Throbouzkoy* dont j'ai déjà parlé, me fit dire qu'on me destinoit une place de Chirurgien Major dans les Gardes, qui devoit être vacante dans trois Se-

maines.

maines. Au bout de ce tems-là je me rendis chez ce Seigneur ; mais je ne fus pas peu surpris d'apprendre de sa propre bouche, que quoi qu'il eut mis tout en œuvre, conjointement avec ses amis, pour me faire avoir cette place, il n'avoit jamais pû en venir à bout, Mr. l'*Archiatre* aiant déclaré tout net qu'il vouloit la donner à une autre personne qu'il avoit en vuë. Je fus donc réduit à faire de mon mieux, & à chercher par ma pratique particulière les moiens de subvenir aux besoins de ma famille. La Providence m'en fournit les occasions, & je puis dire que j'eus à cet égard tout le succez que je pouvois naturellement espérer dans de pareilles circonstances : Mais cela même ne fit qu'aigrir toujours d'avantage l'esprit de Mr. l'*Archiatre*. Il envoya chez moi des Soldats, avec ordre de me conduire à la *Chancellerie de Medecine*, pour y produire les titres en vertu desquels j'exerceois ma profession. J'y parus, & je montrai mes Lettres de Chirurgien Juré de *Londres*, qu'on enregistra, & qu'on me renvoia deux jours après. Je devois en conséquence, suivant les réglemens de *Pierre I.* avoir le même droit de pratiquer la Chirurgie, & de me fournir de remèdes chez les Apotiquaires, en paiant, que les Chirurgiens qui étoient au service de S. M. Cependant Mr. l'*Archiatre* ne jugea pas à propos de m'en laisser jouir long-tems. Au bout de quatre mois il me fit sentir jusqu'où pouvoit s'étendre sa tyrannie. Aiant été informé qu'on vouloit mettre entre mes mains un Jeune homme de distinction, de l'*Academie des Cadets*, pour le guérir d'une Ve-

role

role confirmée, contre laquelle tous les remèdes ordinaires avoient été inutiles depuis environ quatorze mois, & que plusieurs Medecins & Chirurgiens avoient même déclarée incurable, il ne put plus se contenir. Il fit défense aux Apotiquaires, sur peine de perdre leurs places, de vendre aucune drogue ni remède aux Medecins ou Chirurgiens qui ne seroient pas actuellement au service de l'Imperatrice. Cet ordre injuste qui m'ôtoit tout moien d'exercer ma profession, m'obligea de lui présenter requête pour le prier, que sans avoir égard à mes lettres de Chirurgien Juré, déjà enregistrées, il voulut me faire examiner par la *Chancellerie de Medecine*, & si j'étois trouvé capable, m'accorder la liberté de pratiquer & d'avoir des remèdes comme auparavant. Mais il fut inflexible, & je vis bien qu'il avoit juré ma perte. J'en portai mes plaintes à Mylord *Forbes*, le suppliant de m'accorder sa protection, comme à un Sujet de S. M. *Britannique*, qui étoit même au service de Monseigneur le *Prince de Galles*, & dont il n'avoit aucun lieu d'être mécontent. Cependant il me la refusa d'une manière assez dure, sans doute par les mêmes raisons que j'ai déjà dites. Là dessus je m'adressai à Mr. l'Envoié *Le Fort*, & à Mr. le Comte de *Lignard* son Collègue, Seigneur d'un merite très distingué, qui furent plus humains, & qui me prirent aussi-tôt sous leur protection. Ainsi, quand j'eus besoin dans la suite de drogues ou de remèdes, je ne fis que mettre au bas de mes ordonnances, pour son Ex-

cellence



cellence Mr. Le Fort, ou Mr. Le Comte de Lignard, comme si j'eusse été à leur Service.

CEPENDANT je présentai, par l'avis de ces deux Seigneurs, un Mémoire à Mrs. de l'*Académie Impériale des Sciences*, dans lequel j'exposois ma methode pour la guérison des Maladies Veneriennes, sans salivation, & j'offrois d'en faire l'épreuve devant des Juges competens. Je l'accompagnai d'un Extrait de ma Dissertation Angloise sur ce sujet, n'y aiant que deux Membres qui entendissent l'Anglois. L'un & l'autre furent parfaitement bien reçus; mais l'on me dit que comme ce qui regardoit la Medecine & la Chirurgie, dépendoit entièrement de Mr. l'*Archiatre*, tout ce qu'on pouvoit faire étoit d'envoyer mon Memoire à la *Chancellerie de Medecine*. C'étoit justement ce que je ne voulois pas; ainsi je le retirai, & je me contentai, après avoir remercié ces Messieurs, de prier les Membres Medecins de m'honorer de leur présence pendant le cours de la Cure du Jeune homme dont j'ai parlé ci-dessus: Mais aucun d'eux ne voulut me faire ce plaisir, craignant d'irriter par cette démarche Mr. l'*Archiatre*, qu'ils savoient être mon ennemi juré. Cependant le Malade guérit en peu de tems par mes soins, en suivant ma Methode; ce que l'un de ces Medecins aiant appris, il m'en félicita, & me dit qu'il étoit fâché pour l'amour de moi, & pour l'amour du Public, qu'une découverte si utile ne fût pas mieux récompensée, & que si cela fût arrivé du tems de PIERRE I. ce grand Prince m'auroit aussi-tôt ordonné une gratification de deux ou trois mille

Roules

Roubles, & pourvû d'une des meilleures places de Chirurgien dans ses Etats; mais que la Medecine & la Chirurgie étant entièrement dirigées par un homme que le hazard, plutôt que le mérite, avoit fait premier Medecin de sa Majesté, il n'y avoit rien à espérer pour moi.

PEU de tems après, Mr. l'*Archiatre* partit, avec l'agrément de cette Princesse, pour les Eaux d'*Aix la Chapelle*, & nomma pour remplir sa place pendant son absence, le Docteur *Fisher*, Medecin très intègre & très habile, qu'il avoit fait venir exprès de *Riga*: Mais il eut grand soin de se réserver la connoissance des affaires, & la nomination aux places vacantes. Trois jours avant son départ, Mr. le Chambellan *Korff*, & Mr. *Threading* Gentilhomme de la Chambre lui demandèrent pourquoi il avoit défendu aux Apotiquaires de me vendre aucune drogue ni remède, vû que j'étois enregistré dans la *Chancellerie de Medecine*, & que les Cures que j'avois faites témoignoiient suffisamment ma capacité. Il leur répondit sans s'expliquer, qu'il avoit eu ses raisons pour cela, & que s'il recevoit la moindre plainte des Medecins ou Chirurgiens à gages, que je leur faisois du tort par ma pratique, il me défendrait absolument d'exercer ma profession. Cependant la Cure du jeune Seigneur dont j'ai déjà fait mention, étant venue à la connoissance de Mr. le Grand Chambellan, il en témoigna publiquement sa satisfaction, & assura Mr. le Comte de *Lignard* qu'il étoit disposé à me procurer un bon Emploi. Il y en avoit actuellement alors deux vacans, l'un de

de Chirurgien major de l'Hôpital General, & l'autre de Chirurgien major dans les Gardes : Ainsi sans perdre de tems, & par l'avis de mes Patrons, je présentai une requête en Allemand à son Excellence, où je la faisois souvenir que j'étois la personne qui lui avoit été recommandée par Mr. le Prince de *Cantemir*, & ma capacité lui étant connue par les Cures que j'avois faites, je la priois instamment de m'accorder une de ces deux places. Ma requête fut aussi bien reçue que je pouvois le souhaiter ; ce Seigneur fit écrire sur le champ en ma faveur à Mr. l'*Archiatre* qui répondit avec sa hauteur ordinaire, qu'il avoit des raisons particulières pour ne pas m'avancer, & qu'il étoit inutile de lui en parler. Là dessus, je pris congé de mes Protecteurs & de tous mes Amis, voyant bien que je ne n'obtiendrois jamais d'emploi tant que cet homme-là seroit en place, & je m'embarquai avec ma famille pour revenir à *Londres*.

VOILA un recit abrégé du mauvais traitement que j'ai reçu de Mr. l'*Archiatre de Russie*, & qui tout extraordinaire qu'il paroît, n'en est pas moins veritable. Du reste, si j'étois le seul à qui pareille chose fut arrivée, on pourroit croire que j'y aurois donné lieu par ma conduite ; mais divers Medecins & Chirurgiens, d'un mérite distingué, ont eu le même sort. Témoin un des Chirurgiens de *PIERRE II.* que ce grand Inquisiteur (car je ne saurois l'appeller autrement) bannit de la Cour, parce qu'il lui faisoit ombrage. Témoin Mr. de *Bloomenstroft*, premier Medecin de la défunte Duchesse de *Mecklenbourg*,

& Président de l'*Academie Impériale des Sciences*, homme d'un grand Savoir & d'une capacité reconnue, qu'il fit releguer à *Moscou* pour la même raison, Témoin Mr. *Pinganeau*, Maître Chirurgien de la ville de *Bordeaux*, & très habile dans sa profession, qu'il obligea de quitter la *Russie*, sans aucun legitime sujet, quoi qu'il n'y perdit rien, puis qu'étant allé en *Espagne*, il y fut bien-tôt après fait Chirurgien general des Hôpitaux d'armée de S. M. C. Je pourrois alleguer bien d'autres exemples de cette nature, qui sont de notoriété publique en *Russie*, mais en voilà assez pour faire connoître l'esprit naturellement jaloux capricieux & tyrannique de Mr. l'*Archiatre*. Que si l'on souhaite de savoir comment un homme de ce caractère a pû parvenir à un poste si considérable, je dirai en deux mots, que l'Imperatrice se trouvant incommodée d'une fluxion sur les yeux, lorsqu'elle n'étoit encore que Duchesse de *Courlande*, & qu'elle faisoit sa résidence à *Mittau*, elle fut obligée d'avoir recours à lui, parce que son Medecin ordinaire étoit actuellement malade, & qu'il n'y avoit point d'autre Medecin dans la Ville. Il fut assez heureux pour dissiper en peu de jours cette fluxion, par le moien d'une saignée & d'une purgation qu'il lui ordonna. Quelque tems après, cette Princesse étant sur son départ pour *Moscou*, proposa à son Medecin ordinaire de l'accompagner, & sur le refus qu'il en fit, elle crut ne pouvoir mieux faire que de prendre ce jeune Medecin dont elle s'étoit déjà formé une grande idée sur le succez qu'il avoit eu dans la Cure de sa fluxion.

Ensuite,

Ensuite, lorsqu'elle fut proclamée Imperatrice de toutes les *Russies*, elle le fit son premier Medecin; & comme elle n'a jamais eu de Maladies qui aient requis le savoir & l'expérience d'un habile Medecin, & qu'il a eu le bonheur de la tirer d'affaire dans ses légères indispositions, il ne faut pas être surpris qu'elle l'ait élevé à un poste aussi distingué que celui d'*Archiatre* de tout l'Empire, avec le pouvoir & les revenus extraordinaires qu'elle a jugé à propos d'y attacher.

JE reviens à l'état de la Medecine en *Russie*. Le nombre des Medecins dans tout ce vaste Empire ne passe pas quinze ou vingt; celui des Chirurgiens cent cinquante, & celui des Apotiquaires neuf ou dix; encore sont ils tous au service de sa Majesté. Cela paroît surprenant, mais il faut considerer. 1. Que dans ce nombre il n'y a peut-être pas deux habitans du païs, ce sont tous des Etrangers, les *Russes* n'ayant generalement ni goût, ni inclination pour la Medecine & ses dépendances. 2. Qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, qu'un Medecin ou Chirurgien y vive de sa pratique particulière, quelque habile qu'il soit, n'y ayant guère que les Seigneurs qui ont voyagé, & les Etrangers qui sont en petit nombre, qui se servent de Medecins & de Chirurgiens. 3. Que les appointemens de ceux qui sont au service de sa Majesté sont si mediocres, à l'exception des premiers postes, le païs si éloigné, le climat si froid, & la Medecine dirigée, comme on l'a vû, d'une maniere si arbitraire, qu'il n'est pas surprenant

qu'il y ait très peu de Medecins & de Chirurgiens qui s'avisent d'aller chercher fortune en *Russie*.

LES *Russes* ont de certains remèdes particuliers dont ils se servent communément, même dans les cas les plus desespérés, sans qu'il leur vienne presque jamais en pensée d'appeller un Medecin ou un Chirurgien. Ce sont proprement des selles à tous chevaux. Par exemple, dans toutes les Maladies internes, fièvres, rhumatismes, petite verole, &c. ils font copieusement suer le Malade, à deux ou trois reprises, dans des Etuves d'une espèce singulière. Si cela ne le guérit pas, ils prennent des cendres de bois de Pin ou de Sapin, ils les font bouillir dans de l'eau autant de tems qu'il est nécessaire pour en tirer une forte lessive, qu'ils passent ensuite au travers d'un linge, ou d'un morceau de drap, & ils donnent à boire de cette lessive un peu tiède au Malade, c'est à dire, environ six onces, de demi heure en demi heure, jusqu'à ce qu'il évacue abondamment par haut ou par bas. Les plus experts d'entre eux font réitérer ce remède trois ou quatre fois, de deux en deux jours; & les jours d'intervalle ils donnent au Malade, en trois prises, environ un quart d'once de Craie delaiée dans de l'eau. Quand il s'agit de quelque douleur de rhumatisme, ou attaque de paralisie, ils le plongent au sortir de l'Etuve, tout suant, dans de l'eau froide, ou ils le roulent dans la neige si c'en est la saison.

A l'égard de la diette qu'ils font observer aux Malades, ils ne leur donnent pour l'ordinaire qu'un

qu'un peu d'eau toute pure, ou s'ils en ont le moien, de la *Quas*, qui est une boisson faite avec de la grosse farine d'avoine, qu'ils font bouillir dans de l'eau, avec un peu de miel, & où ils jettent de petits cailloux pour la clarifier & empêcher qu'elle ne se corrompe si-tôt. Lors que les Malades sont si foibles, qu'ils ont absolument besoin de quelque nourriture, ils leur font prendre un peu de bouillon ou quelques œufs frais, à moins que ce ne soit dans les jours maigres qui emportent pour le moins six mois de l'année. Car leur superstition à cet égard est telle qu'ils aimeroient mieux périr & laisser périr tous leurs Malades que de leur donner alors de la viande, du bouillon, ou des œufs. Je ne ferois m'empêcher d'en rapporter ici un trait des plus frappans, que je tiens de plusieurs témoins oculaires. Du tems de PIERRE I. la mortalité s'étant mise parmi les Troupes qu'il avoit en *Perse*, causée par leur grande abstinence qui étoit incompatible avec la nature de ce païs, il fit dresser des gibets, & publier par tout le Camp, que ceux qui ne mangeroient pas de la chair, & d'autres choses propres à les soutenir & à leur donner des forces, seroient pendus sur le champ, sans autre forme de procez. Il ne se contenta pas de menacer ; il fit d'abord exécuter les premiers qui contrevinrent à ses ordres, afin d'inspirer de la terreur aux autres. Il se donna des peines incroyables pour les désabuser, & leur persuader, que ni Dieu, ni ses Prophètes n'avoient jamais défendu l'usage de la chair des animaux, & que ce n'étoient que des hommes mortels, qui

par

par des vuës particulières d'interet, avoient introduit la superstitieuse coutûme de s'en abstenir dans de certains tems. Il obligea même les Prêtres qui servoient dans l'armée en qualité de Chapelains, de leur prêcher la même chose, & de leur donner l'absolution pour le passé, & la permission de manger indifféremment de tout à l'avenir. Mais ces chatimens corporels, ces exhortations & ces soins furent également inutiles, la superstition l'emporta sur tout ; & la mortalité augmentant de plus en plus ; le *Czar* se vit enfin obligé de ramener son armée dans ses Etats, où elle se rétablit bien-tôt, tant à la faveur de l'air natal, que des alimens dont les *Russes* se nourrissent en tems d'abstinence, qui sont le poisson, les grains, & les legumes.

Pour les tumeurs & les abscez ils font des emplâtres de poix noire, & des cataplasmes de feuilles & de racines de Mauves Guimauves & Mercuriale, imbibées de graisse de cochon sans sel. Ils appliquent ces emplâtres & ces cataplasmes sur la tumeur ou sur l'abscez, suivant qu'ils jugent que cela fera mieux, & ils les changent deux fois par jour. Quand l'abscez a percé, ils pansent l'ulcère avec un baume fait d'huile de noix ou de lin, dans laquelle ils font bouillir une grande quantité de mille-feuille, & ils l'appliquent aussi chaud que le Malade peut le souffrir : Ils se servent aussi de ce baume pour les plaies, les vieux ulcères, & les contusions. A l'égard des fractures & dislocations des os, il y a par tout des Païsans qui de père en fils font le métier de les remettre, & pour l'ordinaire les re-

mettent



mettent très mal, après avoir bien fait souffrir leurs malades, qu'ils traittent comme l'on traite les chevaux. Il y a aussi dans toutes les villes & tous les Villages des Sages-femmes qui assistent aux accouchemens, quoi qu'elles n'y soient pas fort necessaires: Car les femmes de ce Pais-là sont generalement si robustes, qu'on les voit ordinairement vaquer à leurs affaires, travailler, & en particulier laver le linge à la rivière dans le plus grand froid de l'hyver, trois ou quatre jours après être accouchées, sans qu'il leur en arrive le moindre mal.

POUR ce qui est de la *Botanique*, il y a un Professeur établi pour l'enseigner dans l'*Academie Impériale des Sciences*, & deux Jardins des Plantes, l'un à *Moscou*, & l'autre à *St. Petersbourg*. Mais comme le terrain en est fort marécageux, les plantes sont pleines d'eau, & n'ont pas la moitié de la vertu qu'elles devroient naturellement avoir, d'autant plus que les chaleurs dans ce pais-là ne durent pour l'ordinaire que deux mois de l'année, & qu'ainsi le Soleil n'a pas assez de force pour leur donner l'accroissement necessaire. Au reste, les *Russes* font venir des pais étrangers toutes les plantes odoriferantes & aromatiques, quoi que s'il y avoit parmi eux des herboristes, & qu'on les envoiât dans les climats les moins froids de l'Empire; ils pourroient y en cultiver avec autant de succez que dans les autres parties de l'Europe. Je ne dirai rien ici de la manière dont on pratique la Medecine & la Chirurgie en *Russie*; outre que le détail, dans lequel je viens d'entrer peut en donner quelque  
idée

idée, on doit se souvenir que ces deux Professions n'étant exercées que par des Etrangers, ces Etrangers suivent la methode des pais où ils ont étudié, & qu'ainsi il en est là comme par tout ailleurs; s'il y a de la différence, ce ne peut être que du plus au moins.

JE finirai cette courte Relation de l'Etat de la Medecine en *Russie*, par un fidele recit de quelques Cures que j'ai faites à *St. Petersbourg*, en suivant la Methode exposée dans ma Dissertation.

J'AI déjà parlé d'un jeune Seigneur que j'avois guéri d'une Verole confirmée, par cette voie : Mais comme le cas est des plus remarquables, je vais le rapporter en détail. Quatre Medecins & quatre Chirurgiens aiant été appelés pour consulter sur les moiens de tirer d'affaire ce Jeune homme, ils le firent d'abord passer par une salivation de cinq Semaines; mais cela ne produisant aucun effet, ils lui procurèrent un léger flux de bouche, ou un crachotement perpetuel, pendant douze autres Semaines, qui ne réussit pas mieux que la Salivation: Ainsî ils furent obligés d'avoir recours à d'autres remèdes. Ils firent boire au Malade pendant six Semaines de la tisane *Sudorifique*, ensuite de l'*antiscorbutique* durant le même espace de tems; après quoi, ils lui donnèrent une nouvelle Salivation, par le moien de la *fumigation* du *Cinabre de Mercure*; & enfin ils le firent suër sous l'archet, pendant cinq Semaines. Mais tous ces remèdes furent également infructueux, & reduisirent le jeune homme à une foiblesse inexprimable: Il étoit accablé

accablé de douleurs, & d'un grand tremblement dans tous les Membres; il avoit des *exostoses* sur l'os *tibia* des deux jambes, & la carie dans le nez, qui s'étendoit jusqu'à la machoire supérieure, & qui augmentoit chaque jour. Ce qui déterminâ enfin Messieurs les Medecins & Chirurgiens à le déclarer incurable, & à l'abandonner comme tel.

CE fut alors qu'on s'adressa à moi, & qu'on me proposa d'entreprendre une Cure si désespérée. Je le fis, à la seule considération des Seigneurs qui s'intéressoient particulièrement dans la guérison de ce jeune homme; car du reste, son cas étoit si triste, que je n'osois me flatter du succès. Mais comme il étoit de l'*Academie des Cadets*, qui a un Medecin & un Chirurgien affectés, il fallut auparavant que Mr. *Threading*, Gentilhomme de la Chambre, & Mr. le Chambellan *Korff* dont le Malade étoit parent, obtinssent un ordre de Mr. le *Feld* Marechal, Comte de *Munich*, alors Gouverneur de cette Academie, pour qu'il me fut permis de le traiter & de le faire transporter chez moi. Mon premier soin fut de reparer ses forces par une diette convenable: Ensuite je disposai son corps à recevoir une quantité suffisante de Mercure par les frictions. Je lui en appliquai deux onces à différentes fois, je veillai attentivement aux évacuations nécessaires des sueurs & des urines, j'attaquai en même tems la carie des os par les teintures spiritueuses, & autres remèdes efficaces pour en procurer l'exfoliation: Une partie tomba par petits morceaux, le reste se détacha peu à peu par la sup-  
F

puration,

puration. & au bout de cinq Semaines le Malade fut parfaitement guéri sans salivation, quoi que dans la plus grande rigueur de l'hyver. Peu de tems après, il parut à l'*Academie des Cadets* en si bonne santé, que ceux qui le virent avoient peine à en croire leurs yeux, & que les Medecins & Chirurgiens furent obligés d'avouer que c'étoit une des plus belles Cures qu'ils eussent vû de leur vie. C'est un fait connu de toute la Ville de *St. Petersburg*, & de tous les Seigneurs de la Cour, & dont Mylord *Forbes*, à présent Comte de *Granard*, mais plus particulièrement son Secrétaire, Mr. *De Loriol*, peuvent rendre témoignage. Je me flatte aussi, que Mr. le Prince de *Cantemir*, Ministre plénipotentiaire de l'Impératrice de *Russie* auprès de S. M. B. lequel en a été, à ce qu'on m'assure, amplement informé, ne refusera pas de satisfaire là dessus les personnes qui pourroient s'adresser à lui dans cette vuë.

QUELQUE tems auparavant j'avois guéri du même mal, & par la même Methode, c'est à dire par le moien du Mercure crud pris par les frictions, & sans Salivation, un Gentilhomme agé d'environ 25 ans, parent d'un Envoié extraordinaire à la Cour de *Russie*. Ce fut la première Cure de cette espèce que je fis à *St. Petersburg*, & qui me procura, entre autres, la connoissance de Mr. le Comte de *Lignard*. Ce Seigneur n'en fut pas plutôt informé, qu'il souhaita que je lui expliquasse en détail ma methode, & les principes sur lesquels elle étoit fondée. Je me fis un devoir de le satisfaire ; il goûta mes raisonnemens, & m'assura de sa protection. Depuis  
ce

ce tems-là, je fus toujours employé dans la famille, il prit genereusement à cœur mes interêts, & ce fut en particulier sur sa recommandation qu'on me confia le soin de la guérison du jeune Seigneur dont j'ai parlé dans l'article précédent.

PEU de mois après, la femme d'un Musicien de la *Comedie Italienne*, se trouvant attaquée depuis quelque tems du même mal, me fit appeler. Je la tirai d'affaire par le moien de mes pillules Mercurielles. A la verité, je fus obligé de lui faire observer un certain regime de vivre, & garder la chambre pendant trois Semaines, à cause de la rigueur du froid qu'il faisoit; mais les pillules operèrent si aisément, & la Malade en fut si peu incommodée, que personne ne pût s'appercevoir qu'elle étoit dans les remèdes. Aussi puis-je assurer qu'elles ont toujours très bien réüissi, à *St. Petersbourg*, comme par tout ailleurs, sur tout lorsque la Verole n'étoit pas confirmée, & que le *Virus* n'avoit pas gagné les os; car dans ce dernier cas je me suis servi du Mercure pris par les frictions, sans salivation, lequel agit d'une manière beaucoup plus prompte, & plus efficace. Ces pillules sont encore excellentes pour emporter radicalement les restes du *Virus*, lorsqu'on craint de n'avoir pas été bien guéri, & pour en prévenir les suites fâcheuses qui ne se manifestent que trop souvent après le mariage. J'ai tiré d'affaire par leur moien, pendant le peu de séjour que j'ai fait en *Russie*, quelques centaines de personnes de tout âge & de toute condition, comme le savent une infinité de gens qui ont été témoins de ma pratique dans ce païs-là.

Je serois ennuieux si je voulois rapporter ici toutes les Cures remarquables que j'y ai faites de quelques autres Maladies, en suivant la même Methode. Je me bornerai à une seule que je crois digne de l'attention des Lecteurs, & sur tout de ceux qui pratiquent la Medecine ou la Chirurgie. La Gouvernante des enfans de Mr. *Van-aker*, Marchand Hollandois de *St. Petersbourg*, âgée d'environ 35 ans, étant descendue dans la Cuisine, accidentellement son pied gauche glissa en avant, & pour s'empêcher de tomber dans le feu elle appuya ferme sur le pied droit, qui glissant à son tour en arrière, la fit tomber de façon que l'extrémité inférieure de la cuisse lui touchoit le dos, & supportoit tout le poids de son corps. Après qu'on l'eut relevée, elle sentit une douleur très vive autour des Lombes, qui s'étendoit jusqu'au haut de la cuisse, & sur l'os *pubis*. Le lendemain cette douleur s'étant un peu dissipée, elle put marcher, quoi qu'avec beaucoup de peine, ce qui dura environ trois Semaines au bout desquelles il se manifesta, deux travers de doigt au dessus de l'aîne, une tumeur qui grossissant de plus en plus, fut enfin ouverte par un Chirurgien. Il en sortit une grande quantité de pus sanguinolent, pendant sept à huit jours; après quoi le Chirurgien voyant qu'il diminuoit considérablement, crut avoir de bonnes raisons pour tenir la plaie ouverte par le moyen d'une tente fort dure: Mais quand il voulut ensuite la fermer, il ne put en venir à bout à cause des depots de nouvelles matières qui se faisoient continuellement sur cette partie. Enfin,

ennuie

ennuïé d'un si mauvais fucces, il abandonna la Malade, après l'avoir eüe plus de six mois entre les mains. Mr. *Virlgear*, Hollandois de nation, & Chirurgien major de la Division de St. *Petersbourg* & de *Vibourg*, qui fut ensuite appelé, la traita pendant trois autres mois, & ne fut pas plus heureux. Comme je logeois dans une de ses Maisons, il m'envoia prier de passer chez lui ; je m'y rendis aussi-tôt, il me communiqua l'état de cette Demoiselle, & m'engagea à l'aller voir avec lui. Je l'examinai avec soin, & je fus surpris de voir que je pouvois introduire un stilet dans la fistule (car c'en étoit proprement une) à la profondeur de quatre pouces & demi, sans que la Malade souffrit la moindre douleur. Je remarquai aussi que l'orifice étoit couvert d'une espèce de rebord dur & calleux, d'un pouce & demi d'épaisseur, & de deux de largeur. Je proposai d'appliquer sur cette callosité des caustiques, jusqu'à ce qu'on l'eut consumée. Mon avis fut suivi, mais à peine les caustiques eurent ils produit l'effet désiré, que je découvris une seconde callosité qui pénétoit environ deux pouces & demi dans la fistule, & qui avoit du moins un pouce & demi de largeur. Cependant il couloit continuellement par l'orifice une grande quantité de matière purulente sans consistance, ce qui avoit réduit la Malade à une extrême foiblesse. Je conclus que l'effort qu'elle avoit fait en tombant, avoit violemment distendu les muscles *iliaques* & *pesoas fléchisseurs* de la cuisse, que par cette distention il s'étoit rompu plusieurs petits vaisseaux, & que le sang extravasé n'ayant pu trouver  
d'issuë

d'issuë s'étoit corrompu, & avoit enfin causé cet abscez *fistuleux* ; qu'à l'égard des callosités, elles ne provenoient manifestement que du mauvais pansement, & de l'abondance des matières, tant de l'ulcère, que du dépôt des humeurs qui avoient pris leur cours dans cet endroit, parce que la foiblesse de la partie affligée les y avoit attirées. Ainsi mon opinion fut qu'en tâchant de guérir la fistule, il falloit combattre l'acrimonie des humeurs, qui me paroissoit fort considérable par la quantité de ferosités purulentes qui l'abbrûvoient continuellement. Mr. *Virlgear* approuva ma pensée, & me pria de vouloir me charger entièrement de cette Cure. Je m'en détendis d'abord ; mais comme il m'assura qu'outre le peu d'espérance qu'il avoit de réussir, il ne pouvoit absolument pas y donner son tems, j'y consentis volontiers.

J'AVOIS déjà, comme je l'ai dit, consumé les callosités qui étoient à la surface de la fistule. J'appliquai dans l'orifice un caustique pour le dilater, & faciliter par ce moien l'introduction d'un morceau de racine de Gentiane, attaché à un fil pour le retirer plus aisément. Après avoir bien dilaté l'ouverture de l'ulcère, je fis des bourdonnets que j'attachai de même à un fil, & que je poussai aussi avant qu'il étoit possible ; ensuite je remplis le vuide de caustiques, je mis par-dessus trois couches épaisses de charpis sec, & je réitérai la même chose jusqu'à ce que les callosités internes furent entièrement consumées. Et comme la Malade étoit naturellement constipée, je la purgeai de quatre en quatre jours avec les pillules



pillules *cochées*, & le Mercure doux : Toutes les fois qu'elle en faisoit usage, elle rendoit par les Selles plusieurs vers blancs, de la grosseur d'un petit tuiau de plume, & de la longueur de trois ou quatre pouces. J'avois apperçu dès le commencement de la Cure une tumeur squirreuse qui s'étendoit depuis l'origine des Muscles obliques jusques à l'orifice de la fistule, & qui étoit large de trois pouces. Outre cela, la Malade se plaignoit d'une dureté de la grosseur du poing, dans l'hypocondre gauche, laquelle paroissoit & disparoissoit dans moins d'un quart d'heure, & il lui sembloit qu'elle sentoit la matière venir de ce côté là pour se décharger dans la fistule. Un moment après que cette grosseur avoit disparu, elle étoit saisie de maux d'estomach, de chaleurs au visage, & d'étourdissemens de tête. Tout ce que je pus faire pour l'appercevoir moi-même fut inutile. Je pensai d'abord que ce pouvoit être quelque peloton de vers, ou quelque mouvement irregulier de la Matrice. Mais comme les menstrues de cette pauvre fille étoient fort réglées & assez bien conditionnées, & que l'expulsion réitérée des vers ne produisoit aucun changement à cette grosseur, je conclus que c'étoit l'acreté des matières purulentes qui causoit une irritation dans la surface de la Matrice, & y produisoit par ce moyen des mouvemens irreguliers. Ce qui me confirma dans cette pensée, c'est que la grosseur se faisoit toujours sentir dans la partie opposée à la fistule, & qu'un jour m'étant servi à dessein d'une tente moussée de trois pouces de long, cette grosseur pa-

rut

rut presque toutes les deux heures, avec beaucoup plus de douleur qu'auparavant, & il sortoit par l'orifice externe du *Vagina*, environ une cuillerée de sang fort vermeil: D'abord que j'ôtois la tente, cet accident cessoit, & dès que je la remettois, l'accident recommençoit. Satisfait de cette épreuve, je mis à la place de la tente moussé, des bourdonnets mollets, & je fis prendre à la Malade, trois fois par Semaine, d'une masse de pillules hystériques & purgatives, après avoir incorporé dans chaque prise dix grains de Mercure crud bien divisé. A la cinquième prise, tous les accidens hystériques disparurent, la tumeur sur les Muscles obliques diminua, & la matière devint beaucoup plus louable; ce qui me fit continuer l'usage des pillules & du Mercure pendant un mois.

MAIS aiant observé qu'il se formoit une plus grande quantité de pus que la capacité de la fistule n'en pouvoit contenir, je proposai à la Malade de faire une revulsion d'humeurs. Les vomitifs & les purgatifs qu'elle avoit pris auparavant, n'avoient pû produire cet effet, & elle ne pouvoit se résoudre à passer par la Salivation. Je la persuadai de faire usage, seulement pendant cinq Semaines, des remèdes Mercuriels sans flux de bouche. Je fis vingt portions de la masse de pillules dont je m'étois déjà servi, & avec lesquelles j'incorporai une once de Mercure crud: Elle les prit à distances convenables. A la huitième prise, les évacuations par les sueurs se manifestèrent; au bout de trois Semaines, la matière purulente avoit diminué de plus de la moitié,

& elle étoit très loüable. Quand la Malade eut achevé de prendre ces pillules, je la purgeai trois ou quatre fois, & pendant ce tems-là je fis des injections pour tâcher de deterger l'ulcère. Je me servis de la teinture de *Myrrhe* d'*Aloës* d'*Hu- porbe* de racine de *Gentiane* & d'*Aristoloché* ronde, faite avec du vin blanc. Après que tous ces médicamens eurent été administrés, toutes les duretés tant squirreuses que calleuses se trouvèrent consumées, le pus étoit fort loüable & en petite quantité, & tous les autres accidens avoient entièrement disparu. Je suspendis alors pendant quinze jours l'usage des remèdes internes, mais m'appercevant que l'ulcère étoit encore bien profond, je priai Mr. *Van-aker* d'appeller quelques autres Chirurgiens, avec qui je pusse consulter sur le moien de le fermer sûrement. Il le fit aussi-tôt : Je rendis compte à ces Messieurs de tout ce qui avoit été fait, & de l'état de la Malade. Je proposai ensuite de lui donner de la tisane sudorifique pendant trois Semaines, de la purger de cinq en cinq jours avec les pillules dont j'ai parlé, de lui faire observer un regime dessicatif, & d'employer quelques injections balsamiques. Mr. *Calderwood*, premier Chirurgien de S. M. *Imperiale*, qui étoit de la consultation, répondit que la Salivation lui paroïssoit plus convenable que tous les remèdes qu'elle avoit pris, ou que je proposois de lui faire prendre. Mais Mr. *Virlgear* appuya fortement mon opinion, & fit si bien qu'elle prévalut. Ainsi je suivis la methode que j'avois indiquée, & elle eut tant de succès qu'au bout de quinze jours la

matière ne couloit plus qu'en très petite quantité, & ressembloit plutôt à de la lymphe qu'à du pus, l'ulcère n'avoit presque point de profondeur, & les chairs étoient vermeilles & grenuës, ce qui me fit prendre la resolution de laisser faire le reste à la nature. Effectivement, l'ouverture de la fistule diminua à vuë d'œil, & en moins de douze autres jours la Malade fut parfaitement guérie, à la grande surprise de tous ceux qui la connoissoient, & en particulier des Medecins & des Chirurgiens de *St. Petersbourg*. Si quelque chose peut prouver l'utilité de mes pillules pour d'autres maux que les Maux veneriens, c'est sans doute une Cure si remarquable, dont je puis en tout tems faire attester la verité par *Mr. Vanker*, la Malade elle même, *Mr. Virlgear*, & bien d'autres Témoins dignes de foi.

AVANT que de finir, il ne sera pas inutile de faire quelques observations générales sur le sujet que je viens de traiter.

### *Prémère Observation.*

DANS tous les cas veneriens où la masse du sang est corrompuë, on ne sauroit guérir radicalement les Malades sans la dépurar tout à fait par une fermentation excitée par le moien d'une ou deux onces de Mercure crud bien divisé. Par conséquent, cette fermentation est absolument nécessaire pour resoudre les *exostoses*, & détruire la carie des os, aussi bien que dans tous les autres symptomes qui caractérisent une *Vérole* confirmée, comme douleurs nocturnes à la

tête aux jointures & aux membres, insomnies, surdités, ulcères à la bouche, porreaux à la verge, *condillomes* à l'anüs, dartres, pustules, dégouts, & maigreur du corps ; tous signes certains de Vérole, sur tout après une débauche avec des femmes, lesquels ne diffèrent les uns des autres qu'en ce qu'ils indiquent une infection plus ou moins grande. Ainsi, puis qu'ils procèdent de la même cause, il faut nécessairement employer le même remède pour les guérir.

### *Seconde Observation.*

MAIS pour que cette fermentation soit toujours efficace, il faut la produire graduellement, & l'augmenter selon le degré du mal, la force du Malade, & la manière dont on le traite.

### *Troisième Observation.*

LES évacuations doivent suivre immédiatement la fermentation, & se faire graduellement, d'une manière régulière, & proportionnée à la nature de la fermentation & à la force du Malade.

### *Quatrième Observation.*

QUOI que cette Maladie soit par tout la même, qu'elle vienne des mêmes causes, & qu'on puisse la guérir efficacement dans tous les pays par l'usage du Mercure crud ; cependant il est très nécessaire d'avoir égard dans l'administration de ce

remède aux divers tempéramens des Malades, à leur différente manière de vivre, & aux différens climats où l'on se trouve, parce-que tout cela diversifie extrêmement la tiffure du sang & des humeurs, aussi bien que la disposition generale du corps, & requiert par consequent une différente Methode, si l'on veut que le Mercure produise toujours son effet.

*Cinquième Observation.*

IMMEDIATEMENT après que les Malades ont fini le cours ordinaire des remèdes mercuriels, il faut les purger trois ou quatre fois, & même, si c'est en hyver; leur donner pendant huit ou quinze jours, tous les soirs en se couchant, une dose d'opiate diaphoretique, ou bien les faire suer dans un Etuve, trois ou quatre fois, avant que de leur permettre de s'exposer au grand air. La simple négligence de cette précaution est capable de causer les accidens les plus fâcheux; & c'est ce dont on n'a que trop d'exemples. J'ai vû des gens qui ont perdu l'usage de leurs Membres par cet endroit; entre-autres un pauvre homme qui vit encore, & que je ne nommerai point à cause de cela. Il y a plusieurs années qu'étant sorti trop tôt, & sans s'être bien purgé après avoir passé par la salivation, il devint tout d'un coup perclus de ses bras & de ses jambes. Le Chirurgien qui l'avoit traité, & qui est assurément un des plus habiles Chirurgiens de France, le fit saliver une seconde fois pour le tirer d'affaire; mais cela fut inutile, ou plutôt ne servit qu'à

qu'à empirer son état. Je n'ai jamais vû d'objet plus triste; il étoit toujours couché sur son dos, les jambes pliées, les pieds comme attachés à ses fesses, & les bras colés à ses côtés; il ne lui restoit que l'usage des mains, de la bouche, & de la langue. Outre cela, il étoit si décharné que les os sembloient vouloir lui percer la peau; ces os eux-mêmes avoient tellement diminué, qu'on les auroit pris pour ceux d'un Enfant de dix ans. Il lui falloit constamment trois personnes quand il vouloit manger ou boire, l'un pour soutenir le corps, l'autre la tête, & le troisième pour lui mettre les alimens dans la bouche. En un mot la vie lui étoit à charge, & mille fois plus dure que la mort. C'est un fait connu de la plupart des Medecins & des Chirurgiens de *Londres*; & tout récemment ce pauvre homme s'est adressé au fameux *Mr. Taylor*, pour recouvrer par son moiën la vuë qu'il a entièrement perduë par une suite du même accident. Mais cet habile Oculiste qui est instruit de la cause de son aveuglement, n'a pas voulu en entreprendre la guérison.

D'autre-fois, le même défaut de précaution a été suivi d'une mort prompte. Témoin le célèbre *Mr. De Gondange*, très habile Chirurgien de *Montpellier*. Il n'y avoit que peu de jours qu'il étoit sorti de la salivation, lorsqu'une personne de qualité qui demouroit à vingt lieuës de cette ville l'envoia chercher. Il eut l'imprudence d'entreprendre ce voiage à cheval, & dans un tems fort froid; mais avant que d'être arrivé à moitié chemin, il mourut de suffocation. La même chose arriva, il y a quelques années, à un Avocat du  
*Temple,*

*Temple*, qui aiant tout nouvellement passé par le grand remède, voulut aller par eau à *Westminster*, aux Cours de Justice qui s'y tiennent, & fut étouffé en chemin. Au reste, il n'est pas difficile de rendre raison de ces sortes d'accidens, quelque surprenans qu'ils paroissent. Il reste presque toujours dans le corps, après la salivation, une certaine quantité de particules du Mercure qu'on a pris, lesquelles étant portées par la circulation du sang dans les petits vaisseaux des cellules du poulmon, l'air qui y entre continuellement par la *Trachée-artère*, les y fige par sa froideur naturelle. Ainsi, elles s'y accumulent insensiblement, & à mesure que leur volume augmente elles pressent davantage par leur propre poids sur les cellules des bronches; desorte que l'air faisant effort d'un côté pour y passer, & le sang faisant effort de l'autre pour continuer sa route dans les veinés & les artères, ces cellules sont en un instant si violemment comprimées que le passage de l'air & du sang est tout à fait bouché, & que par consequent la mort doit immédiatement s'ensuivre.

Pour ce qui regarde les *Chancres*, *Bubons*, *Gonorrhées virulentes*, *Phimosis*, *Paraphimosis*, &c. on peut les guérir facilement & en très peu de tems par le moien de mes pillules mercurielles, sans qu'il soit nécessaire que le Malade garde la chambre & observe aucun regime, à moins qu'il n'y ait de l'inflammation. Et ceux qui craignent de n'avoir pas été bien traités de ces divers accidens, n'ont qu'à s'en servir; dix à douze prises seront plus que suffisantes pour les délivrer entièrement



cièrement du *Virus* verolique qui pourroit leur être resté dans le sang, & pour en prévenir les suites fâcheuses.

COMME il n'y a rien de plus triste, & néanmoins de plus ordinaire, que de voir des Enfans dans l'âge le plus tendre affligés de divers maux qui tirent manifestement leur source d'un principe verolique, on ne trouvera pas mauvais que j'indique ici en passant quelques précautions qu'on devroit toujours prendre, & qu'on ne prend presque jamais. Il faudroit, avant toutes choses, faire examiner les Nourrices qu'on leur donne, par un Medecin ou un Chirurgien expert, & s'informer exactement de leur manière de vivre & de celle de leurs Maris, de l'état précédent de leur santé, & s'il n'y a point de maladie héréditaire dans leurs familles. Il faudroit encore défendre aux Nourrices de coucher les Enfans avec elles, de donner à teter à d'autres Enfans, ou de permettre que d'autres femmes donnent à teter à ceux qu'elles élèvent; comme aussi de mettre dans leur bouche, suivant leur maudite coutume, les alimens qu'elles font prendre à leurs Enfans, ou de souffrir que d'autres personnes le fassent. On ne sauroit croire combien la négligence de ces précautions est funeste aux Enfans: J'en ai guéri moi-même un grand nombre de différentes sortes de maladies qui provenoient uniquement de l'infection verolique que les Nourrices leur avoient communiquée par quelque des voies que je viens de marquer, ou par plusieurs tout à la fois; & c'est ce qui m'oblige à donner cet avertissement auquel les Pères  
&

& les Mères ne sauroient faire trop d'attention. J'ai eu tout nouvellement entre les mains un garçon de quinze ans à qui il étoit survenu une grosseur sur l'œsophage, laquelle s'étoit au bout de six mois terminée par un ulcère si grand qu'on auroit pû y mettre les deux pouces. Outre cela, il souffroit de grands maux de tête, & il avoit un extrême dégoût pour toute sorte d'alimens, de manière qu'il diminueoit à vuë d'œil. Il y avoit trois mois que cet ulcère s'étoit formé, lorsqu'on m'appella : Un Apotiquaire expert l'avoit jusques là pansé, mais sans pouvoir rien faire pour le guérir. Après bien des perquisitions, je découvris que le mal de ce jeune garçon, procédoit de la verole que sa Nourrice lui avoit communiquée en mettant dans sa bouche le manger qu'elle lui donnoit, car au reste elle ne l'avoit point allaité. Quoi qu'il ne parût par aucun signe extérieur qu'elle fût attaquée de ce vilain mal, elle en étoit si infectée qu'elle en mourut peu de tems après avoir rendu l'Enfant à ses parens. Aiant fait cette découverte, je me suis servi de mon onguent mercuriel, qui a été si efficace qu'en moins de cinq semaines l'ulcère a été fermé, & le Malade parfaitement rétabli, sans salivation.

Je ne saurois finir sans réfuter en deux mots l'opinion chimérique du fameux Mr. *Belloste* sur le sujet que je viens de traiter. Dans le second Tome de l'Ouvrage qu'il a donné au Public, il insinuë que la vertu du Mercure crud bien divisé, & pris intérieurement, ne consiste que dans les vapeurs qui s'exhalent de ce Mineral, & qui pénétrant



